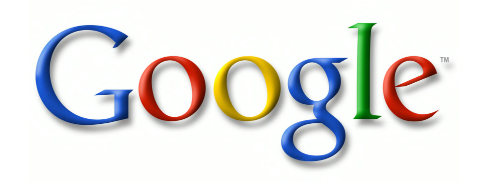
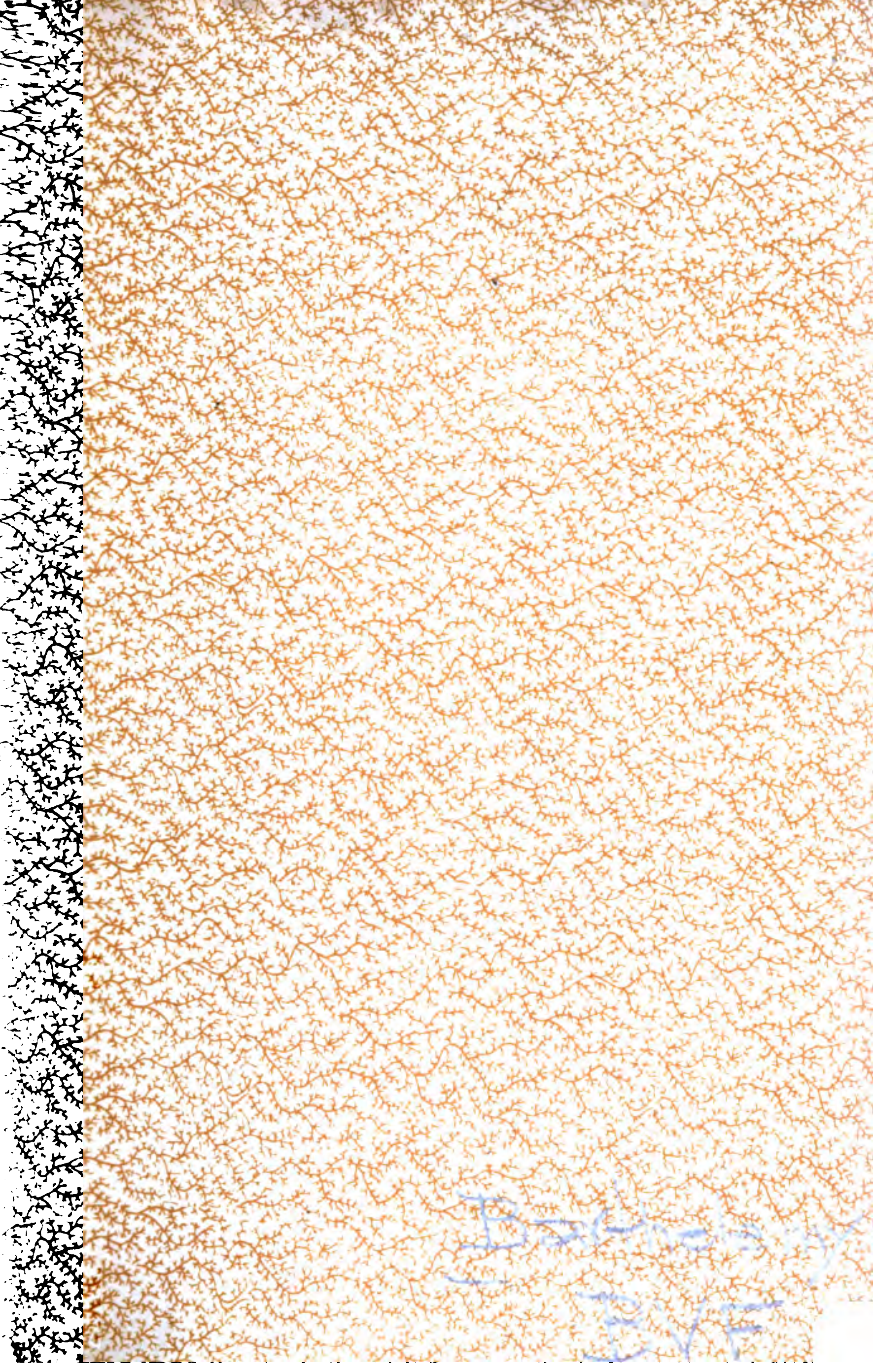



Barthelemy
BVF

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

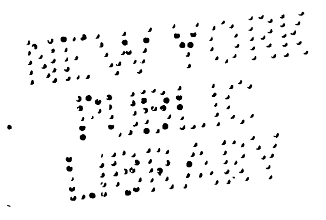
EN GRÈCE

TOME SIXIÈME

VOYAGE
DU
JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE
DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

QUATRIÈME EDITION

TOME SIXIEME



A PARIS
Chez de Bure l'Aîné.
1801.

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

Dans le milieu du 4.e siècle avant J. C.

CHAPITRE LXIX.

Histoire du Théâtre des Grecs.

Vers ce temps-là, je terminai mes recherches sur l'art dramatique. Son origine et ses progrès ont partagé les écrivains, et élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grèce. En compilant, autant qu'il m'est possible, l'esprit de cette nation éclairée, je ne dois présenter que des résultats. J'ai trouvé de la vraisemblance dans les traditions des Athéniens, et je les ai préférées.

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, et dans les égaremens de l'ivresse, que se forma le plus régulier et le plus sublime des arts. Transportons nous à trois siècles environ au-delà de celui où nous sommes.

Aux fêtes de Bacchus, solemnisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le sont aujourd'hui, on chantoit des hymnes enfantés dans les ac-

cès vrais ou simulés du délire poétique. Je parle de ces dithyrambes, d'où s'échappent quelquefois des saillies de génie, et plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissoient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de Bacchans et de Faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portoit en triomphe, faisoit entendre des chansons lascives, et quelquefois immoloient des particuliers à la risée du public.

Une licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité; elle y régnoit sur tout lorsqu'ils recuelloient les fruits de ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices.

Parmi les poëtes qui fleurissoient alors, les uns chantoient les actions et les aventures des dieux et des héros; les autres attaquoient avec malignité les vices et les ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle; les seconds s'autorisoient et abusoient de son exemple. Homère, le plus tragique des poëtes, le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avoit, dans l'Iliade et l'Odyssée, perfectionné le genre heroïque; et dans le Margitès, il avoit employé la plaisanterie. Mais comme le charme de ses ouvrages dépend, en grande partie, des passions et du mouvement

dont il a su les animer, les poëtes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir, ou d'égayer les spectateurs ; quelques-uns mêmes tentèrent de produire ce double effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à-la-fois les caractères de ces deux drames. Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte ; ils forment seulement dans l'histoire de l'art, une suite de noms qu'il est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauroient s'y soutenir.

On connoissoit déjà le besoin et le pouvoir de l'intérêt théâtral ; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs ; et dans les combats des jeux Pythiques, on venoit, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.

Quelques années après ce réglement, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot *.

---

* Susarion présenta ses premières pièces vers l'an 580 avant J. C. Quelques années après, Thespis donna des essais de tragédie ; en 536 il fit représenter son Alceste.

Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps ; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient dans le goût de ces farces indécentes et satiriques, qu'on joue encore dans quelques villes de la Grèce ; elles firent long-temps les délices des habitans de la campagne. Athènes n'adopta ce spectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile.

Origine et progrès de la Tragédie.

Thespis avoit vu plus d'une fois dans les fêtes, où l'on ne chantoit encore que des hymnes ; un des chanteurs, monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies, un acteur qui, avec de simples récits ménagés par intervalles, délasseroit le chœur, partageroit l'action et la rendroit plus intéressante. Cette heureuse innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'étoit données, alarma le législateur d'Athènes, plus capable que personne d'en sentir le prix et le danger. Solon proscrivit un genre où les traditions anciennes étoient altérés par des fictions. „ Si nous honorons le mensonge dans nos spectacles, dit-il à Thespis, nous le retrouverons bientôt dans les engagemens les plus sacrés. „

Le goût excessif qu'on prit tout-à-coup à la ville et à la campagne pour les pièces de Thespis et de Susarion, justifia et rendit inutile la prévoyance inquiète de Solon. Les poë-

tes, qui jusqu'alors s'étoient exercés dans les dithyrambes et dans la satyre licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençoient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie. Bientôt on varia les sujets du premier de ces poëmes. Ceux qui ne jugent de leurs plaisirs que d'après l'habitude, s'écrioient que ces sujets étoient étrangers au culte de Bacchus, les autres accoururent avec plus d'empressement aux nouvelles pièces.

Phrynicus, disciple de Thespis, préféra l'espèce de vers qui convient le mieux aux drames; fit quelques autres changemens, et laissa la tragédie dans l'enfance.

Vie d'Eschyle.

Eschyle la reçut de ses mains, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs, ou d'un masque sans caractère, n'ayant ni graces ni dignité dans ses mouvemens, inspirant le desir de l'intérêt qu'elle remuoit à peine, éprise encore des farces et des facéties qui avoient amusé ses premières années, s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style foible, rampant, et souillé d'obscénités grossières.

Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme, avoit reçu de la nature une ame forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère. Dans les batailles de Marathon, de Salamine, et de Platée, où tant d'Athéniens

se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne. Il s'étoit nourri, dès sa plus tendre jeunesse, de ces poëtes qui, voisins des temps héroïques, concevoient d'aussi grandes idées, qu'on faisoit alors de grandes choses. L'histoire des siècles reculés offroit à son imagination vive, des succès et des revers éclatans, des trônes ensanglantés, des passions impétueuses et dévorantes, des vertus sublimes, des crimes et des vengeances atroces, par-tout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ces tableaux, il falloit les détacher de l'ensemble où les anciens poetes les avoient enfermés; et c'est ce qu'avoient déjà fait les auteurs des dithyrambes et des premières tragédies : mais ils avoient négligé de les rapprocher de nous. Comme on est infiniment plus frappé des malheurs dont on est témoin, que de ceux dont on entend le récit, Eschyle employa toutes les ressources de la représentation théatrale, pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies; et dans la suite, à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carrière du théâtre, il en établit un troisième, et quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce; il attiroit à lui le principal intérêt, et comme le chœur ne remplissoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, et peut-être ne la poussa-t-il pas assez loin.

On lui reproche d'avoir admis des personnages muets. Achille, après la mort de son ami, et Niobé, après celle de ses enfans, se traînent sur le théâtre, et pendant plusieurs scènes y restent immobiles, la tête voilée, sans proférer une parole; mais s'il avoit mis des larmes dans leurs yeux, et des plaintes dans leur bouche, auroit-il produit un aussi terrible effet que par ce voile, ce silence, et cet abandon à la douleur?

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue; dans d'autres, elle n'a pas assez de clarté: quoiqu'il pêche souvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon: „ l'épouvante marche devant lui, la tête élevée jusqu'aux cieux. „ Il inspire par-tout une terreur profonde et salutaire; car il n'accable notre ame par des secousses violentes, que pour la relever aussi-tôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la scène, parce que ses tableaux devoient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il excite la pitié; soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité, qui a besoin de se communiquer aux au-

tres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène, des Phedres et des Sthénobées; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyoit dans les différens accés de cette passion, que des foiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il vouloit qu'on fût forcé d'estimer, ceux qu'on est forcé de plaindre.

Continuons à suivre les pas immenses qu'il a faits dans la carrière. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie, c'est-à- dire la fable, les mœurs, les pensées, les paroles, le spectacle et le chant.

Ses plans sont d'une extrême simplicité. Il négligeoit ou ne connoissoit pas assez l'art de sauver les invraisemblances; de nouer et dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnoissances et par d'autres accidens imprévus; il n'intéresse quelquefois que par le récit des faits, et par la vivacité du dialogue, d'autres fois, que par la force du style, ou par la terreur du spectacle. Il paroît qu'il regardoit l'unité d'action et de temps, comme essentielle; celle de lieu, comme moins nécessaire.

Le chœur, chez lui, ne se borne plus à chanter des cantiques, il fait partie du tout; il est l'appui du malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure. C'est ce que les succes-

seurs d'Eschyle auroient dû pratiquer plus souvent, et ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même.

Le caractère et les mœurs de ses personnages sont convenables, et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homere avoit placé les siens. Il se plaît à peindre des ames vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui, telles qu'il en vouloit former pour la défense de la Grèce, car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perses.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères, il ne cherche qu'à les rendre plus féroces, sans nuire néanmoins à l'intérêt théâtral. Clytemnestre, après avoir égorgé son époux, raconte son forfait avec une dérision amère, avec l'intrépidité d'un scélérat. Ce forfait seroit horrible, s'il n'étoit pas juste à ses yeux, s'il n'étoit pas nécessaire, si, suivant les principes reçus dans les temps héroïques, le sang injustement versé ne devoit pas être lavé par le sang. Clytemnestre laisse entrevoir sa jalousie contre Cassandre, son amour pour Egysthe : mais de si foibles ressorts n'ont pas conduit sa main. La nature et les dieux l'ont forcée à se venger. „ J'annonce avec courage, ce que j'ai fait sans effroi, dit-elle au peuple. Il m'est égal que vous l'approuviez ou que vous le blâmiez. Voilà mon époux sans vie;

c'est moi qui l'ai tué: son sang a réjailli sur moi; je l'ai reçu avec la même avidité qu'une terre brûlée par le soleil, reçoit la rosée du ciel. Il avoit immolé ma fille, et je l'ai poignardé; ou plutôt ce n'est pas Clytemnestre, c'est le démon d'Atrée, le démon ordonnateur du sanglant festin de ce roi; c'est lui, dis-je, qui a pris mes traits, pour venger avec plus d'éclat les enfans de Thyèste. „

Cette idée deviendra plus sensible par la réflexion suivante. Au milieu des désordres et des mystères de la nature, rien ne frappoit plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain: dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime; au-dessus de lui, la vengeance céleste et l'aveugle fatalité, dont l'une le poursuit quand il est coupable, l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il avoit puisée dans le commerce des sages, qu'il a semée dans presque toutes ses pièces, et qui tenant nos ames dans une terreur continuelle; les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des dieux, de se soumettre aux coups du destin. De là ce mépris souverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouissent, et cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune. „ O grandeurs humaines, s'écrie Cassandre avec indignation, brillantes et vaines images qu'une ombre peut obscurcir, une goutte d'eau effacer! la prospérité de l'homme me fait plus de pitié que ses malheurs. „

De son temps on ne connoissoit pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée, et

celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissoient à la hauteur de ses idées et de ses sentimens, Eschyle les transporta, sans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithétes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvemens de l'ame; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage; tout ce qui peut l'animer et le passionner. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité. Dans cette tragédie, qu'on pourroit appeler à juste titre, l'enfantement de Mars: „ Roi des Thébains, dit un courier qu'Etéocle avoit envoyé au-devant de l'armée des Argiens, l'ennemi approche; je l'ai vu, croyez-en mon récit. „

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables,
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables:
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone.

Il dit d'un homme dont la prudence étoit consommée; „ il moissonne ces sages et généreuses résolutions qui germent dans les profonds sillons de son ame *; „ et ailleurs, „ L'intel-

* Le Scoliaste observe que Platon emploie la même expression dans un endroit de sa République.

ligence qui m'anime, est descendue du ciel sur la terre, et me cria sans cesse : n'accorde qu'une foible estime à ce qui est mortel. „ Pour avertir les peuples libres de veiller de bonne heure sur les démarches d'un citoyen dangereux par ses talens et ses richesses : „ Gardez-vous, leur dit-il, d'élever un jeune lion, de le ménager quand il craint encore, de lui résister quand il ne craint plus rien. „

A travers ces lueurs éclatantes, il règne, dans quelques-uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient, non-seulement de son extrême précision, et de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. Eschyle ne vouloit pas que ses héros s'exprimassent comme le commun des hommes; leur élocution devoit être au-dessus du langage vulgaire ; elle est souvent au-dessus du langage connu : pour fortifier sa diction, des mots volumineux et durement construits des débris de quelques autres, s'élevent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes qui dominent sur les remparts d'une ville. Je rapporte la comparaison d'Aristophane.

L'éloquence d'Eschyle étoit trop forte ; pour l'assujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction ; son essor trop audacieux, pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chûtes. C'est un style en général noble et sublime ; en certains endroits, grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'enflure ; quelquefois méconnoissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots

puériles, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très-distingué parmi les plus célèbres poëtes de la Grèce.

Ce n'étoit pas assez que le ton imposant de ses tragédies laissât dans les ames une forte impression de grandeur ; il falloit, pour entraîner la multitude, que toutes les parties du spectacles concourussent à produire le même effet. On étoit alors persuadé que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse, avoit gravé sur leur front, une majesté qui attiroit autant le respect des peuples, que l'appareil dont ils étoient entourés. Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très-haute ; il couvrit leurs traits, souvent difformes, d'un masque qui en cachoit l'irrégularité ; et les revêtit de robes traînantes et magnifiques, dont la forme étoit si décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter. Les personnages subalternes eurent des masques et des vêtemens assortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressoit autrefois à la hâte, il obtint un théâtre pourvu de machines ; et embelli de décorations. Il y fit retentir le son de la trompette ; on y vit l'encens brûler sur les autels, les ombres sortir du tombeau, et les furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ses pièces, ces divinités infernales parurent, pour la première fois, avec des masques, où la pâleur étoit empreinte, des torches à la main, et des serpens entrelacés dans les cheveux, suivies d'un

nombreux cortège de spectres horribles. On dit qu'à leur aspect et à leurs rugissemens, l'effroi s'empara de toute l'assemblée; que des femmes se délivrèrent de leur fruit avant terme; que des enfans moururent; et que les magistrats, pour prévenir de pareils accidens, ordonnèrent que le chœur ne seroit plus composé que de quinze acteurs, au lieu de cinquante.

Les spectateurs étonnés de l'illusion que tant d'objets nouveaux faisoient sur leur esprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eschyle les exerçoit presque toujours lui-même: il régloit leurs pas, et leur apprenoit à rendre l'action plus sensible par des gestes nouveaux et expressifs. Son exemple les instruisoit encore mieux; il jouoit avec eux dans ses pièces. Quelquefois il s'associoit, pour les dresser, un habile maître de chœurs, nommé Télestès. Celui-ci avoit perfectionné l'art du geste. Dans la représantation des sept chefs devant Thèbes, il mit tant de vérité dans son jeu, que l'action auroit pu tenir lieu des paroles.

Nous avons dit qu'Eschyle avoit transporté dans la tragédie le style de l'épopée et du dithyrambe; il y fit passer aussi les modulations élevés, et le rhythme impétueux de certains airs, ou *nomes*, destinés à exciter le courage: mais il n'adopta point les innovations qui commençoient à défigurer l'ancienne musique. Son chant est plein de noblesse et de décence, toujours dans le genre diatonique le plus simple et le plus naturel de tous.

Faussement accusé d'avoir révélé; dans une de ses pièces, les mystères d'Eleusis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique. Cependant il pardonna cette injustice aux Athéniens, parce qu'il n'avoit couru risque que de la vie; mais quand il les vit couronner les pièces de ses rivaux, préférablement aux siennes, c'est au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place; et, aiant abandonné sa Patrie, il se rendit en Sicile, où le roi Hiéron le combla de bienfaits et de distinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans. * On grava sur son tombeau, cette epitaphe, qu'il avoit composé lui-même: „ Cigît Eschyle, fils d'Euphorion, né dans l'Attique; il mourut dans la fertile contrée de Géla: les Perses et le bois de Marathon attesteront à jamais sa valeur. „ Sans doute que dans ce moment, dégoûté de la gloire littéraire, il n'en connut pas de plus brillante que celle des armes. Les Athéniens décernèrent des honneurs à sa mémoire: l'on a vu plus d'une fois, les auteurs qui se destinent au theâtre, aller faire des libations sur son tombeau, et declamer leurs ouvrages autour de ce monument funèbre.

Je me suis étendu sur le merite de ce poëte, parce que ses innovations ont presque toutes été des découvertes, et qu'il étoit plus difficile, avec les modèles qu'il avoit sous les yeux, d'eléver la tragédie au point de gran-

* L'an 456 avant J. C.

deur où il l'a laissée, que de la conduire après lui à la perfection.

Les progrès de l'art furent extrêmement rapides. Eschyle étoit né quelques années après que Thespis eut donné son Alceste; * il eut pour contemporains et pour rivaux Chœrilus, Pratinas, Phrynichus, dont il effaça la gloire, et Sophocle, qui balança la sienne.

Vie de Sophocle.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la 4.e année de la 70.e olympiade, 27 ans environ après la naissance d'Eschyle, environ 14 ans avant celle d'Euripide.

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui faisoient entendre, autour d'un trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de sa figure, et tous les suffrages par les sons de sa lyre; qu'en différentes occasions, on lui confia des emplois importans, soit civils, soit militaires, ** qu'à l'âge de 80 ans, accusé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison, il se contenta de lire à l'audience

* Thespis donna son Alceste l'an 536 avant J. C. Eschyle naquit l'an 525 avant la même ère; Sophocle, vers l'an 497.

** Il commanda l'armée avec Périclès. Cela ne prouve point qu'il eût des talens militaires, mais seulement qu'il fut un des dix généraux qu'on tiroit tous les ans au sort.

l'Œdipe à Colone, qu'il venoit de terminer; que les juges indignés lui conservèrent ses droits, et que tous les assistans le conduisirent en triomphe chez lui; qu'il mourut à l'âge de 91 ans après avoit joui d'une gloire dont l'éclat augmenta de jour en jour. Ces détails honorables ne l'honoreroient pas assez; mais je dirai que la douceur de son caractère et les grâces de son esprit, lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie; qu'il résista sans faste et sans regret, à l'empressement des rois qui cherchoient à l'attirer auprès d'eux; que si, dans l'âge des plaisirs, l'amour l'égara quelquefois, loin de calomnier la vieillesse, il se félicita de ses pertes, comme un esclave qui n'a plus à supporter les caprices d'un tyran féroce; qu'à la mort d'Euripide, son émule, arrivée peu de temps avant la sienne, il parut en habit de deuil, mêla sa douleur avec celle des Athéniens, et ne souffrit pas que, dans une pièce qu'il donnoit, ses acteurs eussent des couronnes sur leur tête.

Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique; mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, et son premier succès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans; il concouroit avec Eschyle, qui étoit en possession du théâtre. Après la représentation des pièces, le premier des Archontes qui présidoit aux jeux, ne put tirer au sort les juges qui devoient décerner la couronne; les spectateurs divisés faisoient retentir le théâtre de leurs clameurs; et, comme elles redoubloient à chaque instant, les dix généraux de la républi-

que, ayant à leur tête Cimon, parvenu, par ses victoires et ses libéralités, au comble de la gloire et du credit, montèrent sur le théâtre, et s'approchèrent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de se retirer, les libations accoutumées. Leur présence et la cérémonie dont ils venoient s'acquitter, suspendirent le tumulte, et l'Archonte, les ayant choisis pour nommer le vainqueur, les fit asseoir, après avoir exigé leur serment. La pluralité des suffrages se réunit en faveur de Sophocle; et son concurrent, blessé de cette préférence, se retira quelque-temps après en Sicile.

Vie d'Euripide.

Un si beau triomphe devoit assurer pour jamais à Sophocle l'empire de la scène: mais le jeune Euripide en avoit été témoin, et ce souvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. Aussi, le vit-on, à l'âge de 18 ans, entrer dans la carrière, et pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'esprit, sa sevérité, pour l'ordinaire, écartoit de son maintien, les graces du sourire, et les couleurs brillantes de la joie. Il avoit, ainsi que Périclès, contracté cette habitude, d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignoient. „ Je hais, dit-il dans une

de ses pièces, ces hommes inutiles, qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des sages qui les méprisent. „ Il faisoit sur-tout allusion à la licence des auteurs de comédies, qui, de leur côté, cherchoient à décrier ses mœurs, comme ils décrioient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eût suffi d'observer qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'assistoit guère aux spectacles, que lorsqu'on donnoit les pièces de ce poëtes.

Il avoit exposé sur la scène, des princesses souillées de crimes, et, à cette occasion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général; on cherchoit à les soulelever contre lui: les uns soutenoient qu'il les haïssoit; d'autres, plus éclairés qu'il les aimoit avec passion. „ Il les déteste, disoit un jour quelqu'un. Oui, répondit Sophocle, mais c'est dans ses tragédies. „

Diverses raisons l'engagèrent, sur la fin de ses jours, à se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine: ce prince rassembloit à sa cour tous ceux qui se distinguoient dans les lettres et dans les arts. Euripide y trouva Zeuxis et Timothée, dont le premier avoit fait une révolution dans la peinture, et l'autre dans la musique; il y trouva le poëte Agathon, son ami, l'un des plus honnêtes hommes et des plus aimables de son temps. C'est lui qui disoit à Archélaüs: „ Un roi doit se souvenir de trois choses; qu'il gouverne des hommes, qu'il doit les gouverner suivant les loix, qu'il ne les gouvernera pas toujours. „ Euripide ne s'expliquoit pas avec moins de liberté: il en avoit

le droit, puisqu'il ne sollicitoit aucune grace. Un jour même que l'usage permettoit d'offrir au souverain quelques foibles présens, comme un hommage d'attachement et de respect, il ne parut pas avec les courtisans et les flatteurs empressés à s'acquitter de ce devoir. Archélaüs lui en ayant fait quelques légers reproches : „ Quand le pauvre donne, répondit Euripide, il demande „

Il mourut quelques annés après, âgé d'environ 76 ans. Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes : mais Archélaüs, qui avoit déjà donné ces marques publiques de sa douleur, rejetta leurs prières, et regarda comme un honneur pour ses états, de conserver les restes d'un grand homme ; il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, sur le bord d'un ruisseau dont l'eau est si excellente qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée ; ils prononcent son nom avec respect, quelquefois avec transport. A Salamine, lieu de sa naissance, on s'empressa de me conduire à une grotte où l'on prétend qu'il avoit composé la plupart de ses pièces ; c'est ainsi qu'au bourg de Colone, les habitans m'ont montré plus d'une fois la maison où Sophocle avoit passé une partie de sa vie.

Athènes perdit presque en même temps ces deux célébres poëtes. A peine avoient-ils

les yeux fermés, qu'Aristophane, dans une pièce jouée avec succès, supposa que Bacchus, dégoûté des mauvaises tragédies qu'on représentoit dans ses fêtes, étoit descendu aux enfers, pour en ramener Euripide, et qu'en arrivant, avoit trouvé la cour de Platon remplie de dissentions. La cause en étoit honorable à la poésse. Auprès du trône de ce dieu, s'en élevent plusieurs autres, sur lesquels sont assis les premiers des poëtes, dans les genres nobles et relevés, mais qu'ils sont obligés de céder, quand il paroît des hommes d'un talent supérieur. Eschyle occupoit celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer; on va discuter leurs titres: le dernier est soutenu par un grand nombre de gens grossiers et sans goût, qu'on séduits les taux ornemens de son éloquence. Sophocle s'est déclaré pour son maître, s'il est vainqueur, et s'il est vaincu, à disputer la couronne à Euripide. Cependant les concurrens en viennent aux mains. L'un et l'autre, armé des traits de la satyre, réleve le mérite de ses pièces, et déprime celles de son rival. Bacchus doit prononcer: il est longtemps irrésolu; mais enfin il se déclare pour Eschyle, qui, avant de sortir des enfers, demande instamment que, pendant son absence, Sophocle occupe sa place.

Malgré les préventions et la haine d'Aristhophane contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, étoit alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. Sans l'approuver, sans la combat-

tre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

J'ai dit plus haut que Sophocle avoit introduit un troisième acteur dans ses premières pièces; et je ne dois pas insister sur les nouvelles décorations dont il enrichit la scène, non plus que sur les nouveaux attributs qu'il mit entre les mains de quelques-uns de ses personnages. Il reprochoit trois défauts à Eschyle: la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts, il se flattoit de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre, se trouvoient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auroient pas le droit de nous attendrir; ni leurs exemples, celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre: comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne, ne nous est ni trop étranger, ni trop familier, et comme ils conservent de la foiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poëte.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre: on diroit alors qui préfère les chûtes aux écarts.

Il n'étoit pas propre à s'appesantir sur les

foiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles; il lui falloit des ames fortes, sensibles, et par-là même intéressantes; des ames ébranlées par l'infortune, sans en être accablées, ni énorgueillies.

En réduisant l'héroisme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictoit a Eschyle, et qui jettoient l'épouvante dans l'ame des spectateurs: son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse, et de douceur; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit hureusement à la dignité des personnages.

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle, comme ils devroient être; Euripide, tels qu'ils sont: les deux premiers avoient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux, où l'on ne retrouvoit plus l'empreinte de la main d'Eschyle ni de celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits; on disoit qu'on ne devoit, sous aucun prétexte, souiller le caractère, ni le rang des héros de la scène; qu'il étoit honteux de décrire avec art, des images indecentes, et dangereus de prêter au vice l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'étoit plus le temps où les loix de la Grèce infligeoient une péine aux artistes qui ne traitoient pas leur sujet avec une certaine décence. Les ames s'énervoient, et les bornes de la convenance s'éloignoient de jour en jour; la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portoient aux idées reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avoit su les animer; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'ame, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié; c'est alors que se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avoit pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phédre coupable: ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe; et l'auteur fut justifié.

Pendant qu'on l'accusoit d'amollir la tragédie, il se proposoit d'en faire une école de sagesse: on trouve, dans ses écrits, le systême d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres, et les préceptes de cette morale, dont Socrate, son ami, discutoit alors les principes. Mais comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles; ainsi les dogmes de la philosophie, et les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie, et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle,

les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point de maximes qui suspendroient leur marche; le second sur-tout a cela de particulier, que, tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère, et dévoile les sentimens secrets de ceux qu'il met sur la scène. C'est ainsi que dans son Antigone, un mot échappé comme par hasard à cette princesse, laisse éclater son amour pour le fils de Créon.

Euripide multiplia les sentences et les réflexion; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connoissances, et se livra souvent à des formes oratoires; de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre; et sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme, ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspiroit l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçoit hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent; et comme il insistoit avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas

rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier : il opère la persuasion, par la châleur de ses sentimens ; et la conviction, par l'adresse avec laquelle il amène les reponses et les repliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs : ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes, et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et mettent à cet égard Euripide fort au-dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avoit conservé dans son style, les hardiesses du dithyrambe ; et Sophocle, la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie ; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie ; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison, la foiblesse de la pensée semble disparoître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant et si flexible, qu'il paroît se prêter sans effort à tous les besoins de l'ame.

C'ctoit néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisoit des vers faciles : de même que Platon, Zeuxis, et tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeoit ses ouvrages avec

la sévérité d'un rival, et les soignoit avec la tendresse d'un père. Il disoit une fois, „ que trois de ses vers lui avoient coûté trois jours de travail. J'en aurai fait cent à votre place, lui dit un poëte médiocre. Je le crois, répondit Euripide, mais ils n'auroient subsisté que trois jours. „

Sophocle admit dans ses chœurs l'harmonie phrygienne, dont l'objet est d'inspirer la modération, et qui convient au culte des dieux. Euripide, complice des innovations que Timothée faisoit à l'ancienne musique, adopta presque tous les modes, et sur-tout ceux dont la douceur et la mollesse s'accordoient avec le caractère de sa poésie. On fut étonné d'entendre sur le théâtre des sons efféminés, et quelquefois multipliés sur une seule syllabe; l'auteur y fut bientôt représenté comme un artiste sans vigueur, qui, ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, la faisoit descendre jusqu'à lui; qui ôtoit en conséquence à toutes les parties dont elle est composée, le poids et la gravité qui leur conviennent, et qui joignant de petits airs à des petites paroles, cherchoit à remplacer la beauté par la parure, et la force par l'artifice. „ Faisons chanter Euripide, disoit Aristophane; qu'il prenne une lyre, ou plutôt une paire de coquilles; c'est le seul accompagnement que se vers puissent soutenir. „

On n'oseroit pas risquer aujourd'hui une pareille critique; mais du temps d'Aristophane, beaucoup de gens accoutumés dès leur enfance au ton imposant et majesteux de l'ancienne tragédie, craignoient de se livrer à l'impres-

sion des nouveaux sons qui frappoient leurs oreilles. Les graces ont enfin adouci la sévérité des régles, et il leur a fallu peu de temps pour obtenir ce triomphe.

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue; on pourroit même démontrer que c'est d'après lui que les loix de la tragédie ont presque toutes été rédigées: mais comme en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général, que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets: tantôt il y blesse la vraisemblance; tantôt les incidens y sont amenés par force; d'autres fois son action cesse de faire un même tout; presque toujours les nœuds et les dénouemens laissent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Il imagina d'exposer son sujet dans un prologue, ou long avant-propos, presque entiérement détaché de la pièce: c'est là que pour l'ordinaire un des acteurs vient froidement rappelér tous les événemens antérieurs et relatifs à l'action; qu'il rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages; qu'il nous instruits du motif qui l'a fait descendre du ciel, si c'est un dieu; qui l'a fâit sortir du tombeau, si c'est un mortel: c'est là que pour s'annoncer aus spectateurs, il se borne

à décliner son nom : *Je suis la déesse Vénus. Je suis Mércure, fils de Maia. Je suis Polydore, fils d'Hécube. Je suis Jocaste. Je suis Andromaque.* Voici comment s'exprime Iphigénie, en paroissant toute seule sur le théâtre: „ Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise, épousa la fille d'Œnomaüs, de laquelle naquit Atrée; d'Atrée naquirent Ménélas et Agamemnon ; ce dernier épousa la fille de Tyndare; et moi Iphigénie, c'est de cet hymen que j'ai reçu le jour *. „ Après cette généalogie, si heureusement parodiée dans une comédie d'Aristophane, la princesse se dit à elle-même que son père la fit venir en Aulide, sous prétexte de lui donner Achille pour époux, mais en effet pour la sacrifier à Diane, et que cette déesse, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avoit enlevée tout-à-coup, et transportée en Tauride, où régne Thoas, ainsi nommé à cause de són agilité, comparable à celle dés oiseaux **. Enfin, après quelques autres détails, elle finit par raconter un songe dont elle est effrayée, et qui lui présage la mort d'Oreste son frère.

---

* Le pére Brumoy, qui cherche à pallier les défauts des anciens, commence cette scène par ces mots qui ne sont point dans Eurpide : „ Déplorable Iphigénie, dois-je rappeler mes malheurs ? „

** Euripide dérive le nom de Thoas, du mot Grec *Thoos*, qui signifie *léger à la course ;* quand cette étymologie seroit aussi vraie qu'elle est fausse, il est bien étrange de la trouver en cet endroit.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa Médée et dans son Iphigénie en Aulide. Cependant quoique en général sa manière, soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, dans quelques-uns de ses prologues, comme pour affoiblir l'intérêt qu'il veut inspirer, il nous prévient sur la plupart des événemens qui doivent exciter notre surprise, ce qui doit nous étonner encore, c'est de le voir tantôt prêter aux esclaves, le langage des philosophes, et aux rois celui des esclaves; tantôt, pour flatter le peuple, se livrer à des écarts, dont sa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Thésée avoit rassemblé l'armée Athénienne. Il attendoit, pour marcher contre Créon, roi de Thèbes, la dernière résolution de ce prince. Dans ce moment le héraut de Créon arrive, et demande à parler au roi d'Athènes. „ Vous le chercheriez vainement, dit Thésée; cette ville est libre, et le pouvoir souverain est entre les mains de tous les citoyens .. „ A ces mots le héraut déclame 17 vers contre la démocratie. Thésée s'impatiente, le traite de discoureur, et emploie 27 vers à retracer les inconvéniens de la royauté. Après cette dispute si déplacée, le héraut s'acquitte de sa commission. Il semble qu'Euripide aimoit mieux céder à son génie, que de l'asservir, et son-

geoit plus à l'intérêt de la philosophie qu'à celui de sujet.

Je releverai dans le chapitre suivant d'autres défauts, dont quelques-uns lui sont comme communs avec Sophocle; comme ils n'ont pas obscurci leur gloire, on doit conclure de là que les beautés qui parent leurs ouvrages, sont d'un ordre supérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ses pièces, ayant une catastrophe funeste, produisent le plus grand effet, et le font regarder comme le plus tragique des poëtes dramatiques.

Le théâtre offroit d'abondantes moissons de lauriers aux talens qu'il faisoit éclore. Depuis Eschyle jusqu'à nos jours, dans l'espace d'environ un siècle et demi, quantité d'auteurs se sont empressés d'applanir ou d'embellir les routes que le génie s'étoit récemment ouvertes : c'est à leurs productions de les faire connoître à la postérité. Je citerai quelques-uns de ceux dont les succès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'histoire de l'art, et instruire ceux qui le cultivent.

Phrynicus, disciple de Thespis, et rival d'Eschyle introduisit les rôles des femmes sur la scène. Pendant que Thémistocle étoit chargé par sa tribu de concourir à la représentation des jeux, Phrynicus présenta une de ses pièces ; elle obtint le prix, et le nom du poëte fut associé sur le marbre avec le nom du vainqueur des Perses. Sa tragédie, intitulée la prise de Milet, eut un succès étrange ; les spectateurs fondirent en larmes, et condamnèrent

l'auteur à une amende de 1000 dracmes * pour avoir peint, avec des couleurs trop vives, des maux que les Athéniens auroient pu prévenir.

Ion fut si glorieux de voir couronner une de ses pièces, qu'il fit présent à tous les habitans d'Athènes, d'un de ces beaux vases de terre cuite, qu'on fabrique dans l'île de Chio, sa patrie. On peut lui reprocher, comme écrivain, de ne mériter aucun reproche; ses ouvrages sont tellement soignés, que l'œil le plus sévère n'y discerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait, ne vaut pas l'Œdipe de Sophocle, parce que malgré ses efforts, il n'atteignit qu'à la perfection de la médiocrité.

Agathon, ami de Socrate et d'Euripide, hasarda le premier des sujets feints. Ses comédies sont écrites avec élégance, ses tragédies avec la même profusion d'antithèses et d'ornemens symétriques, que les discours du rhéteur Gorgias.

Philoclès composa un très-grand nombre de pièces, qui n'ont d'autre singularité qu'un style amer, qui l'a fait surnommer *la bile*. Cet écrivain, si médiocre, l'emporta sur Sophocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où ce dernier avoit présenté l'Œdipe, une de ses plus belles pièces, et le chef d'œuvre peut être du théâtre Grec. Il viendra sans doute un temps, où, par respect pour Sophocle, on n'osera pas dire qu'il étoit supérieur à Philoclès.

* 900 livres.

Astydamas, neveu de ce Philoclès, fut encore plus fécond que son oncle, et remporta quinze fois le prix. Son fils, de même nom, a donné, de mon temps, plusieurs pièces; il à pour concurrens Asclépiade, Apharée, fils adoptif d'Isocrate, Théodecte, et d'autres encore, qui seroient admirés, s'ils n'avoient pas succédé à des hommes véritablement admirables.

J'oubliois Denys l'ancien, roi de Siracuse; il fut aidé, dans la composition de ses tragédies, par quelques gens d'esprit, et dut à leurs secours la victoire qu'il remporta dans ce genre de litterature. Ivre de ses productions, il sollicitoit les suffrages de tous ceux qui l'environnoient, avec la bassesse et la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venoit de terminer; et ce poëte, l'ayant raturée depuis le commencement jusqu'à la fin, fut condamné aux carrières. Le lendemain Denys le fit sortir, et l'admit à sa table: sur la fin du dîné, ayant récité quelques-uns de ses vers: Eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous, Philoxène? Le poëte, sans lui répondre dit aux satellites de le remèner aux carrières.

Eschyle, Sophocle, et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène. D'où vient donc que sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours *, le premier ne fut couronné que

* Voyez la note à la fin du volume.

treize fois, le second que dix-huit fois, le troisième que cinq fois? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avoit des protecteurs dont elle épousoit les passions, des favoris dont elle soutenoit les intérêts. De là tant d'intrigues, de violences et d'injustices, qui éclatèrent dans le moment de la décision; d'un autre côté, le public, c'est-à-dire, la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres, mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité, par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

Histoire de la Comédie.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire, moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails, et des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née, vers la 50.e Olympiade *, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux mœurs grossières des habitans de la campagne, elle n'osoit approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendans s'y glissoient pour jouer ses farces indécentes, ils étoient moins autorisés que tolérés par le gouverne-

* Vers l'an 580 avant J. C.

ment. Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout-à-coup son accroissement en Sicile. Au lieu d'un recueil de scènes sans liaison et sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujetties aux même loix que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles, et la comédie y partagea bientôt avec sa rivale, les suffrages du public, et l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens surtout l'accueillirent avec les transports qu'auroit excités la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entr'eux s'exercèrent dans ce genre, et leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Epicharme, jusqu'à nos jours, s'y sont distingués. Tels furent, parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis, et Aristophane, mort environ 30 ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le siècle de Périclès.

Des facéties piquantes valurent d'abord des succès brillans à Magnès; il fut ensuite plus sage et plus modéré, et ses pièces tombèrent.

Cratinus réussissoit moins dans l'ordonnance de la fable, que dans la peinture des vices; aussi amer qu'Archiloque, aussi énergique qu'Eschyle, il attaqua les particuliers sans ménagement et sans pitié.

Cratès se distingua par la gaieté de ses saillies, et Phérécrate par la finesse des sien-

nes : tous deux réussirent dans la partie de l'invention, et s'abstirent des personnalités.

Eupolis revint à la manière de Cratinus : mais il a plus d'élévation et d'aménité que lui. Aristophane, avec moins de fiel que Cratinus, avec moins d'agrémens qu'Eupolis, tempéra souvent l'amertume de l'un, par les graces de l'autre.

Si l'on s'en rapportoit aux titres des pièces qui nous restent de leur temps, il seroit difficile de concevoir l'idée qu'on se faisoit alors de la comédie. Voici quelques uns de ces titres : Prométhée, Triptolème, Bacchus, les Bacchantes, le faux Hercule, les noces d'Hébé, les Danaïdes, Niobé, Amphiaraüs, le naufrage d'Ulisse, l'âge d'or, les hommes sauvages, le ciel, les saisons, la terre et la mer, les cicognes, les oiseaux, les abeilles, les grenouilles, les nuées, les chevres, les loix, les peintres, les Pythagoriciens, les déserteurs, les amis, les flatteurs, les efféminés.

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, et qu'ils employèrent tour-à-tour la parodie, l'allégorie et la satyre, soutenues des images les plus obscènes, et des expressions les plus grossières.

Ils traitèrent, avec des couleurs différentes, les mêmes sujets que les poëtes tragiques. On pleuroit à la Niobé d'Euripide, on rioit à celle d'Aristophane ; les dieux et les héros furent travestis, et le ridicule naquit du contraste de leur déguisement avec leur dignité ;

diverses pièces portèrent le nom de Bacchus et d'Hercule; en parodiant leur caractère, on se permettoit d'exposer à la risée de la populace, l'excessive poltronerie du premier, et l'énorme voracité du second. Pour assauvir la faim de ce dernier, Epicharme décrit en détail, et lui fait servir toutes les espèces de poissons et de coquillages connus de son temps.

Le même tour de plaisanterie se montroit dans le sujets allégoriques, tel que celui de l'âge d'or, dont on relevoit les avantages. Cet heureux siècle, disoient les uns, n'avoit besoin ni d'esclaves ni d'ouvriers; les fleuves rouloient un jus délicieux et nourrissant; des torrens de vin descendoient du ciel en forme de pluie; l'homme, assis à l'ombre des arbres chargés de fruits, voyoit les oiseaux, rôtis et assaisonnés, voler autour de lui, et le prier de les recevoir dans son sein. Il reviendra ce temps, disoit un autre, où j'ordonnerai au couvert de se dresser de soi-même; à la bouteille, de me verser du vin; au poisson à demi-cuit, de se retourner de l'autre côté, et de s'arroser de quelques gouttes d'huile.

De pareilles images s'adressoient à cette classe de citoyens, qui, ne pouvant jouir des agrémens de la vie, aime à supposer qu'ils ne lui ont pas toujours été, et qu'ils ne lui seront pas toujours interdits. C'est aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtoient à leurs acteurs des habillemens, des gestes et des expressions deshonnêtes, tantôt mettoient dans leur bouche des injures atroces contre des particuliers.

Nous avons vu que quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstirent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule : espions dans la société, délateurs sur le théâtre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable, qui fût à l'abri de leurs coups ; quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur. Nous avons une pièce où Timocréon joue à-la-fois Thémistocle et Simonide ; il nous en reste plusieurs contre un faiseur de lampes, nommé Hyperbolus, qui, par ses intrigues, s'etoit élevé aux magistratures.

Les auteurs de ces satyres recouroient à l'imposture, pour satisfaire leur haine ; à de sales injures, pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouroient les différentes classes de citoyens, et l'intérieur des maisons, pour exposer au jour des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées. D'autres fois ils se déchaînoient contre les philosophes, contre les poëtes tragiques, contre leurs propres rivaux.

Comme les premiers les accabloient de leur mépris, la comédie essaya de les rendre suspects au gouvernement, et ridicules aux yeux de la multitude. C'est ainsi que dans la per-

sonne de Socrate, la vertu fut plus d'une fois immolée sur le théâtre, et qu'Aristophane, dans une de ses pièces, prit le parti de parodier le plan d'une république parfaite, telle que l'ont conçue Protagoras et Platon.

Dans le même temps, la comédie citoit à son tribunal tous ceux qui dévouoient leurs talens à la tragédie. Tantôt elle relevoit avec aigreur les défauts de leurs personnes, ou de leurs ouvrages; tantôt elle parodioit d'une manière piquante, leurs vers, leurs pensées et leurs sentimens. Euripide fut toute sa vie poursuivi par Aristophane, et les mêmes spectateurs couronnèrent les pièces du premier, et la critique qu'en faisoit le second.

Enfin, la jalousie éclatoit encore plus entre ceux qui couroient la même carrière. Aristophane avoit reproché à Cratinus son amour pour le vin, l'affoiblissement de son esprit, et d'autres défauts attachés à la vieillesse. Cratinus, pour se venger, releva les plagiats de son ennemi, et l'accusa de s'être paré des dépouilles d'Eupolis.

Au milieu de tant de combats honteux pour les lettres, Cratinus conçut, et Aristophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accusé par Créon d'usurper le titre de citoyen, rappela dans sa défense deux vers qu'Homère place dans la bouche de Télémaque, et les parodia de la manière suivante:

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère.
Pour moi je n'en sais rien. Qui sait quel est son père?

Ce trait l'ayant maintenu dans son état, il ne respira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule, il composa contre Créon une pièce pleine de fiel et d'outrages. Comme aucun ouvrier n'osa dessiner le masque d'un homme si redoutable, ni aucun acteur se charger de son rôle; le poëte, obligé de montrer lui-même sur le théâtre, le visage barbouillé de lie, eut le plaisir de voir la multitude approuver, avec éclat, les traits sanglans qu'il lançoit contre un chef qu'elle adoroit, et les injures piquantes qu'il hasardoit contre elle.

Ce succès l'enhardit; il traita, dans des sujets allégoriques, les intérêts les plus importans de la république. Tantôt il y montroit la nécessité de terminer une guerre longue et ruineuse; tantôt il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les dissentions du Sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix et dans ses délibérations. Deux acteurs excellens, Callistrate et Philonide, secondèrent ses efforts: à l'aspect du premier on prévoyoit que la pièce ne rouloit que sur les vices des particuliers; du second, qu'elle frondoit ceux de l'administration.

Cependant la plus saine partie de la nation murmuroit, et quelquefois avec succès, contre les entreprises de la comédie. Un premier décret en avoit interdit la représentation; dans un second, on défendoit de nommer personne; et dans un troisième, d'attaquer les magistrats. Mais ces décrets étoient bientôt oubliés ou révoqués; ils sembloient donner at-

teinte à la nature du gouvernement, et d'ailleurs le peuple ne pouvoit plus se passer d'un spectacle qui étaloit contre les objets de sa jalousie, toutes les injures et toutes les obscénités de la langue.

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier soin fut de réprimer la licence des poëtes, et de permettre à la personne lésée de les traduire en justice. La terreur qu'inspirèrent ces hommes puissans, produisit dans la comédie une révolution soudaine. Le chœur disparut, parce que les gens riches, effrayés, ne voulurent point se charger du soin de le dresser, et de fournir à son entretien; plus de satyre directe contre les particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portraits sur les masques. Aristophane lui-même se soumit à la réforme, dans ses dernières pièces; ceux qui le suivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane, et plusieurs autres, respectèrent les règles de la bienséance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter; il avoit parodié ces paroles d'une pièce d'Euripide: *La nature donne ses ordres, et s'inquiète peu des nos lois*. Anaxandride, ayant substitué le mot *ville* à celui de *nature*, fut condamné à mourir de faim.

C'est l'état où se trouvoit la comédie, pendant mon séjour en Grèce. Quelques-uns continuoient à traiter et parodier les sujets de la fable et de l'histoire: mais la plupart leur préféroient des sujets feints; et le même esprit d'analyse et d'observation qui portoit les phi-

losophes à recueillir dans la société, ces traits épars, dont la réunion caractérise la grandeur d'ame ou la pusillanimité, engageoit les poëtes à peindre dans le général les singularités qui choquent la société, où les actions qui la déshonorent.

La comédie étoit devenue un art régulier, puisque les philosophes avoient pu la définir. Ils disoient qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices susceptibles de ridicule. Ils disoient encore, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caractères, pour les rendre plus frappans.

Quand le chœur reparoissoit, ce qui arrivoit rarement, l'on entremêloit, comme autrefois, les intermèdes avec les scènes, et le chant avec la déclamation. Quand on le supprimoit, l'action étoit plus vraisemblable, et sa marche plus rapide; les auteurs parloient une langue que les oreilles délicates pouvoient entendre; et des sujets bizarres n'exposoient plus à nos yeux des chœurs d'oiseaux, de guêpes, et d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faisoit tous les jours de nouvelles découvertes dans les égaremens de l'esprit et du cœur, et il ne manquoit plus qu'un génie qui mît à profit les erreurs des anciens, et les observations des modernes *.

* Ménandre naquit dans une des dernières années du séjour d'Anacharsis en Grèce.

De la Satyre.

Après avoir suivi les progrès de la tragédie et de la comédie, il me reste à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la première, la gaieté de la seconde ; il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là des chœurs de Silènes et de Satyres entremêloient de facéties les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de ce dieu.

Leurs succès donnèrent la première idée de la satyre, poëme, où les sujets les plus sérieux sont traités d'une manière à-la-fois touchante et comique.

Il est distingué de la tragédie, par l'espèce de personnages qu'il admet, par la catastrophe qui n'est jamais funeste, par les traits, les bons mots, et les bouffoneries qui font son principal mérite ; il l'est de la comédie, par la nature du sujet, par le ton de dignité qui règne dans quelques-unes de ses scènes, et par l'attention que l'on a d'en écarter les personalités ; il l'est de l'une et de l'autre, par des rhythmes qui lui sont propres, par la simplicité de la fable, par les bornes prescrites à la durée de l'action ; car la satyre est une petite pièce qu'on donne après la représentation des tragédies, pour délasser les spectateur.

La scène offre aux yeux, des bocages, des montagnes, des grottes, et des paysages de toute espèce. Les personnages du chœur, déguisés sous la forme bizarre qu'on attribue aux Satyres, tantôt exécutent des danses vives et

sautillantes, tantôt dialoguent ou chantent avec les dieux, ou les héros; et de la diversité des pensées, des sentimens et des expressions, résulte un contraste frappant et singulier.

Eschyle est celui de tous qui a le mieux réussi dans ce genre; Sophocle et Euripide s'y sont distingués, moins pourtant que les poëtes Achéus et Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame satyrique, en parodiant de scène en scène des tragédies connues; ces parodies, que la finesse de son jeu rendoit très-piquantes, furent extrêmement applaudies, et souvent couronnés. Un jour qu'il donnoit sa Gigantomachie, pendant qu'un rire excessif s'étoit élevé dans l'assemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile: Hégémon voulut se taire; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, se couvrirent de leurs manteaux, et après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reste de la pièce. Ils dirent depuis, qu'ils n'avoient voulu montrer leur foiblesse, et témoigner leur douleur en présence des étrangers qui assistoient au spectacle.

Fin du Chapitre soixante-neuvième.

CHAPITRE LXX.

Représentation des pièces de théâtre à Athènes.

Le théâtre fut d'abord construit en bois ; il s'écroula pendant qu'un jouoit une pièce d'un ancien auteur, nommé Pratinas ; dans la suite on construisit en pierre celui qui subsiste encore à l'angle sud-est de la citadelle. Si j'entreprenois de le décrire, je ne satisferois ni ceux qui l'ont vu, ni ceux qui ne le connoissent pas ; j'en vais seulement donner le plan *, et ajouter quelques remarques à ce que j'ai dit sur la représentation des pièces, dans un de mes précédens chapitres **.

1.° Pendant cette représentation il n'est permis à personne de rester au parterre ; l'expérience avoit appris que, s'il n'étoit pas absolument vide, les voix se faisoient moins entendre.

2.° L'avant-scène se divise en deux parties ; l'une plus haute, où récitent les acteurs ; l'autre plus basse, où le chœur se tient communément. Cette dernière est élevée de 10 à 12 pieds au-dessus du parterre, d'où l'on peut y monter. Il est facile au chœur placé en cet endroit, de se tourner vers les acteurs ou vers les assistans.

* Voyez le plan du théâtre.
** Voyez le chapitre XI de cet ouvrage.

3.° Comme le théâtre n'est pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie soudaine force les spectateurs de se réfugier sous des portiques; et dans des édifices publics qui sont au voisinage.

4.° Dans la vaste enceinte du théâtre, se donnent souvent les combats, soit de poésie, soit de musique ou de danse, dont les grandes solemnités sont accompagnés. Il est consacré à la gloire, et cependant on y a vu, dans un même jour, une pièce d'Euripide, suivie d'un spectacle de pantins.

Fètes où l'on donne des pièces.

On ne donne des tragédies et des comédies que dans trois fêtes consacrées à Bacchus: la première se célèbre au Pirée, et c'est là qu'on a représenté pour la première fois, quelques-unes des pièces d'Euripide.

La seconde, nommée *les Choès*, ou *les Lénéenes*, tombe au 12.e du mois anthestérion *, et ne dure qu'un jour. Comme la permission d'y assister n'est accordée qu'aux habitans de l'Attique, les auteurs réservent leurs nouvelles pièces pour les grandes Dionysiaques qui reviennent un mois après, et qui attirent de toutes parts une infinité de spectateurs. Elles commencent le 12 du mois élaphébolion **,

* Ce mois commençoit quelquefois dans les derniers jours de janvier, et pour l'ordinaire, dans les premiers jours de février.

** Le commencement de ce mois, tomboit rarement dans les derniers jours de février, communément dans les premiers jours de mars.

et durent plusieurs jours, pendant lesquels on représente les pièces destinées au concours.

Concours des pièces.

La victoire coûtoit plus d'efforts autrefois qu'aujourd'hui. Un auteur opposoit à son adversaire trois tragédies, et une de ces petites pièces qu'on nomme satires. C'est avec de si grandes forces que se livrèrent ces combats fameux, où Pratinas l'emporta sur Eschyle et sur Chœrilus, Sophocle sur Eschyle, Philoclès sur Sophocle, Euphorion sur Sophocle et sur Euripide, ce dernier sus Iophon et sur Ion, Xénoclès sur Euripide.

On prétend que, suivant le nombre des concurrens, les auteurs de tragédies, traités alors comme le sont encore aujourd'hui les orateurs, devoient régler la durée de leurs pièces, sur la chûte successive des gouttes d'eau qui s'échappoient d'un instrument, nommé clepsydre. Quoi qu'il en soit, Sophocle se lassa de multiplier les moyens de vaincre; il essaya de ne présenter qu'une seule pièce: et cet usage, reçu de tous le temps pour la comédie, s'établit insensiblement à l'égard de la tragédie.

Dans les fêtes qui se terminent en un jour, on représente maintenat cinq ou six drames, soit tragédies, soit comédies. Mais dans les grandes Dionysiaques qui durent plus longtemps, on en donne douze ou quinze, et quelquefois davantage; leur représentation commence de très-bonne heure le matin, et dure quelquefois toute la journée.

Présentation et jugement des pièces.

C'est au premier des Archontes que les pièces sont d'abord présenteés, c'est à lui qu'il appartient de les recevoir ou de les rejetter. Les mauvais auteurs sollicitent humblement sa protection. Ils sont transportés de joie, quand il leur est favorable; ils se consolent du refus, par des épigrammes contre lui, et bien mieux encore, par l'exemple de Sophocle qui fut exclus d'un concours, où l'on ne rougit pas d'admettre un des plus médiocres poëtes de son temps.

La couronne n'est pas décernée au gré d'une assemblée tumultueuse; le magistrat qui préside aux fêtes, fait tirer au sort un petit nombre de juges *, qui s'obligent par serment de juger sans partialité; c'est ce moment que saisissent les partisans et les ennemis d'un auteur. Quelquefois en effet la multitude soulevée par leurs intrigues, annonce son choix d'avance, s'oppose avec fureur à la création du nouveau tribunal, ou contraint les juges à souscrire à ses décisions.

Outre le nom du vainqueur, on proclame ceux des deux concurrens, qui l'ont approché de plus près. Pour lui, comblé des applaudissemens qu'il a reçus au théâtre, et que le chœur avoit sollicités à la fin de la pièce, il se voit

* Il ne m'a pas été possible de fixer le nombre des juges. J'en ai compté quelquefois cinq, quelquefois sept, et d'autres fois davantage.

souvent accompagné jusqu'à sa maison, par une partie des spectateurs; et, pour l'ordinaire, il donne une fête à ses amis.

Après la victoire, une pièce ne peut plus concourir; elle ne le doit, après la défaite, qu'avec des changemens considérables. Au mépris de ce réglement, un ancien décret du peuple permit a tout poëte d'aspirer à la couronne, avec une pièce d'Eschyle, retouchée et corrigée, comme il jugeroit à propos, et ce moyen a souvent réussi. Autorisé par cet exemple, Aristophane obtint l'honneur de présenter au combat une pièce déjà couronnée. On reprit dans la suite, avec les pièces d'Eschile, celles de Sophocle et d'Euripide; et comme leur superiorité, devenue de jour en jour plus sensible, écartoit beaucoup de concurrens, l'orateur Lycurgue, lors de mon départ d'Athènes, comptoit proposer au peuple d'en interdire désormais la représentation, mais d'en conserver des copies exactes dans un dépôt, de les faire réciter tous les ans en public, et d'élever des statues à leurs auteurs.

On distingue deux sortes d'acteurs; ceux qui sont spécialement chargés de suivre le fil de l'action, et ceux qui composent le chœur. Pour mieux expliquer leurs fonctions réciproques, je vais donner une idée de la coupe des pièces.

Coupe des pièces.

Outre les parties qui constituent l'essence d'un drame, et qui sont la fable, les mœurs, la diction, les pensées, la musique, et le spe-

ctacle, il faut considérer encore celles qui la partagent dans son étendue; et telles sont, le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur.

Le prologue commence avec la pièce, et se termine au premier intermède, ou entre-acte; l'épisode en général, va depuis le premier, jusqu'au dernier des intermèdes; l'exode comprend tout ce qui se dit après le dernier intermède. C'est dans la première de ces parties que se fait l'exposition, et que commence quelquefois le nœud; l'action se développe dans la seconde; elle se dénoue dans la troisième. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles; dans l'Œdipe à Colone de Sophocle, qui contient 1862 vers le prologue seul en renferme 700.

Le théâtre n'est jamais vide; le chœur s'y présente quelquefois à la première scène; s'il y paroît plus tard il doit être naturellement amené; s'il en sort, ce n'est que pour quelques instans, et pour une cause légitime.

L'action n'offre qu'un tissu de scènes, coupées par des intermèdes, dont le nombre est laissé au choix des poëtes. Plusieurs pièces en ont quatre; d'autres cinq ou six. Je n'en trouve que trois dans l'Hécube d'Euripide, et dans l'Electre de Sophocle; que deux dans l'Oreste du premier; qu'un seul dans le Philoctète du second. Les intervalles compris entre deux intermèdes, sont plus ou moins étendus; les uns n'ont qu'une scène, les autres en contiennent plusieurs. On voit par là que la coupe d'une pièce et la distribution de ses parties, dépendent uniquement de la volonté du poëte.

Ce qui caractérise proprement l'intermède, c'est lorsque les choristes sont censés être seuls et chantent tous ensemble. Si par hasard, dans ces occasions, ils se trouvent sur le théâtre avec quelqu'un des personnages de la scène précédente, ils ne lui adressent point la parole, ou n'en exigent aucune réponse.

Acteurs.

Le chœur suivant que le sujet l'exige, est composé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'esclaves, de prêtres, de soldats, &c. toujours au nombre de 15 dans la tragédie, de 24 dans la comédie; toujours d'un état inférieur à celui des principaux personnages de la pièce. Comme, pour l'ordinaire, il représente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il est défendu aux étrangers, même établis dans Athènes, d'y prendre un rôle par la même raison qu'il leur est défendu d'assister à l'assemblée générale de la nation.

Les choristes arrivent sur le théâtre, précédés d'un joueur de la flûte qui règle leurs pas, quelquefois l'un après l'autre plus souvent sur 3 de front, et 5 de hauteur, ou sur 5 de front et 3 de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; sur 4 de front et 6 de hauteur, ou dans un ordre inverse, quand il est question d'une comédie.

Dans le courant de la pièce, tantôt le chœur exerce la fonction d'acteur, tantôt il forme l'intermède. Sous le premier aspect, il se

mêle dans l'action ; il chante ou déclame avec les personnages : son coryphée lui sert d'interprète *. En certaines occasions, il se partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonstances de l'action, ou se communiquent leurs craintes et leurs espérances ; ces sortes de scènes, qui sont presque toujours chantées, se terminent quelquefois par la réunion des deux parties du chœur. Sous le second aspect, il se contente de gémir sur les malheurs de l'humanité, ou d'implorer l'assistance des dieux, en faveur du personnage qui l'intéresse.

Pendant les scènes, le cœur sort rarement de sa place ; dans les intermèdes, et sur-tout dans le premier, il exécute différentes évolutions au son de la flûte. Les vers qu'il chante sont, comme ceux des odes, disposés en strophes, anti-strophes, épodes, &c. chaque anti-strophe répond à une strophe, soit pour la mesure et le nombre des vers, soit pour la nature du chant. Les choristes, à la première strophe, vont de droite à gauche ; à la première antistrophe, de gauche à droite, dans un temps égal, et répétant le même air, sur d'autres paroles. Ils s'arrêtent ensuite, et, tournés vers les spectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie. Souvent ils recommencent les mêmes évolutions, avec des différences sensibles pour les paroles et la musique, mais toujours avec la même correspondance entre la marche et la contre-marche. Je ne ci-

* Voyez la note à la fin du volume.

te ici que la pratique générale ; car c'est principalement dans cette partie du drame, que le poëte étale volontiers les variétés du rhytme et de la mélodie.

Il faut, à chaque tragédie, trois acteurs, pour les trois premiers rôles : le principal Archonte les fait tirer au sort, et leur assigne en conséquence la pièce où ils doivent jouer. L'auteur n'a le privilège de les choisir que lorsqu'il a mérité la couronne dans une des fêtes précédentes.

Les mêmes acteurs jouent quelquefois dans la tragédie et dans la comédie ; mais on en voit rarement qui excellent dans les deux genres. Il est inutile d'avertir que tel a toujours brillé dans les premiers rôles, que tel autre ne s'est jamais élevé au-dessus des troisièmes ; et qu'il est des rôles qui exigent une force extraordinaire, comme celui d'Ajax furieux. Quelques acteurs, pour donner à leur corps plus de vigueur et de souplesse, vont dans les palestres, s'exercer avec les jeunes athlètes ; d'autres, pour rendre leur voix plus libre et plus sonore, ont l'attention d'observer un régime austère.

On donne des gages considérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours *. Leur salaire se règle sur le nombre des pièces qu'ils jouent. Dès qu'ils se distinguent sur le théâtre d'Athènes, ils sont recherchés des principales villes de la

* 5400 liv.

Grèce ; elles les appellent pour concourir à l'ornement de leurs fêtes, et s'ils manquent aux engagemens qu'ils ont souscrits, ils sont obligés de payer une somme stipulée dans le traité ; d'un autre côté, la république les condamne à une forte amende, quand ils s'absentent pendant ses solemnités.

Le premier acteur doit tellement se distinguer des deux autres, et sur-tout du troisième, qui est à ses gages, que ceux-ci, fussent-ils doués de la plus belle voix, sont obligés de la ménager, pour ne pas eclipser la sienne. Théodore, qui, de mon temps, jouoit toujours le premier rôle, ne permettoit pas aux deux acteurs subalternes de parler avant lui, et de prévenir le public en leur faveur. Ce n'étoit que dans le cas où il cédoit au troisième un rôle principal, tel que celui de roi, qu'il vouloit bien oublier sa prééminence.

La tragédie n'emploie communément dans les scènes, que le vers ïambe, espèce de vers que la nature semble indiquer, en le ramenant souvent dans la conversation ; mais dans les chœurs, elle admet la plupart des formes qui enrichissent la poésie lyrique. L'attention du spectateur, sans cesse réveillée par cette variété de rhythmes, ne l'est pas moins par la diversité des sons affectés aux paroles, dont les unes sont accompagnées du chant, et les autres simplement récitées.

On chante dans les intermèdes ; on déclame dans les scènes, toutes les fois que le chœur garde le silence ; mais lorsqu'il dialogue avec les acteurs, alors, ou son coryphée

récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le chœur.

Dans le chant, la voix est dirigée par la flûte ; elle l'est dans la déclamation par une lyre qui l'empêche de tomber, et qui donne successivement la quarte, la quinte et l'octave * ; ce sont en effet les consonnances que la voix fait le plus souvent entendre dans la conversation ou soutenue ou familière **. Pendant qu'on l'assujettit à une intonation convenable, on l'affranchit de la loi sévère de la mesure ; ainsi un acteur peut ralentir ou presser la déclamation.

Par rapport au chant, toutes les loix étoient autrefois de rigueur ; aujourd'hui on viole impunément celles qui concernent les accens et la quantité. Pour assurer l'exécution des autres, le maître du chœur, au défaut du poëte, exerce long-temps les acteurs avant la représentation de la pièce ; c'est lui qui bat la mesure avec les pieds, avec les mains, par d'autres moyens, qui donnent le mouvement aux choristes attentifs à tous ses gestes.

Le chœur obéit plus aisément à la mesure que le voix seules ; mais on ne lui fait jamais parcourir certains modes, dont le caractère d'enthousiasme n'est point assorti aux mœurs simples et tranquilles de ceux qu'il représente ; ces modes sont réservés pour les principaux personnages.

* Je suppose que c'est ce qu'on appelloit lyre de Mercure.

** Voyez la note à la fin du volume.

On bannit de la musique du théâtre, les genres qui procèdent par quarts de ton, ou par plusieurs demi-tons de suite, parce qu'ils ne sont pas assez mâles, ou assez faciles à parcourir. Le chant est précédé d'un prélude exécuté par un ou deux joueurs de flûte.

Le maître du chœur ne se borne pas à diriger la voix de ceux qui sont sous ses ordres; il doit encore leur donner des leçons des deux espèces de danses qui conviennent au théâtre. L'une est la danse proprement dite, les choristes ne l'exécutent que dans certaines pièces, dans certaines occasions, par exemple, lorsqu'une heureuse nouvelle les force de s'abandonner aux transports de leur joie. L'autre, qui s'est introduite fort tard dans la tragédie, et celle qui, en réglant les mouvemens et les diverses inflexions du corps, est parvenue à peindre, avec plus de précision que la première, les actions, les mœurs et les sentimens. C'est de toutes les imitations, la plus énergique peut-être, parce que son éloquence rapide n'est pas affoiblie par la parole, exprime tout, en laissant tout entrevoir, et n'est pas moins propre à satisfaire l'esprit qu'à rémuer le cœur. Aussi, les Grecs, attentifs à multiplier les moyens de séduction, n'ont-ils rien négligé pour perfectionner ce premier langage de la nature; chez eux la musique et la poésie sont toujours soutenues par le jeu des acteurs: ce jeu, si vif et si persuasif, anime les discours des orateurs, et quelquefois les leçons des philosophes. On cite encore les noms des poëtes et des musiciens qui l'ont enrichi de nouvelles fi-

gures, et leurs recherches ont produit un art qui ne s'est corrompu qu'à force de succès.

Cette sorte de danse n'étant comme l'harmonie, qu'une suite de mouvemens cadencés et de repos expressifs, il est visible qu'elle a dû se diversifier, dans les différentes espèces des drames. Il faut que celle de la tragédie, annonce des ames qui supportent leurs passions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence et la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractère; il faut qu'on reconnoisse, à l'attitude des acteurs, les modèles que suivent les sculpteurs pour donner de belles positions à leurs figures; que les évolutions des chœurs s'exécutent avec l'ordre et la discipline des marches militaires; qu'enfin tous les signes extérieurs concourent avec tant de précision à l'unité de l'intérêt, qu'il en résulte un concert aussi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

Les anciens avoient bien senti la nécessité de ce rapport, puisqu'ils donnèrent à la danse tragique le nom d'Emmélie, qui désigne un heureux mélange d'accords nobles et élégans, une belle modulation dans le jeu de tous les personnages; et c'est en effet ce que j'ai remarqué plus d'une fois, et sur-tout dans cette pièce d'Eschyle, où le roi Priam offre une rançon pour obtenir le corps de son fils. Le chœur des Troyens, prosterné comme lui aux pieds du vainqueur d'Hector, laissant comme lui échapper dans ses mouvemens pleins de dignité, les expressions de la douleur, de la crainte de l'espérance, fait passer dans l'ame d'A-

chille et dans celle des spectateurs les sentimens dont il est pénétré.

La danse de la comédie est libre, familière, souvent ignoble, plus souvent déshonorée par des licences si grossières qu'elles révoltent les personnes honnêtes, et qu'Aristophane lui-même se fait un mérite de les avoir bannies de quelques-unes de ses pièces.

Dans le drame, qu'on appelle satyre, ce jeu est vif, tumultueux, mais sans expression et sans relation avec les paroles.

Dès que les Grecs eurent connu le prix de la danse imitative, ils y prirent tant de goût, que les auteurs, encouragés par les suffrages de la multitude, ne tardèrent pas à la dénaturer. L'abus est aujourd'hui parvenu à son comble; d'un côté, on veut tout imiter, ou pour mieux dire, tout contrefaire; d'un autre, on n'applaudit plus qu'à des gestes efféminés et lascifs, qu'à des mouvemens confus et forcenés. L'acteur Callipide, qui fut surnommé le signe, a presque de nos jours introduit ou plutôt autorisé ce mauvais goût, par la dangereuse supériorité de ses talens *. Ses successeurs, pour l'égaler, ont copié ces défauts, et pour le surpasser, ils les ont outrés. Ils s'agissent et se tourmentent, comme ces musiciens ignorans qui, par des contorsions forcées et bizzarres, cherchent en jouant de la flûte, figurer la route sinueuse que trace un disque en roulant sur le terrain.

---

* Voyez la note à la fin du volume.

Le peuple, qui se laisse entraîner par ces froides exagérations, ne pardonne point des défauts quelquefois plus excusables. On le voit par degrés murmurer sourdement, rire avec éclat, pousser des cris tumultueux contre l'acteur, l'accabler de sifflets, frapper des pieds pour l'obliger de quitter la scène, lui faire ôter son masque pour jouir de sa honte, ordonner au héraut d'appeler un autre acteur qui est mis à l'amende s'il n'est pas présent, quelquefois même demander qu'on inflige au premier des peines déshonorantes. Ni l'age, ni la célébrité, ni de longs services ne sauroient le garantir de ces rigoureux traitemens ; de nouveaux succès peuvent seuls l'en dédommager. Car dans l'occasion on bat des mains, et l'on applaudit avec le même plaisir et la même fureur.

Cette alternative de gloire et de déshonneur lui est commune avec l'orateur qui parle dans l'assemblée de la nation, avec le professeur qui instruit ses disciples. Aussi n'est-ce que la médiocrité du talent qui avilit sa profession. Il jouit de tous les privilèges du citoyens; et comme il ne doit avoir aucune de taches d'infamie portées par les loix, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours, un fameux acteur nommé Aristodème, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. D'autres avoient beaucoup de crédit dans l'assemblée publique. J'ajoute qu'Eschyle, Sophocle, Aristophane ne rougirent point de remplir un rôle dans leurs prôpres pièces.

J'ai vu d'excellens acteurs; j'ai vu Théo-

dore au commencement de sa carrière, et Polus à la fin de la sienne. L'expression du premier étoit si conforme à la nature, qu'on l'eût pris pour le personnage même ; le second avoit atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe ne fut réuni à tant d'intelligence et de sentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouoit le rôle d'Electre. J'étois présent. Rien de si théâtral que la situation de cette princesse, au moment qu'elle embrasse l'urne où elle croit que sont déposées les dépouilles d'Oreste son frère. Ce n'étoient plus ici des cendres froides et indifférentes, c'étoient celles même d'un fils que Polus venoit de perdre. Il avoit tiré du tombeau l'urne qui les renfermoit ; quand elle lui fut présentée, quand il la saisit d'une main tremblante, quand, la serrant entre ses bras, il l'approcha de son cœur, il fit entendre des accens si douloureux, si touchans, et d'une si terrible vérité, que tout le théâtre retentit de cris, et répandit des torrens de larmes sur la malheureuse destinée du fils, sur l'affreuse destinée du père.

Habits des Acteurs.

Les acteurs ont des habits et des attributs assortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadême ; ils s'appuient sur un sceptre surmonté d'un aigle *, et sont revêtus de

---

* Le sceptre étoit originairement un grand bâton.

longues robes, où brillent de concert l'or, la pourpre, et toutes les espèces de couleurs. Les héros paroissent souvent couverts d'une peau de lion ou de tigre, armés d'epées, de lances, de carquois, de massues; tous ceux qui sont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc sale, et tombant quelquefois en lambeaux; l'âge et le sexe, l'état et la situation actuelle d'un personnage, s'annoncent presque toujours par la forme et par la couleur de son habillement.

Masques.

Mais ils s'annoncent encore mieux par une espèce de casque dont leur tête est entiérement couverte, et qui substituant une physionomie étrangère à celle de l'acteur, opère pendant la durée de la pièce des illusions successives. Je parle de ces masques qui se diversifient de plusieurs manières, soit dans la tragédie, soit dans la comédie et la satyre. Les uns sont garnis de cheveux de différentes couleurs, les autres d'une barbe plus ou moins longue, plus ou moins épaisse, d'autres réunissent, autant qu'il est possible, les attraits de la jeunesse et de la beauté. Il en est qui ouvrent une bouche énorme, et révêtue intérieurement de lames d'airain ou de tout autre corps sonore, afin que la voix y prenne assez de force et d'éclat pour parcourir la vaste enceinte des gradins où sont assis les spectateurs. On en voit enfin, sur lesquels s'élève un toupet au faîte qui se termine en pointe, et qui

rappelle l'ancienne coiffure des Athéniens. On sait que lors des premiers essais de l'art dramatique, ils étoient dans l'usage de rassembler et de lier en faisceau leurs cheveux au-dessus de leurs têtes.

La tragédie employa le masque presqu'au moment où elle prit naissance; on ignore le nom de celui qui l'introduisit dans la comédie. Il a remplacé et les couleurs grossières dont les suivans de Thespis se barbouilloient le visage, et les feuillages épais qu'ils laissoient tomber sur leurs fronts, pour se livrer avec plus d'indiscrétion aux excès de la satyre et de la licence. Thespis augmenta leur audace en les voilant d'une pièce de toile; et d'après cet essai, Eschyle qui, par lui-même, ou par ses imitateurs, a trouvé tous les secrets de l'art dramatique, pensa qu'un déguisement, consacré par l'usage, pouvoit être un nouveau moyen de frapper les sens, et et d'émouvoir les cœurs. Le masque s'arrondit entre ses mains, et devint un portrait enrichi de couleurs, et copié d'après le modèle sublime que l'auteur s'étoit fait des dieux et des héros. Chœrilus et ses successeurs étendirent et perfectionnèrent cette idée, au point qu'il en a résulté une suite de tableaux, où l'on a retracé, autant que l'art peut le permettre, les principales différences des états, des caractères et des sentimens qu'inspirent l'une et l'autre fortune. Combien de fois en effet n'ai-je pas discerné au premier coup-d'œil la tristesse profonde de Niobé, les projets atroces de Médée, les terribles emportemens d'Her-

cule, l'abbattement déplorable où se trouvoit réduit le malheureux Ajax, et les vengeances que venoient d'exercer les Eumenides pâles et décharnées !

Il fut un temps où la comédie offroit aux spectateurs le portrait fidèle de ceux qu'elle attaquoit ouvertement. Plus décente aujourd'hui, elle ne s'attache qu'à des ressemblances générales et relatives aux ridicules et aux vices qu'elle poursuivit ; mais elle suffisent pour qu'on reconnoisse à l'instant, le maître, le valet, le parasite, le vieillard indulgent ou sévère, le jeune homme réglé ou déréglé dans ses mœurs, la jeune fille parée de ses attraits, et la matrone distinguée par son maintien et ses cheveux blancs.

On ne voit point, à la vérité, les nuances des passions se succéder sur le visage de l'acteur ; mais le plus grand nombre des assistans est si éloigné de la scène, qu'ils ne pourroient en aucune manière entendre ce langage éloquent. Venons à des reproches mieux fondés : le masque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent tant de charmes dans la conversation ; ses passages sont quelquefois brusques ; ses intonations dures, et pour ainsi dire raboteuses ; le rire s'altère, et s'il n'est ménagé avec art, sa grace et son effet s'évanouissent à la fois ; enfin, comment soutenir l'aspect de cette bouche difforme, toujours immobile, toujours beante, lors même que l'acteur garde le silence ? *

* Voyez la note à la fin du volume.

Les Grecs sont blessés de ces inconvéniens ; mais ils le seroient bien plus si les acteurs jouoient à visage découvert. En effet, ils ne pourroient exprimer les rapports qui se trouvent, ou doivent se trouver entre la physionomie et le caractère, entre l'état et le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes de monter sur le théâtre, et qui regar de la convenance comme une règle indispensable, et aussi essentielle à la pratique des art qu'à celle de la morale, combien ne seroit-o pas choqué de voir Antigone et Phedre, s montrer avec des trait dont la dureté détru roit toute illusion ; Agamemnon et Priam av un air ignoble, Hippolyte et Achille avec d rides et des cheveux blancs ! Les masques do il est permis de changer à chaque scène et sur lesquels on peut imprimer les sympt mes des principales affections de l'ame, pe vent seuls entretenir et justifier l'erreur c sens, et ajouter un nouveau degré de vr semblance à l'imitation.

C'est par le même principe que dans tragédie on donne souvent aux acteurs taille de quatre coudées *, conforme à c d'Hercule, et des premiers héros. Ils se t nent sur des cothurnes ; c'est une chauss haute quelquefois de quatre ou cinq pou Des gantelets prolongent leurs bras ; la p ne, les flancs, toutes les parties du corps

* 6 pieds Grecs qui sont 5 de nos pied pouces.

paississent à proportion, et lorsque, conformément aux loix de la tragédie, qui exige une déclamation forte, et quelquefois véhémente, cette figure presque colossale, revêtue d'une robe magnifique, fait entendre une voix dont les bruyans éclats retentissent au loin, il est peu de spectateurs qui ne soient frappés de cette majesté imposante, et ne se trouvent plus disposés à recevoir les impressions qu'on cherche à leur communiquer.

Avant que les pièces commencent, on a soin de purifier le lieu de l'assemblée; quand elles sont finies, différens corps de magistrats montent sur le théâtre, et font des libations sur un autel consacré à Bacchus. Ces cérémonies semblent imprimer un caractère de sainteté aux plaisirs qu'elles annoncent et qu'elles terminent.

Spectacle.

Les décorations dont la scène est embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Un artiste, nommé Agatharcus, en conçut l'idée, du temps d'Eschyle, et dans un savant commentaire, il developpa les principes qui l'avoient dirigé dans son travail. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective.

Suivant la nature du sujet, le théâtre représente une campagne riante, une solitude affreuse, le rivage de la mer entouré de rochers

escarpées et de grottes profondes, des tentes dressées auprès d'une ville assiégée auprès d'un port couvert de vaisseaux. Pour l'ordinaire, l'action se passe dans le vestibule d'un palais, ou d'un temple; en face est une place; à côté paroissent des maisons, entre les quelles s'ouvrent deux rues principales, l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident.

Le premier coup d'œil est quelquefois très imposant: ce sont des vieillards, des femmes des enfans, qui prosternés auprès d'un autel implorent l'assistance des dieux, ou celle d[u] souverain. Dans le courant de la pièce, le spe ctale se diversifie de mille manières. Ce son de jeunes princes qui arrivent en équipage d chasse, et qui, environnés de leurs amis [illegible] de leurs chiens, chantent des hymnes en l'hon neur de Diane: c'est un char, sur lequel pa roît Andromaque avec son fils Astyanax; [illegible] autre char qui tantôt amène pompeuseme au camp des Grecs Clytemnestre, entour de ses esclaves, et tenant le petit Oreste [illegible] dort entre ses bras, et tantôt la conduit à chaumière où sa fille Electre vient de pui de l'eau dans une fontaine. Ici Ulysse et D mède se glissent pendant la nuit dans le ca des Grecs, où bientôt ils répandent l'alarm les sentinelles courent de tous côtés, en cri *Arrête, arrête, tue, tue*. Là des soldats Gr après la prise de Troye, paroissent sur le [illegible] ble des maisons; ils sont armés de torche[s] dentes, et commencent à réduire en cen cette ville célèbre. Une autre fois on ap[p] te, dans des cercueils, les corps des chef

Argiens, de ces chefs qui périrent au siège de Thèbes; on célébre, sur le théâtre même, leurs funérailles; leurs épouses expriment, par des chants funèbres, la douleur qui les pénêtre. Evadné, l'une d'entre elles est montée sur un rocher, au pied duquel on a dressé le bûcher de Canapée, son époux; elle s'est parée de ses plus riches habits, et sourdes aux prières de son père, aux cris de ses compagnes, elle se précipite dans les flammes du bûcher.

Le merveilleux ajoute encore à l'attrait du spectacle. C'est un dieu qui descend dans une machine; c'est l'ombre de Polydore qui perce le sein de la terre, pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle est menacée; c'est celle d'Achille qui, s'élançant du fond du tombeau, apparoît à l'assemblée des Grecs, et leur ordonne de lui sacrifier Polyxène, fille de Priam; c'est Hélène qui monte vers la voûte céleste, où, transformée en constellation, elle deviendra un signe favorable aux matelots; c'est Médée qui traverse les airs sur un char attelé de serpens. . . .

Je m'arrête: s'il falloit un plus grand nombre d'exemples, je les trouverois sans peine dans les tragédies Grecques et surtout dans les plus anciennes. Telle pièce d'Eschyle n'est, pour ainsi dire, qu'une suite de tableaux mobiles, les uns intéressans, les autres si bizarres et si monstrueux, qu'ils n'ont pu se présenter qu'à l'imagination effrénée de l'auteur.

En effet, l'exagération s'introduisit dans le merveilleux même lorsqu'on vit sur le théâtre Vulcain, accompagné de la Force et de la

Violence, clouer Prométhée au sommet du case; lorsqu'on vit tout de suite arriver au de cet étrange personnage, l'Océan, mont une espèce d'hippogrife, et la nymphe ayant des cornes de genisse sur la tête. Grecs rejettent aujourd'hui de pareilles p tures, comme peu convenables à la tragé et ils admirent la sagesse avec laquelle So cle a traité la partie du spectacle, dans de ses pièces.

Œdipe, privé de la lumière, chass ses états, étoit avec ses deux filles au b de Colone, aux environs d'Athènes, où sée venoit de lui accorder un asyle. Il appris de l'oracle que sa mort seroit préc de quelques signes extraordinaires, et que ossemens, déposés dans un lieu dont Th et ses successeurs auroient seuls la con sance, attireroient à jamais la vengeance dieux sur les Thébains, et leur faveur su Athéniens. Son dessein est de révéler, a de mourir ce secret à Thésée. Cependant Coloniates craignent que la présence d'Œc malheureux et souillé de crimes, ne leur vienne funeste. Ils s'occupent de cette xion, et s'écrient tout-à-coup: „ Le ton gronde, ô ciel! „

OEDIPE.

Chères compagnes de mes peines,
Mes filles, hâtez-vous; et dans ce même inst
Faites venir le roi d'Athènes.

ANTIGONE.

Quel si pressant besoin ...

OEDIPE.

Dieux! quel bruit éclatant
Autour de nous se fait entendre!
Dans l'éternelle nuit OEdipe va descendre
Adieu; la mort m'appelle, et le tombeau m'attend.

LE CHOEUR chantant.

Mon ame tremblante
Frémit de terreur.
Des cieux en fureur
La foudre brûlante
Répand l'épouvante.
Présages affreux!...
Le courroux des cieux
Menace nos têtes;
La voix des tempêtes
Est la voix des dieux.

OEDIPE.

Ah, mes enfans! il vient l'instant horrible,
L'instant inévitable où tout finit pour moi,
Que m'a prédit un oracle infaillible.

ANTIGONE.

Quel signe vous l'annonce?

OEDIPE.

Un signe trop sensible.
D'Athènes au plutôt faites venir le Roi.

LE COEUR chantant.

Quels nouveaux éclats de tonnerre
Ébranlent le ciel et la terre?
Maître des Dieux, exaucez-nous.
Si notre pitié secourable
Pour cet infortuné coupable,
Peut allumer votre courroux,
Ne soyez point inexorable;
O Dieu vengeur, épargnez-nous *!

---

* Par ce fragment de scène, dont je dois la

La scène continue de la même manière, jusqu'à l'arrivée de Thésée, à qui Œdipe se hâte de révéler son secret.

La représentation des pièces exige un grand nombre de machines; les unes opèrent les vols, la descente des dieux, l'apparition des ombres; les autres servent à reproduire des effets naturels, tels que la fumée, la flamme et le tonnerre, dont on imite le bruit, en faisant tomber de fort haut des cailloux dans un vase d'airain; d'autres machines, en tournant sur des roulettes, présentent l'intérieur d'une maison ou d'une tente. C'est ainsi qu'on montre aux spectateurs, Ajax au milieu des animaux qu'il a récemment immolé à sa fureur.

Entrepreneurs.

Des entrepreneurs sont chargés d'une partie de la dépense qu'occasionne la représentation des pièces. Ils reçoivent en dédommagement, une légère rétribution de la part de spectateurs.

Dans l'origine, et lorsqu'on n'avoit qu'u

---

traduction à M. l'abbé de Lille, et par tout que j'ai dit plus haut, on voit que la tragéd Grècque n'étoit, comme l'opéra Françoise, qu' mélange de poésie, de musique, de danse et spectacle avec deux différences néanmoins : première, que les paroles étoient tantôt ch tées, et tantôt déclamées; la seconde, que choeur exécutoit rarement des danses proprem dites, et qu'elles étoient toujours accompagn du chant.

petit théâtre de bois, il étoit défendu d'exiger le moindre droit à la porte : mais comme le desir de se placer faisoit naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que désormais on paieroit une dracme par tête ; les riches alors furent en possession de toutes les places, dont le prix fut bientôt réduit à une obole, par les soins de Périclès. Il vouloit s'attacher les pauvres, et pour leur faciliter l'entrée aux spectacles, il fit passer un décret, par lequel un des magistrats devoit, avant chaque représentation, distribuer à chacun d'entre eux deux oboles, l'une pour payer sa place, l'autre pour l'aider à subvenir à ses besoins, tant que dureroient les fêtes.

La construction de celui qui existe aujourd'hui, et qui, étant beaucoup plus spacieux que le premier, n'entraîne pas les mêmes inconveniens, dévoit naturellement arrêter le cours de cette libéralité. Mais le décret a toujours subsisté, quoique les suites en soient devenues funestes à l'état. Périclès avoit assigné la dépense dont il surchargea le trésor public, sur la caisse des contributions exigées des alliés, pour faire la guerre aux Perses. Encouragé par ce premier succès, il continua de puiser dans la même source, pour augmenter l'éclat des fêtes, de manière qu'insensiblement les fonds de la caisse militaire furent tous consacrés aux plaisirs de la multitude. Un orateur ayant proposé, il n'y a pas long-temps, de les rendre à leur première destination, un décret de l'assemblée générale défendit, sous peine de mort, de toucher à cet

article. Personne aujourd'hui n'ose s'élever formellement, contre un abus si énorme. Démosthène a tenté deux fois, par des voies indirectes, d'en faire appercevoir les inconvéniens; désespérant de réussir, il dit tout haut maintenant, qu'il ne faut rien changer.

L'entrepreneur donne quelquefois le spectacle *gratis*; quelquefois aussi il distribue des billets qui tiennent lieu de la paye ordinaire, fixée aujourd'hui à deux oboles.

Fin du Chapitre soixante-dixième.

CHAPITRE LXXI.

Entretiens sur la nature et sur l'objet de la Tragédie.

J'avois connu chez Apollodore un de ses neveux, nommé Zopyre, jeune homme plein d'esprit, et brûlant de désir de consacrer ses talens au théâtre. Il me vint voir un jour, et trouva Nicéphore chez moi; c'étoit un poëte, qui, après quelques essais dans le genre de la comédie, se croyoit en droit de préférer l'art d'Aristophane à celui d'Eschyle.

Zopyre me parla de sa passion avec une nouvelle chaleur. N'est-il pas étrange, disoit-il, qu'on n'ait pas encore recueilli les règles de la tragédie? Nous avons de grand modèles, mais qui ont de grands défaut. Autrefois le génie prenoit impunément son essor; on veut aujourd'hui l'asservir à des loix dont on ne daigne pas nous instruire. Et quel besoin en avez-vous, lui dit Nicéphore? Dans une comédie, les événemens qui ont précédé l'action, les incidens dont elle est formée, le nœud, le dénouement, tout est de mon invention et de là vient que le public me juge avec une extrême rigueur. Il n'en est pas ainsi de la tragédie; les sujets sont donnés et connus; qu'ils soient vraisemblables ou non, peu vous importe. Présentez-nous Adraste, les enfans mêmes vous raconteront ses infortunes; au seul nom d'Œdipe et d'Alcméon, ils vous diront que la pièce doit finir par l'assassinat d'une

mère. Si le fil de l'intrigue s'échappe de vos mains, faites chanter le chœur; êtes-vous embarrassé de la catastrophe, faites descendre un Dieu dans la machine; le peuple, séduit par la musique et par le spectacle, vous donnera toute espèce de licence, et couronnera sur le champ vos nobles efforts.

Mais je m'apperçois de votre surprise; je vais me justifier par des détails. Il s'assit alors, et, pendant qu'à l'exemple des sophistes, il levoit la main, pour tracer dans les airs un geste élégant, nous vîmes entrer Théodecte, auteur de plusieurs tragédies excellentes; Polus, un des plus habiles acteurs de la Grèce, et quelques-uns de nos amis, qui joignoient un goût exquis à des connoissances profondes. Eh bien; me dit en riant Nicéphore, que voulez-vous que je fasse de mon geste? Il faut le tenir en suspens, lui répondis-je; vous aurez peut être bientôt occasion de l'employer; et, prenant tout de suite Zopyre par la main, je dis à Théodecte: Permettez que je vous confie ce jeune homme; il veut entrer dans le temple de la gloire, et je l'adresse à ceux qui en connoissent le chemin.

Théodecte montroit de l'intérêt, et promettoit au besoin ses conseils. Nous sommes fort pressés, repris-je; c'est dès à présent qu'il nous faut un code de préceptes. Où le prendre, répondit-il? Avec des talens et des modèles, on se livre quelquefois à la pratique d'un art, mais comme la théorie doit le considérer dans son essence, et s'élever jusqu'à sa beauté idéale, il faut que la philosophie

éclaire le goût, et dirige l'expérience. Je sais, répliquai-je, que vous avez long-temps médité sur la nature du drame, qui vous a valu de justes applaudissemens, et que vous en avez souvent discuté les principes avec Aristote, soit de vive voix, soit par écrit. Mais vous savez aussi, me dit-il, que dans cette recherche, on trouve à chaque pas des problèmes à résoudre, et des difficultés à vaincre, que chaque exemple peut être justifié par un succès, que les procédés les plus contraires sont autorisés par des grands noms, et qu'on s'expose quelquefois à condamner les plus beaux génies d'Athènes. Jugez si je dois courir ce risque, en présence de leur mortel ennemi.

Mon cher Théodecte, répondit Nicéphore, dispensez-vous du soin de les accuser; je m'en charge volontiers. Communiquez-nous seulement vos doutes, et nous nous soumettons au jugement de l'assemblée. Théodecte se rendit à nos instances, mais à condition qu'il se couvriroit toujours de l'autorité d'Aristote, que nous l'éclairerions de nos lumières, et qu'on ne discuteroit que les articles les plus essentiels. Malgré cette dernière précaution, nous fûmes obligés de nous assembler plusieurs jours de suite. Je vais donner le résultat de ces séances. J'avertis auparavant que pour éviter toute confusion, je n'admets qu'un petit nombre d'interlocuteurs.

Première séance.

Zopyre. Puisque vous me le permettez, illustre Théodecte, je vous demanderai d'abord, quel est l'objet de la tragédie?

Théodecte. L'intérêt qui résulte de la terreur et de la pitié; et pour produire cet effet, je vous présente une action grave, entière, d'une certaine étendue. En laissant à la comédie les vices et les ridicules des particuliers, la tragédie ne peint que de grandes infortunes, et c'est dans la classe des rois et des héros, qu'elle va les puiser.

Zopyre. Et pourquoi ne pas les choisir quelquefois dans un état inférieur? elles me toucheroient bien plus vivement, si je les voyois errer autour de moi.

Théodecte. J'ignore si, tracées par une main habile, elle ne nous donneroient pas de trop fortes emotions. Lorsque je prends mes exemples dans un rang infiniment supérieur au vôtre, je vous laisse la liberté de vous les appliquer, et l'espérance de vous y sousrraire.

Polus. Je croyois au contraire que l'abaissement de la puissance, nous frappoit toujours plus que les révolutions obscures des autres états. Vous voyez que la foudre, en tombant sur un arbrisseau, fait moins d'impression, que lorsqu'elle écrase un chêne, dont la tête montoit jusqu'aux cieux.

Théodecte. Il faudroit demander aux arbrisseaux voisins, ce qu'ils en pensent; l'un

de ses deux spectacles seroit plus propre à les étonner, et l'autre à les intéresser. Mais sans pousser plus loin cette discussion, je vais répondre plus directement à la question de Zopyre.

Nos premiers auteurs s'exerçoient, pour l'ordinaire, sur les personnages célèbres des temps héroïques. Nous avons conservé cet usage, parce que des républicains contemplent toujours, avec une joie maligne, les trônes qui roulent dans la poussière, et la chûte d'un souverain qui entraîne celle d'un empire. J'ajoute que les malheurs des particuliers, ne sauroient prêter au merveilleux qu'exige la tragédie.

L'action doit être entière et parfaite; c'est-à-dire, qu'elle doit avoir un commencement, un milieu et une fin; car c'est ainsi que s'expriment les philosophes, quand ils parlent d'un tout, dont les parties se développent successivement à nos yeux. Que cette règle devienne sensible par un exemple : dans l'Iliade, l'action commence par la dispute d'Agamemnon et d'Achille; elle se perpétue par les maux sans nombre qu'entraîne la rétraite du second; elle finit, lorsqu'il se laisse fléchir par les larmes de Priam. En effet, après cette scène touchante, le lecteur n'a plus rien à désirer.

Nicéphore. Que pouvoit désirer le spectateur, après la mort d'Ajax? L'action n'étoit-elle pas achevée aux deux tiers de la pièce? Cependant Sophocle a cru devoir l'étendre par une froide contestation entre Ménélas et Teucer, dont l'un veut qu'on réfuse, et l'autre

qu'on accorde les honneurs de la sépulture au malheureux Ajax.

Théodecte. La privation de ces honneurs ajoute parmi nous un nouveau degré aux horreurs du trépas; elle peut donc ajouter une nouvelle terreur à la catastrophe d'une pièce. Nos idées, à cet égard, commencent à changer, et si l'on parvenoit à n'être plus touché de cet outrage, rien ne seroit si déplacé que la dispute dont vous parlez; mais ce ne seroit pas la faute de Sophocle. Je reviens à l'action.

Ne pensez pas, avec quelques auteurs, que son unité ne soit autre chose que l'unité du héros, et n'allez pas, à leur exemple, embrasser, même dans un poëme, tous les détails de la vie de Thésée ou d'Hercule. C'est affoiblir ou détruire l'intérêt que de prolonger avec excès, ou de la répandre sur un trop grand nombre de points. Admirez la sagesse d'Homère, il n'a choisi, pour l'Iliade, qu'un épisode de la guerre de Troye.

Zopyre. Je sais que les émotions augmentent de force en se rapprochant, et que le meilleur moyen pour ébranler une ame, est de la frapper à coups redoublés; cependant il faut que l'action ait une certaine étendue. Celle de l'Agamemnon d'Eschyle n'a pu se passer que dans un temps considérable: celle des suppliantes d'Euripide dure plusieurs jours, tandis que dans l'Ajax et dans l'Œdipe de Sophocle, tout s'achève dans une lègere portion de la journée. Les chefs-d'œuvres de notre théâtre m'offrent sur ce point des variétés qui m'arrêtent.

Théodecte. Il seroit à désirer que l'action ne durât pas plus que la représentation de la pièce. Mais tâchez du moins de la renfermer dans l'espace de temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil *.

J'insiste sur l'action, parce qu'elle est, pour ainsi dire, l'ame de la tragédie, et que l'intérêt théatral dépend sur-tout de la fable ou de la constitution de sujet.

Polus. Les faits confirment ce principe : j'ai vu réussir des pièces qui n'avoient, pour tout mérite, qu'une fable bien dressée, et conduite avec habileté. J'en ai vu d'autres dont les mœurs, les pensées et le style, sembloient garantir le succès, et qui tomboient, parce que l'ordonnance en étoit vicieuse. C'est le défaut de tous ceux qui commencent.

Théodecte. Ce fut celui de plusieurs anciens auteurs. Ils négligèrent quelquefois leurs plan, et se sauvèrent par des beautés de détails, qui sont à la tragédie, ce que les couleurs sont à la peinture. Quelque brillantes que soient ces couleurs, elles font moins d'effet, que les contours élégans d'une figure dessinée au simple trait.

Commencez donc par crayonner votre sujet : vous l'enrichirez ensuite des ornemens dont

---

* Aristote dit *un tour du soleil*, et c'est d'après cette expression, que les modèrnes ont établi la règle de 24 heures ; mais les plus savans interpètres entendent par *un tour du soleil*, l'apparition journalière de cet astre sur l'horizon : et comme les tragédies se donnoient à la fin de l'hiver, la durée de l'action ne devoit être que de 6 à 10 heures.

il est susceptible. En le disposant, souvenez-vous de la différence de l'historien au poëte. L'un raconte les choses comme elles sont arrivées; l'autre, comme elles ont pu ou dû arriver. Si l'histoire ne vous offre qu'un fait dénué de circonstances, il vous sera permis de l'embellir par la fiction, et de joindre à l'action principale, des actions particulières, qui la rendront plus intéressante. Mais vous n'ajouterez rien qui ne soit fondé en raison, qui ne soit vraisemblable ou nécessaire.

A ces mots, la conversation devint plus générale. On s'étendit sur les différentes espèces de vraisemblances; on observa qu'il en est une pour le peuple, et une autre pour les personnes éclairées; et l'on convint de s'en tenir à celle qu'exige un spectacle où domine la multitude. Voici ce qui fut décidé.

1.° On appelle vraisemblable ce qui, aux yeux de presque tout le monde, a l'apparence du vrai. On entend aussi par ce mot, ce qui arrive communément dans des circonstances données. Ainsi, dans l'histoire, tel événement a pour l'ordinaire telle suite; dans la morale, un homme d'un tel état, d'un tel âge, d'un tel caractère, doit parler et agir de telle manière.

2.° Il est vraisemblable, comme disoit le poëte Agathon, qu'il survienne des choses qui ne sont pas vraisemblables. Tel est l'exemple d'un homme qui succombe sous un homme moins fort ou moins courageux que lui. C'est de ce vraisemblable extraordinaire que quelques auteurs ont fait usage pour dénouer leurs pièces.

3.° Tout ce qu'on croit être arrivé, est vraisemblable; tout ce qu'on croit n'être jamais arrivé, est invraisemblable.

4.° Il vaut mieux employer ce qui est réellement impossible et qui est vraisemblable, que le réellement possible qui seroit sans vraisemblance. Par exemple, les passions, les injustices, les absurdités qu'on attribue aux dieux, ne sont pas dans l'ordre des choses possibles; les forfaits et les malheurs des anciens héros ne sont pas toujours dans l'ordre des choses probables: mais les peuples ont consacré ces traditions, en les adoptant; et au théâtre, l'opinion commune équivaut à la vérité.

5.° La vraisemblance doit régner dans la constitution du sujet, dans la liaison des scènes, dans la peinture des mœurs, dans le choix des reconnoissances, dans toutes les parties du drame. Vous vous demanderez sans cesse: est-il possible, est-il nécessaire qu'un tel personnage parle ainsi, agisse de telle manière?

Nicéphore. Etoit-il possible qu'Œdipe eût vécu vingt ans avec Jocaste, sans s'informer des circonstances de la mort de Laïus?

Théodecte. Non sans doute; mais l'opinion générale supposoit le fait; et Sophocle, pour en sauver l'absurdité, n'a commencé l'action qu'au moment où se terminent les maux qui affligeoient la ville de Thèbes. Tout ce qui s'est passé avant ce moment, est hors du drame, ainsi que m'en a fait appercevoir Aristote.

Nicéphore. Votre ami, pour excuser Sophocle, lui prête une intention qu'il n'eût ja-

mais. Car Œdipe fait ouvertement l'aveu de son ignorance, il dit lui-même, qu'il n'a jamais su ce qui s'étoit passé à la mort de Laïus; il demande en quel endroit ce prince fut assassiné, si c'est à Thèbes, si c'est à la campagne, ou dans un pays éloigné. Quoi, un événement auquel il devoit la main de la reine et le trône, n'a jamais fixé son attention! jamais personne ne lui en a parlé! Convenez qu'Œdipe n'étoit guère curieux, et qu'on étoit bien discret à sa cour.

Théodecte cherchoit en vain à justifier Sophocle; nous nous rangeâmes tous de l'avis de Nicéphore. Pendant cette discussion, on cita plusieurs pièces qui ne dûrent leur chute qu'au défaut de vraisemblance, une entre autres de Carcinus, où les spectateurs virent entrer le principal personnage dans un temple, et ne l'en virent pas sortir; quand il reparut dans une des scènes suivantes, ils en furent si blessés, que la pièce tomba.

Polus. Il falloit qu'elle eût des défauts plus essentiels. J'ai joué souvent dans l'Electre de Sophocle; il y a mention des jeux Pythiques dont l'institution est postérieure, de plusieurs siècles, au temps où vivoient les héros de la pièce; à chaque représentation, on murmure contre cet anachronisme; cependant la pièce est restée.

Théodecte. Cette faute, qui échappe à la plus grande partie des spectateurs, est moins dangereuse que la première dont tout le monde peut juger. En général, les invraisemblances qui ne frappent que le personnes éclairées,

ou qui sont couvertes par un vif intérêt, ne sont guère à redouter pour un auteur. Combien de pièces où l'on suppose dans un récit, que pendant un court espace de temps, il s'est passé hors du théâtre, une foule d'événemens qui demanderoient une grande partie de la journée! Pourquoi n'en est-on pas choqué? c'est que le spectateur, entraîné par la rapidité de l'action, n'a ni le loisir ni la volonté de revenir sur ses pas, et de se livrer à des calculs qui affoibliroient son illusion *.

Ici finit la première séance.

Seconde séance.

Le lendemain, quand tout le monde fut arrivé, Zopyre dit à Théodecte: Vous nous fîtes voir hier que l'illusion théâtrale doit être fondée sur l'unité d'action, et sur la vraisemblance; que faut-il de plus?

Théodecte. Atteindre le but de la tragédie qui est d'exciter la terreur et la pitié. On y parvient, 1.° par le spectacle, lorsqu'on expose à nos yeux Œdipe, avec un masque ensanglanté, Thélephe couvert de haillons; les Euménides avec des attributs effrayans: 2.° par l'action, lorsque le sujet et la manière d'en

* Dans la Phèdre de Racine, on ne s'apperçoit pas que pendant qu'on récite 37 vers, il faut qu'Aricie, après avoir quitté la scène, arrive à l'endroit où les chevaux se sont arrêtés, et que Théramène ait le tems de revenir auprès de Thésée.

lier les incidens suffisent pour émouvoir fortement le spectateur. C'est dans le second de ces moyens que brille sur-tout le génie du poëte.

On s'étoit apperçu depuis long-temps que de toutes les passions, la terreur et la pitié pouvoient seules produire un pathétique vif et durable; de là les efforts que firent successivement l'élégie et la tragédie, pour communiquer à notre ame les mouvemens qui la tirent de sa langueur sans violence, et lui font goûter des plaisirs sans remords. Je tremble et je m'attendris sur les malheurs qu'éprouvent mes semblables, sur ceux que je puis éprouver à mon tour; mais je chéris ces craintes et ces larmes. Les premières ne resserrent mon cœur, qu'afin que le secondes le soulagent à l'instant. Si l'objet qui fait couler ces pleurs, étoit sous mes yeux, comment pourrois-je en soutenir la vue? L'imitation me le montre à travers un voile qui en adoucit les traits; la copie reste toujours au-dessous de l'original, et cette imperfection est un de ses principaux mérites.

Polus. N'est-ce pas là ce que vouloit dire Aristote, lorsqu'il avançoit que la tragédie et la musique opèrent la *purgation* de la terreur et de la pitié?

Théodecte. Sans doute. Purger ces deux passions, c'est en épurer la nature, en réprimer les excès. Et en effet les arts imitatifs ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieux, et n'en retiennent que ce qu'elle a d'intéressant. Il suit de là, qu'il faut épargner au spectateur les émotions trop pénibles et trop douloureuses.

On se souvient encore de ce roi d'Egypte, qui parvenu au comble du malheur, ne put verser une larme à l'aspect du supplice de son fils, et fondit en pleurs, lorsqu'il vit un de ses amis tendre la main aux passans. Le dernier de ces tableaux attendrit son cœur, le premier l'avoit endurci. Eloignez de moi ces excès de terreur, ces coups foudroyans qui étouffent la pitié : évitez d'ensanglanter la scène. Que Médée ne vienne pas sur le théâtre égorger ses enfans, Œdipe s'arracher les yeux, Ajax se percer de son épée *. C'est une des principales règles de la tragédie....

Nicéphore. Et que vous violez sans cesse, vous aimez à repaître vos regards d'images affreuses et dégoûtantes. Rappelez-vous cet Œdipe, ce Polymnestor, qui, privés de la lumière du jour, reparoissent sur le théâtre, baignés du sang qui coule encore de leurs yeux.

Théodecte. Ce spectacle est étranger à l'action, et l'on a la foiblesse de l'accorder aux besoins de la multitude qui veut des secousses violentes.

Nicéphore. C'est vous qui l'avez familiarisée avec les atrocités. Je ne parle point de ces forfaits dont le recit même est épouvantable, de ces époux, de ces mères, de ces enfans égorgés par ce qu'ils ont de plus cher au monde ; vous me répondriez que ces faits sont consacrés par l'histoire, qu'on vous en

* Voyez la note à la fin du volume.

a souvent entretenus dès votre enfance, qu'ils appartiennent à des siècles si reculés, qu'ils n'excitent plus en conséquence que l'effroi nécessaire à la tragédie. Mais vous avez le funeste secret d'en augmenter l'horreur. Les cheveux se dressent sur ma tête, lorsqu'aux cris de Clytemnestre qu'Oreste son fils vient de frapper derrière le théâtre, Electre sa fille s'écrie sur la scène: „ Frappe si tu le peux, une seconde fois. „

Théodecte. Sophocle a, pendant toute la pièce, répandu un si grand intérêt sur cette princesse; elle est si rassasiée de malheurs et d'opprobres; elle vient de passer par tant de convulsions de crainte, de désespoir et de joie, que, sans oser la justifier, on lui pardonne ce trait de férocité qui lui échappe dans un premier moment. Observez que Sophocle en prévit l'effet, et que, pour le corriger, il fait déclarer à l'Electre, dans une scène précédente, qu'elle n'en veut qu'au meurtrier de son père.

Cet exemple, qui montre avec quelle adresse une main habile prépare et dirige ses coups, prouve en même temps que les sentimens dont on cherche à nous pénétrer, dépendent surtout des relations et des qualités du principal personnage.

Remarquez qu'une action qui se passe entre des personnes ennemies ou indifférentes, ne fait qu'une impression passagère; mais qu'on est fortement ému, quand on voit quelqu'un près de périr de la main d'un frère, d'une sœur, d'un fils, ou des auteurs de ses jours. Mettez

donc, s'il est possible, votre héros aux prises avec la nature; mais ne choisissez pas un scélérat : qu'il passe du malheur au bonheur, ou du bonheur au malheur, il n'excitera ni terreur ni pitié. Ne choisissez pas non plus un homme qui doué d'une sublime vertu, tomberoit dans l'infortune sans se l'être attirée.

Polus. Ces principes ont besoin d'être développés. Que la punition du méchant ne produise ni compassion ni crainte, je le conçois sans peine. Je ne dois m'attendrir que sur des malheurs non mérités, et le scélérat n'a que trop mérité les siens; je ne dois trembler que sur les malheurs de mon semblable, et le scélérat ne l'est pas. Mais l'innocence poursuivie, opprimée, versant des larmes amères, et poussant des cris inutiles, rien de si terrible et de si touchant.

Théodecte. Et rien de si odieux, quand elle succombe contre toute apparence de justice. Alors, au lieu de ce plaisir pur, de cette douce satisfaction que j'allois chercher au théâtre, je n'y reçois que des secousses douloureuses, qui révoltent à-la-fois mon cœur et ma raison. Vous trouvez peut-être que je vous parle un langage nouveau; c'est celui des philosophes qui, dans ces derniers temps, ont réflechi sur l'espèce de plaisir que doit procurer la tragédie.

Quel est donc le tableau qu'elle aura soin d'exposer sur la scène? Celui d'un homme qui puisse, en quelque façon, se reprocher son infortune. N'avez-vous pas observé que les malheur des particuliers, et les révolutions même

des empires, ne dépendent souvent que d'une première faute, éloignée ou prochaîne, faute dont les suites sont d'autant plus effrayantes, qu'elles étoient moins prévues? Appliquez cette remarque: vous trouverez dans Thyeste, la vengeance poussée trop loin; dans Œdipe et dans Agamemnon, de fausses idées sur l'honneur et sur l'ambition; dans Ajax, un orgueil qui dédaigne l'assistance du ciel; dans Hippolyte, l'injure faite à une divinité jalouse; dans Jocaste, l'oubli des devoirs les plus sacrés; dans Priam et dans Hécube, trop de foiblesse pour le ravisseur d'Hélène; dans Antigone, les sentimens de la nature préférés à des loix établies.

Le sort de Thyeste et d'Œdipe fait frissonner; mais Thyeste dépouillé, par Atrée son frère, du droit qu'il avoit au trône, lui fait le plus sanglant des outrages en lui ravisant une épouse chérie; Atrée étoit coupable, et Thyeste n'étoit pas innocent. Œdipe a beau se parer de ce titre, et s'écrier qu'il a tué son père sans le connoître: récemment averti par l'oracle qu'il commettroit cet attentat, devoit-il disputer les honneurs du pas à un vieillard qu'il rencontre sur son chemin, et pour une légère insulte, lui arracher la vie, ainsi qu'aux esclaves qui l'accompagnoient.

Zopyre. Il ne fut pas maître de sa colère.

Théodecte. Il devoit l'être; les philosophes n'admettent point de passion assez violente pour nous contraindre; et si les spectateurs, moins éclairés, sont plus indulgens, ils savent du

moins que l'excès momentané d'une passion, suffit pour nous entraîner dans l'abyme.

Zopyre. Osez-vous condamner Antigone, pour avoir, au mépris d'une injuste défense, accordé la sépulture à son frère?

Théodecte. J'admire son courage; je la plains d'être réduite à choisir entre deux devoirs opposés; mais enfin, la loi étoit expresse, Antigone l'a violée, et la condamnation eut un prétexte.

Si parmi les causes assignées aux malheurs du principal personnage, il en est qu'il seroit facile d'excuser, alors vous lui donnerez des foiblesses et des défauts qui adouciront à nos yeux l'horreur de sa destinée.

D'après ces réflexions, vous réunirez l'intérêt sur un homme qui soit plutôt bon que méchant, qui devienne malheureux, non par un crime atroce, mais par une de ces grandes fautes qu'on se pardonne aisément dans la prospérité; tels furent Œdipe et Thyeste.

Polus. Vous désapprouvez donc ces pièces, où l'homme est devenu malgré lui coupable et malheureux? Cependant elles ont toujours réussi, et toujours on versera des larmes sur le sort déplorable de Phèdre, d'Oreste, et d'Electre.

Cette remarque occasionna parmi les assistans une dispute assez vive: les uns soutenoient qu'adopter le principe de Théodecte, c'étoit condamner l'ancien théâtre, qui n'a pour mobile que les décrets aveugles du destin; d'autres observoient que dans la plupart des tragédies de Sophocle et d'Euripide, ces dé-

crets, quoique rappelés par intervalles dans le discours, n'influoient, ni sur les malheurs du premier personnage, ni sur la marche de l'action : on citoit entr'autres l'Antigone de Sophocle, la Médée et l'Andromaque d'Euripide.

On s'entretint par occasion de cette fatalité irrésistible, tant pour les dieux que pour les hommes. Ce dogme, disoit l'un, paroît plus dangereux qu'il ne l'est en effet. Voyez ses partisans : ils raisonnent, comme s'ils ne pouvoient rien ; ils agissent, comme s'ils pouvoient tout. Les autres, après, avoir montré qu'il ne sert qu'à justifier les crimes, et qu'à décourager la vertu, demandèrent comment il avoit pu s'établir.

Il fut un temps, répondit-on, où les oppresseurs des foibles ne pouvant être retenus par les remords, on imagina de les arrêter par la crainte de la religion ; ce fut une impiété, non seulement de négliger le culte des dieux, ou de mépriser leur puissance, mais encore de dépouiller leurs temples, d'enlever les troupeaux qui leur étoient consacrés, et d'insulter leurs ministres. De pareils crimes doivent être punis, à moins que le coupable ne réparât l'insulte, et ne vint aux pieds des autels se soumettre à des cérémonies destinées à le purifier. Les prêtres ne le perdoient pas de vue. La fortune l'accabloit-elle de ses dons ? Ne craignez-rien, disoient-ils ; c'est par des pareilles faveurs que les dieux l'attirent dans le piége. Eprouvoit-il un des revers attachés à la condition humaine ? Le voilà, s'écrioient-ils, le courroux céleste qui devoit éclater sur sa tê-

te. Se déroboit-il au châtiment pendant sa vie? La foudre n'est que suspendue, ajoutoit-on; ses enfans, ses petits neveux porteront le poids et la peine de son iniquité. On s'accoutuma donc à voir la vengeance des dieux poursuivant le coupable jusqu'à sa dernière génération; vengeance regardée comme justice à l'égard de celui qui l'a méritée, comme fatalité par rapport à ceux qui ont recueilli ce funeste héritage. Avec cette solution, ont crut expliquer cet enchaînement de forfaits et de désastres qui détruisirent les plus anciennes familles de la Grèce. Citons quelques exemples.

Œnée, roi des Etoliens, néglige d'offrir des sacrifices à Diane, prompte à se venger de ses mépris; de là ces fléaux multipliés qui ravagent ses états, ces haînes meurtrières qui divisent la famille royale, et qui finissent par la mort de Méléagre, fils d'Œnée.

Une faute de Tantale attacha pour longtemps les Furies, au sang des Pélopides. Elles l'avoient déjà infecté de tous leurs poisons, lorsqu'elles dirigèrent le trait qu'Agamemnon lança contre une biche consacrée à Diane. La déesse exige le sacrifice d'Iphigénie; ce sacrifice sert de prétexte à Clytemnestre, pour égorger son époux; Oreste venge son père, en ravissant le jour à sa mère; il est poursuivi par les Euménides, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'expiation.

Rappelons-nous, d'un autre côté, cette suite non interrompue de crimes horribles et de malheurs épouvantables, qui fondirent sur la maison régnante, depuis Cadmus, fonda-

teur de la ville de Thèbes, jusqu'aux enfans du malheureux Œdipe. Quelle en fut la funeste origine? Cadmus avoit tué un dragon qui veilloit sur une fontaine consacrée à Mars; il avoit épousé Hermione, fille de Mars et de Vénus. Vulcain, dans un accès de jalousie, revêtit cette princesse d'une robe teinte des crimes, qui se transmirent à ses descendans.

Heureuses neanmoins les nations, lorsque la vengeance céleste ne s'étend que sur la postérité du coupable! Combien de fois l'a-t-on vue s'appesantir sur un royaume entier! Combien de fois encore les ennemis d'un peuple, le sont-ils devenus de ses dieux, quoiqu'ils ne les eussent jamais offensés!

A cette idée outrageante pour la divinité, on en substitua dans la suite une autre, qui ne l'étoit pas moins. Quelques sages, épouvantés des vicissitudes qui bouleversent les choses humaines, supposèrent une puissance qui se joue de nos projets, et nous attend au moment du bonheur, pour nous immoler à sa cruelle jalousie.

Il résultoit de ces monstrueux systêmes, conclut Théodecte, qu'un homme peut être entraîné dans le crime ou dans le malheur, par la seule impulsion d'une divinité, à qui sa famille, sa nation ou sa prospérité est odieuse.

Cependant comme la dureté de cette doctrine se faisoit mieux sentir dans une tragédie que dans d'autres écrits, nos premiers auteurs ne l'annoncèrent souvent qu'avec des correctifs: et se rapprochèrent ainsi de la règle que j'ai établie. Tantôt le personnage, frap-

pé de la fatalité, la justifia par une faute personnelle, ajoutée à celle que le sang lui avoit transmise; tantôt, après s'être acquitté envers sa destinée, il étoit retiré du précipice où elle l'avoit conduit. Phèdre est embrâsée d'un amour criminel; c'est Vénus qui l'allume dans son cœur, pour perdre Hippolyte. Que fait Euripide? Il ne donne à cette princesse qu'un rôle subalterne; il fait plus encore; elle conçoit et exécute l'affreux projet d'accuser Hippolyte. Son amour est volontaire; son crime ne l'est pas; elle n'est plus qu'un personnage odieux, qui, après avoir excité quelque pitié, finit par produire l'indignation.

Le même Euripide a voulu rassembler tout l'intérêt sur Iphigénie. Malgré son innocence et ses vertus, elle doit laver de son sang l'outrage que Diane a reçu d'Agamemnon. Que fait encore l'auteur? Il n'achève pas le malheur d'Iphigénie; la déesse la transporte en Tauride, et la ramènera bientôt après triomphante dans la Grèce.

Le dogme de la fatalité ne domine nulle part aussi fortement que dans les tragédies d'Oreste et d'Electre. Mais on a beau rapporter l'oracle qui leur ordonne de venger leur père, les remplir de terreur avant le crime, de remords après qu'il est commis, les rassurer par l'apparition d'une divinité qui les justifie, et leur promet un sort plus heureux; ces sujets n'en sont pas moins contraires à l'objet de la tragédie. Ils réussissent néanmoins, parce que rien n'est si touchant que le péril d'Oreste, que les malheurs d'Electre, que la reconnois-

sance du frère et de la sœur; parce que d'ailleurs tout s'embellit sous la plume d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.

Aujourd'hui, que la saine philosophie nous défend d'attribuer à la divinité un seul mouvement d'envie ou d'injustice, je doute que de pareilles fables, traitées, pour la première fois, avec la même supériorité, réunissent tous les suffrages. Je soutiens, du moins, qu'on verroit avec peine le principal personnage se souiller d'un crime atroce; et j'en ai pour garant la manière dont Astydamas a construit dernièrement la fable de son Alcméon. L'histoire suppose que ce jeune prince fut autorisé à plonger le poignard dans le sein d'Eriphile, sa mère. Plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Euripide épuisa inutilement toutes les ressources de l'art, pour colorer un si horrible forfait; Astydamas a pris un parti conforme à la délicatesse de notre goût. Eriphile périt, à la vérité, de la main de son fils, mais sans en être connue.

Polus. Si vous n'admettez pas cette tradition de crimes et de désastres qui descendent des pères aux enfans, vous serez forcé de supprimer les plaintes dont le théâtre retentit sans cesse contre l'injustice des dieux et les rigueurs de la destinée.

Théodecte. Ne touchons point au droit du malheureux; laissons lui les plaintes, mais qu'elles prennent une direction plus juste; car il existe pour lui un ordre de choses plus réel, et non moins effrayant que la fatalité; c'est l'énorme disproportion entre ses égaremens et

les maux qui en sont la suite ; c'est lorsqu'il devient le plus infortuné des hommes, par une passion momentanée, par une imprudence légère, quelquefois par une prudence trop éclairée ; c'est enfin, lorsque les fautes des chefs portent la désolation dans tout un empire.

De pareilles calamités étoient assez fréquentes dans ces temps éloignés, où les passions fortes, telles que l'ambition et la vengeance, déployoient toute leur énergie. Aussi la tragédie commença-t-elle par mettre en œuvre les événemens des siècles héroiques ; événemens consignés; en partie dans les écrits d'Homère, en plus grand nombre dans un recueil intitulé *Cycle épique*, où différens auteurs ont rassemblé les anciennes traditions des Grecs.

Outre cette source, dans laquelle Sophocle a puisé presque tous ses sujets, on en a quelquefois tiré de l'histoire moderne ; d'autres fois on a pris la liberté d'en inventer. Eschyle mit sur la scène la défaite de Xerxès à Salamine, et Phrynichus, la prise de Milet ; Agathon donna une pièce où tout est feint ; Euripide une autre, où tout est allégorique.

Ces diverses tentatives réussirent, et ne furent pas suivies : peut-être exigent-elles trop de talens ; peut-être s'apperçut-on que l'histoire ne laisse pas assez de liberté au poëte, que la fiction lui en accorde trop, que l'une et l'autre se concilient difficilement avec la nature de notre spectacle. Qu'exige-t-il en effet ? Une action vraisemblable, et souvent accompagnée de l'apparition des ombres et de l'intervention des dieux. Si vous choisissez un fait

récent, il faudroit en bannir le merveilleux ; si vous l'inventiez vous-même, n'étant soutenu ni par l'autorité de l'histoire, ni par le préjugé de l'opinion publique, vous risqueriez de blesser la vraisemblance. De là vient que les sujets de nos plus belles pièces sont pris maintenant dans un petit nombre de familles anciennes, comme celles d'Alcméon, de Thyeste, d'Œdipe, de Télephe et de quelques autres, où se passèrent autrefois tant de scènes épouvantables.

Nicéphore. Je voudrois vous dire poliment que vous êtes bien ennuyeux avec vos Agamemnons, vos Orestes, vos Œdipes, et toutes ces races de proscrits. Ne rougissez-vous pas de nous offrir des sujets si communs et si usés? J'admire quelquefois la stérilité de vos génies, et la patience des Athéniens.

Théodecte. Vous n'êtes pas de bonne-foi, et vous savez, mieux qu'un autre, que nous travaillons sur un fonds inépuisable. Si nous sommes obligés de respecter les fables reçues, ce n'est que dans les points essentiels. Il faut, à la vérité, que Clytemnestre périsse de la main d'Oreste; Eriphile, de celle d'Alcméon: mais les circonstances d'un même fait variant dans les traditions anciennes, l'auteur peut choisir celles qui conviennent à son plan, ou leur en substituer de nouvelles. Il lui suffit aussi d'employer un ou deux personnages connus; les autres sont à sa disposition. Chaque sujet offre des variétés sans nombre, et cesse d'être le même, dès que vous lui donnez un nouveau nœud, un autre dénouement.

Variété dans les fables, qui sont simples ou implexes ; simples, lorsque l'action continue et s'achève d'une manière uniforme, sans qu'aucun accident en détourne ou suspende le cours ; implexes, lorsqu'elle s'opère, soit avec une de ces reconnoissances qui changent les rapports des personnages entr'eux, soit avec une de ces révolutions qui changent leur état, soit avec ces deux moyens réunis. Ici l'on examina ces deux espèces de fables, et l'on convint que les implexes étoient préférables aux simples.

Variété dans les incidens qui excitent la terreur et la pitié. Si ce double effet est produit par les sentimens de la nature, tellement méconnus ou contrariés, que l'un des personnages risque de perdre la vie, alors celui qui donne ou va donner la mort, peut agir de l'une de ces quatre manières. 1.° Il peut commettre le crime, de propos délibéré ; les exemples en sont fréquens parmi les anciens. Je citerai celui de Médée, qui, dans Euripide, conçoit le projet de tuer ses enfans, et l'exécute. Mais son action est d'autant plus barbare, qu'elle n'étoit point nécessaire. Je crois que personne ne la hasarderoit aujourd'hui. 2.° On peut ne reconnoître son crime qu'après l'avoir achevé ; comme Œdipe dans Sophocle. Ici l'ignorance du coupable rend son action moins odieuse, et les lumières qu'il acquiert successivement, nous inspirent le plus vif intérêt. Nous approuvons cette manière. 3.° L'action va quelquefois jusqu'au moment de l'exécution, et

s'arrête tout-à-coup par un éclaircissement inattendu. C'est Mérope qui reconnoît son fils, et Iphigénie, son frère, au moment de les frapper. Cette manière est la plus parfaite de toutes.

Polus. En effet, lorsque Mérope tient le glaive suspendu sur la tête de son fils, il s'élève un frémissement géneral dans l'assemblée; j'en ai été souvent témoin.

Théodecte. La 4.e et la plus mauvaise de toutes les manières, est de s'arrêter au moment de l'exécution, par un simple changement de volonté : on ne l'a presque jamais employée. Aristote me citoit un jour l'exemple d'Hémon, qui tire l'épée contre Créon, son père; et au lieu d'achèver, s'en perce lui-même.

Nicéphore. Comment auroit-il achevé? Créon, saisi de frayeur, avoit pris la fuite.

Théodecte. Son fils pouvoit le poursuivre.

Polus. Peut-être ne vouloit-il que s'immoler à ses yeux; comme il sembloit l'en avoir menacé dans une des scènes précédentes; car, après tout, Sophocle connoissoit trop les bienséances du théâtre, pour supposer que le vertueux Hémon osât attenter aux jours de son père.

Zopyre. Eh? pourquoi ne l'auroit-il pas osé? Savez-vous qu'Hémon est sur le point d'épouser Antigone, qu'il l'aime, qu'il en est aimé, que son père l'a condamnée à être enterrée vivante, que son fils n'a pu le fléchir

par ses larmes, qu'il la trouve morte, qu'il se roule à ses pieds, expirant de rage et d'amour? Et vous seriez indigné que, voyant tout-à-coup paroître Créon, il se fût élancé, non sur son père, mais sur le bourreau de son amante? Ah! s'il ne daigne pas poursuivre ce lâche tyran, c'est qu'il est encore plus pressé de terminer une vie odieuse.

Théodecte. Ennoblissez son action; dites que son premier mouvement fut de fureur et de vengeance; et le second, de remord et de vertu.

Zopyre. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, je soutiens que ce trait est un des plus pathétiques et des plus sublimes de notre théâtre; et si votre Aristôte ne l'a pas senti, c'est qu'apparemment il n'a jamais aimé.

Théodecte. Aimable Zopyre, prenez garde de trahir les secrets de votre cœur. Je veux bien, par complaisance pour vous, rejetter cet exemple: mais retenons le principe, qu'il ne faut pas commencer une action atroce, ou qu'il ne faut pas l'abandonner sans motif. Continuons de parcourir les moyens de différencier une fable.

Variété dans les reconnoissances, qui sont un des plus grands ressorts du pathétique, surtout quand elles produisent une révolution subite dans l'état des personnes. Il en est de plusieurs espèces; les unes, dénuées de tout art, et devenues trop souvent la ressource des poëtes médiocres, sont fondées sur des signes accidentels ou naturels; par exemple, des bracelets, des colliers, des cicatrices, des mar-

ques imprimées sur le corps *; les autres montrent de l'invention. On cite avec éloge celle de Dicæogène, dans son poëme des Cypriaques: le héros, voyant un tableau où ses malheurs sont retracés, laisse échapper des larmes qui le trahissent; celle de Polyidès, dans son Iphigénie: Oreste, sur le point d'étre immolé, s'écrie: „ C'est ainsi que ma sœur Iphigénie fut sacrifiée en Aulide „! Les plus belles naissent de l'action. Voyez l'Œdipe de Sophocle, et l'Iphigénie en Aulide d'Euripide.

Variété dans les caractères. Celui des personnages qui reviennent souvent sur la scène, est décidé parmi nous; mais il ne l'est que dans sa généralité: Achille est impétueux et violent; Ulysse, prudent et dissimulé; Médée, implacable et cruelle; mais toutes ces qualités peuvent tellement se graduer, que d'un seul caractère, il en résulte plusieurs, qui n'ont de commun que les traits principaux: tel est celui d'Électre, et celui de Philoctète, dans Eschyle, Sophocle et Euripide. Il vous est permis d'exagerer les défauts d'Achille; mais il vaut mieux les affoiblir par l'éclat de ses vertus, comme a fait Homère. C'est en suivant ce modèle, que le poëte Agathon produisit un Achille, qui n'avoit pas encore paru sur le théâtre.

Variété dans la catastrophes. Les unes se

* Aristote cite une reconoissance opérée par un moyen bien étrange, par une navette qui rendoit un son, elle se trouvoit dans le Térée de Sophocle. Cette pièce est perdue.

terminent au bonheur, et les autres au malheur ; il en est où, par une double révolution, les bons et les méchans éprouvent un changement de fortune. La première manière ne convient guère qu'à la comédie.

Zopyre. Pourquoi l'exclure de la tragédie? Répandez le pathétique dans le courant de la pièce; mais que du moins je respire à sa fin, et que mon ame soulagée obtienne le prix de sa sensibilité.

Théodecte. Vous voulez donc que j'éteigne ce tendre intérêt qui vous agite, et que j'arrête des larmes que vous versez avec tant de plaisir ? La plus belle récompense que je puisse accorder à votre ame sensible, c'est de perpétuer, le plus qu'il est possible, les émotions qu'elle a reçues. De ces scènes touchantes, où l'auteur déploie tous les secrets de l'art et de l'éloquence, il ne résulte qu'un pathétique de situation; et nous voulons un pathétique que l'action fasse naître, qu'elle augmente de scène, en scène, eet qui agisse dans l'ame du spectateur toutes les fois que le nom de la pièce frappera son oreille.

Zopyre. Et ne le trouvez-vous pas[1] dans ces tragédies; où les bons et les méchans éprouvent un changement d'état?

Théodecte. Je l'ai déjà insinué; le plaisir qu'elles procurent ressemble trop à celui que nous recevons à la comédie. Il est vrai que les spectateurs commencent à goûter cette double révolution, et que des auteurs même lui assignent le premier rang. Mais je pense qu'elle ne mérite que le second, et je m'en rapporte à l'expérience de Polus. Qu'elles sont

les pièces qui passent pour être vraiment tragiques?

Polus. En général, celles dont la catastrophe est funeste.

Téhodecte. Et vous, Anacharsis, quels effets produisirent sur vous les différentes destinées que nous attachons au personnage principal?

Anacharsis. Dans les commencemens, je versois des larmes en abondance, sans remonter à leur source; je m'apperçus ensuite que vos plus belles pièces perdoient une partie de leur intérêt à une seconde représentation, mais que cette perte étoit infiniment plus sensible pour celles qui se terminent au bonheur.

Nicéphore. Il me reste à vous demander, comment vous parvenez à vous accorder avec vous-même. Vous voulez que la catastrophe soit funeste, et cependant vous avez préféré cette révolution qui arrache un homme à l'infortune; et le place dans un état plus heureux.

Théodecte. J'ai preféré la reconnoissance qui arrête l'exécution d'un forfait; mais je n'ai pas dit qu'elle dût servir de dénouement. Oreste; reconnu d'Iphigénie, est sur le point de succomber sous les armes de Thoas; reconnu d'Electre, il tombe entre les mains des Furies. Il n'a donc fait que passer d'un danger et d'un malheur dans un autre. Euripide le tire de ce second état, par l'intervention d'une divinité; elle pouvoit être nécessaire dans son Iphigénie en Tauride; elle ne l'étoit pas dans son Oreste, dont l'action seroit plus tragique, s'il eût abandonné les assassins de Clytemnestre aux

tourmens de leurs remords. Mais Euripide aimoit à faire descendre les dieux dans une machine, et il n'emploie que trop souvent cet artifice grossier, pour exposer le sujet, et pour dénouer la pièce.

Zopyre. Condamnez-vous les apparitions des dieux? Elles sont si favorables au spectacle!

Nicéphore. Et si commodes au poëte!

Théodecte. Je ne les permets que lorsqu'il est nécessaire de tirer du passé ou de l'avenir, des lumières qu'on ne peut acquérir par d'autres voies. Sans ce motif, le prodige honore plus le machiniste que l'auteur.

Conformons-nous toujours aux loix de la raison, aux règles de la vraisemblance; que votre fable soit tellement constituée, qu'elle s'expose, se noue, et se dénoue sans effort; qu'un agent céleste ne vienne pas, dans un froid avant-propos, nous instruire de ce qui est arrivé auparavant, de ce qui doit arriver dans la suite; que le nœud, formé des obstacles qui ont précédé l'action, et de ceux que l'action fait éclore, se resserre de plus en plus depuis les premières scènes, jusqu'au moment où la catastrophe commence; que les épisodes ne soient ni trop étendus, ni en trop grand nombre; que les incidens naissent avec rapidité les uns des autres, et amènent des événemens inattendus; en un mot, que les différentes parties de l'action soient si bien liées entre elles, qu'une seule étant retranchée ou transposée, le tout soit détruit ou changé; n'imitez pas ces auteurs qui ignorent l'art de

terminer heureusement une intrigue heuseusement tissue, et qui, après s'être imprudemment jettés au milieu des écueils, n'imaginent d'autre ressource pour en sortir, que d'implorer le secours du ciel.

Je viens de vous indiquer les diverses manières de traiter la fable ; vous pourrez y joindre les différences sans nombre que vous offriront les pensées, er sur-tout la musique. Ne vous plaignez donc plus de la stérilité de nos sujets, et souvenez-vous que c'est les inventer, que de les présenter sous un nouveau jour.

Nicéphore. Mais vous ne les animez pas assez. On diroit quelquefois que vous craignez d'approfondir les passions; si par hasard, vous les mettez aux prises les unes avec les autres, si vous les opposez à des devoirs rigoureux, à peine nous laissez-vous entrevoir les combats qu'elles se livrent sans cesse.

Théodecte. Plus d'une fois on a peint avec les plus douces couleurs, les sentimens de l'amour conjugal, et ceux de l'amitié; cent fois, avec un pinceau plus vigoureux, les fureurs de l'ambition, de la haine, de la jalousie, et de la vengeance. Voudriez-vous que dans ces occasions, on nous eût donné des portraits, des analyses du cœur humain? Parmi nous, chaque art, chaque science se renferme dans ses limites. Nous devons abandonner, soit à la morale, soit à la rhétorique, la théorie des passions, et nous attacher moins à leur développement qu'à leurs effets ; car ce n'est pas l'homme que nous présentons à vos yeux, ce sont les vicissitudes de sa vie, et sur tout les

malheurs qui l'oppriment. La tragédie est tellement le récit d'une action terrible et touchante, que plusieurs de nos pièces se terminent par ces mots que prononce le chœur : *C'est ainsi que finit cette aventure.* En la considérant sous ce point de vue, vous concevez que s'il est essentiel d'exprimer les circostances qui rendent la narration plus intéressante, et la catastrophe plus funeste, il l'est encore plus de tout faire entendre, plutôt que de tout dire. Telle est la manière d'Homère ; il ne s'amuse point à détailler les sentimens qui unissoient Achille et Patrocle ; mais, à la mort de ce dernier, ils s'annondent par des torrens de larmes, ils éclatent par des coupes de tonnerre.

Zopyre. Je regretterai toujours qu'on ait jusqu'à présent négligé la plus douce et la plus forte des passions. Tous les feux de l'amour brûlent dans le cœur de Phèdre, et ne répandent aucune chaleur dans la tragédie d'Euripide. Cependant les premières atteintes de cet amour, ses progrès, ses troubles, ses remords; quelle riche suite de tableaux pour le pinceau du poëte ! Quelle nouvelle source d'intérêt pour le rôle de la princesse ! Nous avons parlé de l'amour d'Hémon pour Antigone ; pourquoi ce sentiment ne devient-il pas le principal mobile de l'action ? Que de combats n'auroit-il pas excités dans le cœur du père, et dans celui des deux amans ? Que de devoirs à respecter! que des malheurs à craindre !

Théodecte. Les peintures que vous regrettez seroient aussi dangereuses pour les mœurs,

qu'indignes d'un théâtre qui ne s'occupe que de grands événemens, et de sentimens élevés. Jamais aux siècles héroïques l'amour ne produisit aucune de ces révolutions que nous retrace la tragédie.

Zopyre. Et la guerre de Troye?

Théodecte. Ce ne fut pas la perte d'Hélène qui arma les Grecs contre les Troyens; ce fut pour Ménélas, le besoin de venger une injure éclatante; pour les autres princes, le serment qu'ils avoient fait auparavant de lui garantir la possession de son épouse: ils ne virent dans l'amour trahi, que l'honneur outragé.

L'amour n'a proprement à lui que de petites intrigues, dont nous abandonnons le récit à la comédie; que des soupirs, des larmes et des foiblesses, que les poëtes lyriques se sont chargés d'exprimer. S'il s'annonce quelquefois par des traits de noblesse et de grandeur, il les doit à la vengeance, à l'ambition, à la jalousie, trois puissans ressorts que nous n'avons jamais négligé d'emploier.

Troisième Séance.

Il fut question des mœurs, des pensées des sentimens et du style qui conviennent à la tragédie.

Des mœurs.

Dans les ouvrages d'imitation, dit Théodecte, mais sur-tout dans le poëme, soit épique, soit dramatique, ce qu'on appelle mœurs

est l'exacte conformité des actions, des sentimens, des pensées et des discours du personnage avec son caractère. Il faut donc que dès les premières scènes on reconnoisse à ce qu'il fait, à ce qu'il dit quelle sont ses inclinations actuelles, quels sont ses projets ultérieurs.

Les mœurs caractérisent celui qui agit : elles doivent être bonnes. Loin de charger le défaut, ayez soin de l'affoiblir. La poésie, ainsi que la peinture, embellit le portrait sans négliger la ressemblance. Ne salissez le caractère d'un personnage, même subalterne, que lorsque vous y serez contraint. Dans une pièce d'Euripide, Ménélas joue une rôle répréhensible, parce qu'il fait le mal sans nécessité.

Il faut encore que les mœurs soient convenables, ressemblantes, égales; qu'elles s'assortissent, à l'âge et à la dignité du personnage; qu'elles ne contrarient point l'idée que les traditions anciennes nous donnent d'un héros; et qu'elles ne se démentent point dans le courant de la pièce.

Voulez-vous leur donner du relief et de l'éclat? faites-les contraster entre elles. Voyez combien dans Euripide, le caractère de Polynice devient intéressant par celui d'Etéocle son frère; et dans Sophocle, le caractère d'Electre par celui de Chrysothémis sa sœur.

Des pensées et des sentimens.

Nous devons, comme les orateurs, remplir nos juges de pitié, de terreur, d'indignation; comme eux prouver une vérité, réfuter une

objection, agrandir ou rapetisser un objet. Vous trouverez les préceptes dans les traités qu'on a publiés sur la rhétorique, et les exemples dans les tragédies qui font l'ornement du théâtre. C'est là qu'éclate la beauté des pensées, et l'élévation des sentimens; c'est là que triomphe le langage de la vérité, et l'éloquence des malheureux. Voyez Mérope, Hécube, Electre, Antigone, Ajax, Philoctete, environnés tantôt des horreurs de la mort, tantôt de celles de la honte, ou du désespoir; écoutez ces accens de douleur, ces exclamations déchirantes, ces expressions passionnées, qui d'un bout du théâtre à l'autre font retentir les cris de la nature dans tous les chœurs, et forcent tous les yeux à se remplir de larmes.

D'où viennent ces effets admirables? C'est que nos auteurs possédent au souverain degré l'art de placer leurs personnages dans les situations les plus touchantes, et que s'y plaçant eux-mêmes, ils s'abandonnent sans réserve au sentiment unique et profond qu'exige la circonstance.

Vous ne sauriez trop étudier nos grands modèles. Pénétrez-vous de leurs beautés; mais apprenez sur-tout à les juger, et qu'une servile admiration ne vous engage pas à respecter leur erreurs. Osez condamner ce raisonnement de Jocaste. Ses deux fils étoient convenus de monter alternativement sur le trône de Thèbes. Etéocle refusoit d'en descendre, et pour le porter à ce grand sacrifice, la reine lui représente entre autres choses, que l'égalité établit autrefois les poids et les mesures, et à réglé

tous temps l'ordre périodique des jours et des nuits.

Des sentences claires, précises, et amenées sans efforts, plaisent beaucoup aux Athéniens; mais il faut être attentif à les choisir, car ils rejettent avec indignation les maximes qui détruisent la morale.

Polus. Et souvent mal-a-propos. On fit un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolyte ces paroles: „ Ma langue a prononcé le serment, mon cœur le désavoue.„ Cependant elles convenoient à la circonstance, et ses ennemis l'accusèrent faussement d'en faire un principe général. Une autre fois on voulut chasser l'acteur qui jouoit le rôle de Bellérophon, et qui, suivant l'esprit de son rôle, avoit dit que la richesse est préférable à tout. La pièce étoit sur le point de tomber Euripide monta sur le théâtre. On l'avertit de retrancher ce vers. Il répondit qu'il étoit fait pour donner des leçons, et non pour en recevoir; mais que si l'on avoit la patience d'attendre, on verroit bientôt Bellérophon subir la peine qu'il avoit méritée. Lorsqu'il eut donné son Ixion, plusieurs assistans lui dirent, après la représentation, que son héros étoit trop scélérat. Aussi, répondit-il, j'ai fini par l'attacher à une roue.

Du style.

Quoique le style de la tragédie ne soit plus aussi pompeux qu'il l'étoit autrefois, il faut néanmoins qu'il soit assorti à la dignité des idées. Employez les charmes de l'élocution

pour sauver des invraisemblances que vous êtes forcé d'admettre : mais si vous avez des pensées à rendre ou des caractères à peindre, gardez-vous de les obscurcir par de vains ornemens. Evitez les expressions ignobles. A chaque espèce de drame conviennent un ton particulier et des couleurs distinctes. C'est pour avoir ignoré cette règle, que le langage de Cléophon et de Sthénélus se rapproche de celui de la comédie.

Nicéphore. j'en découvre une autre cause. Ce genre que vous traitez est si factice, le nôtre est si naturel, que vous êtes à tout moment forcés de passer du premier au second, et d'emprunter nos pensées, nos sentimens, nos formes, nos facéties et nos expressions. Je ne vous citerai que des autorités respectables, Eschyle, Sophocle, Euripide jouant sur le mot, et faisant d'insipides allusions aux noms de leurs personnages; le second de ces poëtes mettant dans la bouche d'Ajax ces paroles étonnantes; „ Aï, aï, quelle fatale conformité entre le nom que je porte et les malheurs que j'éprouve *! „

Théodecte. On étoit alors persuadé que les noms qui nous sont imposés, présagent la destinée qui nous attend, et vous savez que dans le malheur, on a besoin de s'attacher à quelque cause.

Nicéphore. Mais comment excuser dans

* Aï est le commencement du nom d'Ajax. Les Grecs prononcoient Aïas.

vos auteurs le goût des fausses étymologies et des jeux de mots, les froides métaphores, les fades plaisanteries, les images indécentes, et ces satyres contre les femmes, et ces scènes entremélées de bas comique, et ces frequents exemples de mauvais ton ou d'une familiarité choquante? Comment supporter qu'un sujet, un domestique pressé par Déjanire sa souveraine, de lui révéler un secret, lui réponde qu'il faut être fou pour l'écouter plus long-temps, et que puisqu'elle aime tant à parler, elle n'a qu'à interroger de nouveau? Comment souffrir encore qu'au lieu de nous annoncer tout uniment la mort de cette princesse, on nous dise qu'elle vient d'âchever son dernier voyage sans faire un seul pas? Est-il de la dignité de la tragédie, que des enfans vomissent des injures grossières et ridicules contre les auteurs de leurs jours; qu'Antigone nous assure qu'elle sacrifieroit un époux, un fils à son frère, parce qu'elle pourroit avoir un autre fils et un autre époux, mais qu'ayant perdu son père et sa mère, elle ne sauroit remplacer le frère dont elle est privée?

Je ne suis point étonné de voir Aristophane lancer, en passant, un trait contre les moyens sur lesquels Eschyle a fondé la reconnoissance d'Oreste et d'Electre; mais Euripide devoit-il parodier et tourner si plaisamment en ridicule cette même reconnoissance? Je m'en rapporte à l'avis de Polus.

Polus. J'avoue que plus d'une fois j'ai cru jouer la comédie sous le masque de la tragédie. Aux exemples que vous venez de citer,

qu'il me soit permis d'en joindre deux autres tirés de Sophocle et d'Euripide.

Le premier ayant pris pour sujet d'une de ses tragédies, la métamorphose de Thérée et de Procné, se permet plusieurs plaisanteries contre ce prince, qui paroît, ainsi que Procné, sous la forme d'un oiseau.

Le second, dans une de ses pièces, introduit un berger qui croit avoir vu quelque part le nom de Thésée. On l'interroge : „ Je ne sais pas lire, répondit-il, mais je vais décrire la forme des lettres. La première est un rond avec un point dans le milieu *, la seconde est composée de deux lignes perpendiculaires, jointes par une ligne transversale ; „ et ainsi des autres. Observez que cette description anatomique du nom de Thésée réussit tellement, qu'Agathon en donna bientôt après une seconde qu'il crut, sans doute, plus élégante.

Théodecte. Je n'ose pas convenir que j'en risquerai une troisième dans un tragédie que je prépare : ces jeux d'esprit amusent la multitude ; et ne pouvant la ramener à notre goût, il faut bien nous assujettir au sien. Nos meilleurs écrivains ont gémi de cette servitude, et la plupart des fautes que vous venez de relèver, prouvent clairement qu'ils n'ont pas pu la secouer. Il en est d'autres qu'on pourroit excuser. En se rapprochant des siècles héroïques,

---

* Euripide décrivoit dans cette pièce la forme des six lettres Grècques qui composent le nom de Thésée, ΘΗΣΕΥΣ.

ils ont été forcés de peindre des mœurs différentes des nôtres : en voulant se rapprocher de la nature, ils devoient passer du simple au familier, dont les limites ne sont pas assez distinctes. Avec moins de génie, nous avons encore plus de risques à courir. L'art est devenu plus difficile. D'un côté, le public rassasié des beautés depuis long-temp offertes à ses yeux, exige follement qu'un auteur réunisse les talens de tous ceux qui l'ont précédé. D'un autre, les acteurs se plaignent sans cesse de n'avoir pas des rôles assez brillans. Ils nous forcent, tantôt d'étendre et de violenter le sujet, tantôt d'en détruire les liaisons; souvent même leur négligence et leur maladresse suffisent pour faire tomber une pièce. Polus me pardonnera ce reproche ; le hasarder en sa présence c'est faire son éloge.

Polus. Je suis entièrement de votre avis; et je vais raconter à Zopyre le danger que courut autrefois l'Oreste d'Euripide. Dans cette belle scène où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'usage de ses sens, l'acteur Hégelochus n'ayant pas ménagé sa respiration, fut obligé de séparer deux mots, qui, suivant qu'ils étoient elidés ou non, formoient deux sens très-différens, de manière qu'au lieu de ces paroles : *Après l'orage, je vois le calme*, il fit entendre, celles-ci; *Après, l'orage, je vois le chat* *. Vous pouvez juger

* Voyez la note à la fin du volume.

de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produisit une pareille chûte. Ce furent des rires excessifs de la part de l'assemblée, et des épigrammes très-piquantes de la part des ennemis du poëte et de l'acteur.

Quatrième séance.

Dans la quatrième séance furént discutés quelques articles tenus jusqu'alors en réserve. On observa 1.° que dans presque toutes les scènes les réponses et les répliques se font de vers à vers, ce qui rend le dialogue extrêmement vif et serré, mais quelquefois peu naturel; 2.° que Pylade ne dit que trois vers dans une pièce d'Eschyle, et pas un dans l'Électre de Sophocle, ainsi que dans celle d'Euripide: que d'autres personnages quoique présens se taisent pendant plusieurs scènes, soit par excès de douleur, soit par hauteur de caractère; 3.° qu'on a quelquefois introduit des personnages allégoriques, comme la force, la violence, la mort, la fureur; 4.° que les chœurs de Sophocle font partie de l'action; que la plupart de ceux d'Euripide y tiennent foiblement; que ceux d'Agathon en sont tout-à-fait détachés, et qu'à l'exemple de ce dernier poëte, on ne se fait aucun scrupule aujourd'hui d'insérer dans les intermèdes des fragmens de poésie et de musique qui font perdre de vue le sujet.

Après qu'on se fut déclaré contre ces abus, je demandai si la tragédie avoit atteint sa perfection. Tous s'écrierent à la fois que certai-

nes pièces ne laisseroient rien à désirer, si l'on en retranchoit les taches qui les défigurent, et qui ne sont point inhérentes à leur constitution. Mais comme je leur fis observer qu'Aristote avoit hésité sur cette question, on l'examina de plus près, et les doutes se multiplièrent.

Les uns soutenoient que le théâtre est trop vaste et le nombre des spectateurs trop considérable. Il en résulte, disoient-ils, deux inconvéniens. Les auteurs sont obligés de se conformer au goût d'une multitude ignorante, et les acteurs de pousser des cris qui les épuisent, au risque même de n'être pas entendus d'une partie de l'assemblée. Ils proposoient de choisir une enceinte plus étroite, d'augmenter le prix des places, qui ne seroient remplies que par les personnes les plus honnêtes. On répondoit que ce projet ne pouvoit se concilier ni avec la nature, ni avec les intérêts du gouvernement. Ce n'est, dit-on, qu'en faveur du peuple et des étrangers que nos spectacles sont entretenus avec tant de magnificence. D'un côté, on détruiroit l'égalité qui doit régner entre les citoyens; de l'autre, on se priveroit des sommes d'argent que les étrangers versent dans cette ville pendant nos fêtes.

Les premiers répliquoient: Pourquoi ne pas supprimer les chœurs et la musique, comme on commence à les supprimer dans la comédie? Les chœurs obligent les auteurs à blesser à tout moment la vraisemblance. Il faut que les personnages de la pièce, attirés de force ou de gré dans le vestibule d'un palais,

ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes secrets, ou traiter des affaires de l'état en présence de plusieurs témoins, souvent amenés sans motif ; que Médée y publie les affréux projets qu'elle médite; que Phèdre y déclare une passion qu'elle voudroit se cacher à elle-même ; qu'Alceste mourante s'y fasse transporter pour rendre les derniers soupirs. Quant à la musique, il est absurde de supposer que des hommes accablés de douleur, agissent, parlent et meurent en chantant.

Sans le chœur, répondoient les autres, plus de mouvement sur le théâtre, plus de majesté dans le spectacle. Il augmente l'intérêt pendant les scènes, il l'entretient pendant les intermèdes. Ils ajoutoient que le peuple ne voudroit point renoncer aux agrémens de la musique, et que ce seroit dénaturer la tragédie que d'adopter le changement proposé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dépouiller de ses ornemens ; elle y perdroit trop. Mais donnez-lui du moins une plus noble destination, et qu'à l'exemple de la comédie...

Théodecte. Elle nous faisse rire ?

Nicéphore. Non : mais qu'elle nous soit utile.

Théodecte. Et qui oseroit soutenir qu'elle ne l'est pas ? La plus saine morale n'est-elle pas semée par maximes dans nos tragédies?

Nicéphore. N'est-elle pas à tout moment contredite par l'action même ? Hippolyte, instruit de l'amour de Phèdre, se croit souillé par cette horrible confidence, et n'en pé-

rit pas moins. Quelle funeste leçon pour la jeunesse! Ce fut à notre exemple que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de l'administration*. Mais quelle différence entre votre manière et la nôtre! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état ; vous vous appesantissez tristement sur les abus de l'éloquence. Nous disions quelquefois aux Athèniens des vérités dures et salutaires, et vous le flattez encore avec une impudence dont vous devriez rougir.

Théodecte. En nourrissant leur haine contre le despotisme, nous les attachons à la démocratie; en leur montrant la piété, la bienfaisance, et les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fournissons des modèles; nous entretenons leur vanité, pour leur inspirer de l'honneur. Il n'est point de sujet qui ne leur apprenne à supporter leurs maux, à se garantir des fautes qui peuvent les leur attirer.

Nicéphore. J'en conviendrois, si l'instruction sortoit du fond même de l'action, si vous bannissiez du théâtre ces calamités héréditaires dans une famille, si l'homme n'étoit jamais coupable sans être criminel, jamais malheureux que par l'abus des passions, si le scélérat étoit toujours puni, et l'homme de bien toujours récompensé.

Mais tant que vous serez asservis à vos formes, n'attendez rien de vos efforts. Il faut ou corriger le fond vicieux de vos histoires scandaleuses, ou vous exercer, comme on a fait quelquefois, sur des sujets d'imagination. J'ignore si leurs plans seroient susceptibles de

combinaisons plus savantes, mais je sais bien que la morale en pourroit être plus pure et plur instructive.

Tous les assistans applaudirent à ce projet, sans en excepter Théodecte, qui néanmoins soutenoit toujours que dans l'état actuel des choses, la tragédie étoit aussi utile aux mœurs que la comédie. Disciple de Platon, dit alors Polus en m'adressant la parole, qu'auroient pensé votre maître et le sien de la dispute qui s'est élevée entre Théodecte et Nicéphore? Je répondis qu'ils auroient condamné les prétentions de l'un et de l'autre, et que les philosophes ne voyoient qu'avec indignation ce tissu d'obscénités et de personnalités qui souilloient l'ancienne comédie.

Rappelons-nous les circonstances où l'on se trouvoit alors, dit Nicéphore: Périclès venoit d'imposer silence à l'Aréopage; il ne seroit plus resté de ressource aux mœurs, si nos auteurs n'avoient eu le courage d'exercer la censure publique.

Il n'y a pas de courage à être méchant, répondis-je, quand la méchanceté est impunie. Comparons les deux tribunaux dont vous venez de parler; je vois dans celui de l'Aréopage, des juges intègres, vertueux, discrets, gémissant de trouver un coupable, et ne le condamnant qu'après l'avoir convaincu; je vois dans l'autre, des écrivains passionnés, forcenés, quelquefois subornés, cherchant partout des victimes pour les immoler à la malignité du public, supposant des crimes, exagérant les vices, et faisant le plus cruel ou-

trage à la vertu, en vomissant les mêmes injures contre le scélérat et contre l'homme de bien.

Quel étrange réformateur que cet Aristophane, celui de tous qui avoit le plus d'esprit et de talens, qui connut le mieux la bonne plaisanterie, et qui se livra le plus à une gaieté féroce! On dit qu'il ne travailloit à ses ouvrages que dans le délire du vin; c'étoit plutôt dans celui de la haîne et de la vengeance. Ses ennemis sont-ils exempts d'infamie? il les attaque sur leur naissance, sur leur pauvreté, sur les défauts de leurs personnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être fils d'une vendeuse d'herbes! Il étoit fait pour plaire aux honnêtes gens, et plusieurs de ses pièces ne semblent destinées qu'à des hommes perdus de débauche, et pleins de noirceurs.

Nicéphore. J'abandonne Aristophane, quand ses plaisanteries dégenerent en satyres licencieuses. Mais je l'admire lorsque, pénétré des maux de sa patrie, il s'éleve contre ceux qui l'égarent par leurs conseils; lorsque dans cette vue il attaque sans ménagement les orateurs, les généraux, le Sénat, et le peuple même. Sa gloire s'en accrut; elle s'étendit au loin. Le roi de Perse dit à des ambassadeurs de Lacédémone, que les Athéniens seroient bientôt les maîtres de la Grèce, s'ils suivoient les conseils de ce poëte.

Anacharsis. Eh! que nous fait le témoignage d'un roi de Perse, quelle confiance pouvoit mériter un auteur qui ne savoit pas, ou

qui feignoit d'ignorer qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule, et qu'un portrait cesse d'être odieux, dès qu'il est chargé de traits burlesques? On ne rit point à l'aspect d'un tyran ou d'un scélérat; on ne doit pas rire de son image, sous quelque forme qu'elle paroisse. Aristophane peignoit fortement l'insolence et les rapines de ce Cléon, qu'il haïssoit, et qui étoit à la tête de la république; mais des bouffonneries grossières et dégoûtantes, détruisoient à l'instant l'effet de ses tableaux. Cléon, dans quelques scènes du plus bas comique, terrassé par un homme de la lie du peuple, qui lui dispute et lui ravit l'empire de l'impudence, fut trop grossiérement avili, pour devenir meprisable. Qu'en arrivoit-il? La multitude s'égayoit à ses dépens, comme elle s'égayoit dans d'autres pièces du même auteur, aux dépens d'Hercule et de Bacchus. Mais en sortant du théâtre, elle couroit se prosterner devant Bacchus, Hercule et Cléon.

Les reproches que faisoit le poëte aux Athéniens, sans être plus utiles, étoient plus modérés. Outre qu'on pardonnoit ces sortes de licences, quand elles ne blessoient pas la constitution établie, Aristophane accompagnoit les siennes de correctifs amenés avec adresse. „ Ce peuple, disoit-il, agit sans réflexion et sans suite; il est dur, colère, insatiable de louanges: dans ses assemblées, c'est un vieillard qui entend à demi-mot, et qui cependant se laisse conduire comme un enfant auquel on présente un petit gâteau; mais par-tout ail-

leurs il est plein d'esprit et de bon-sens. Il sait qu'on le trompe, il le souffre pendant quelque temps, reconnoît ensuite son erreur, et finit par punir ceux qui ont abusé de sa bonté. „ Le vieillard, flatté de l'éloge, riroit de ses défauts, et après s'être moqué de ses chefs et de lui-même, continuoit d'être, comme auparavant, superstitieux, dupe et léger.

Un spectacle si plein d'indécence et de malignité, révoltoit les gens les plus sages et les plus éclairés de la nation. Ils étoient tellement éloignés de le regarder comme le soutien des mœurs, que Socrate n'assistoit point à la rèprésantion des comédies, et que la loi défendoit aux Aréopagites d'en composer.

Ici Théodecte s'écria: la cause est finie, et se leva aussitôt. Attendez, répondit Nicéphore, il nous revient une décision sur vos auteurs. Qu'aurois-je à craindre, disoit Théodecte ? Socrate voyoit avec plaisir les pièces d'Euripide; il estimoit Sophocle, et nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philosophes. Comme j'étois à ses côtés, je lui dis tout bas: Vous êtes bien généreux. Il sourit, et fit de nouveaux efforts pour se retirer: mais on le retint, et je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adressai à Théodecte.

Socrate et Platon rendoient justice aux talens, ainsi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains; mais ils les accusoient d'avoir, à l'exemple des autres poëtes dégradé les dieux et les héros. Vous n'oseriez en effet les justifier sur ce premier article. Toute vertu, toute

morale est détruite, quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injustes et plus barbares que les hommes mêmes, tendent des pièges à l'innocence, pour la rendre malheureuse, et la poussent au crime, pour l'en punir. La comédie qui expose de pareilles divinités à la risée du public, est moins coupable que la tragédie qui les propose à notre vénération.

Zopyre. Il seroit aisé de leur donner un plus auguste caractère. Mais que pourroit-on ajouter à celui des héros d'Eschyle et de Sophocle?

Anacharsis. Une grandeur plus réelle et plus constante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changemens qui se sont opérés en vous depuis votre civilisation, il semble qu'on peut distinguer trois sortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature, tel qu'il paroissoit encore dans les siècles héroïques; l'homme de l'art, tel qu'il est aujourd'hui; et l'homme que la philosophie a depuis quelque-temps entrepris de former.

Le premier, sans apprêt et sans fausseté, mais excessif dans ses vertus et dans ses foiblesses, n'a point de mesure fixe. Il est trop grand ou trop petit: c'est celui de la tragédie.

Le second, ayant perdu les traits nobles et généreux qui distinguoient le premier, ne sait plus, ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut être. On ne voit en lui qu'un mélange bizarre de formes, qui l'attachent plus aux apparences, qu'à la réalité; de dissimulations si fré-

quentes, qu'il semble emprunter les qualités mêmes qu'il possède. Toute sa ressource est de jouer la comédie, et c'est lui que la comédie joue à son tour.

Le troisième est modèlé sur des proportions nouvelles. Une raison plus forte que ses passions lui a donné un caractère vigoureux et uniforme; il se place au niveau des événemens, et ne permet pas qu'ils le traînent à leur suite comme un vil esclave; il ignore si les accidens funestes de la vie sont des biens ou des maux, il sait uniquement qu'ils sont une suite de cet ordre général auquel il se fait un devoir d'obéir. Il jouit sans remords, il fournit sa carrière en silence, et voit sans crainte la mort avancer à pas lents.

Zopyre. Et n'est-il pas vivement affligé, quand il est privé d'un père, d'un fils, d'une épouse, d'un ami?

Anacharsis. Il sent déchirer ses entrailles, mais, fidelle à ses principes, il se roidit contre la douleur, et ne laisse échapper, ni en public, ni en particulier, des pleurs et des cris inutiles.

Zopyre. Ces cris et ces pleur soulageroient son ame.

Anacharsis. Ils l'ammolliroient; elle seroit dominée une fois, et se disposeroit à l'être encore plus dans la suite. Observez en effet que cette ame est comme divisée en deux parties; l'une qui toujours en mouvement, et ayant toujours besoin de se passioner, préféreroit les vives atteintes de la douleur, au

torment insupportable du repos; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un frein à l'impétuosité de la première, et qu'à nous procurer un calme que le tumulte des sens et des passions ne puisse pas troubler. Or, ce n'est pas ce systême de paix intérieure que les auteurs tragiques veulent établir. Ils ne choisiront point, pour leur personnage principal, un homme sage et toujours semblable à lui-même: un tel caractère seroit trop difficile à imiter, et ne frapperoit pas la multitude. Ils s'adressent à la partie la plus sensible et la plus aveugle de notre ame; ils la secouent, ils la tourmentent, et, en pénétrant de terreur et de pitié, ils la forcent de se rassasier de ces pleurs et de ces plaintes; dont elle, est, pour ainsi dire, affamée.

Qu'espérer désormais d'un homme qui, depuis son enfance, a fait un exercice continuel de craintes et de pusillanimité? Comment persuaderoit-il que c'est une lâcheté de succomber à ses maux, lui qui voit tous les jours Hercule et Achille se permettre dans la douleur, des cris, des gémissemens et des plaintes; qui tous les jours voit un peuple entier honorer de ses larmes, l'état de dégradation où le malheur a réduit ses héros auparavant invincibles?

Non, la philosophie ne sauroit se concilier avec la tragédie: l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La première crie d'un ton sévère au malheureux: oppose un front serein à la tempête; reste debout et tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous

côtés ; respecte la main qui t'écrase, et souffre sans murmurer ; telle est la loi de la sagesse. La tragédie, d'une voix plus touchante et plus persuasive, lui crie à son tour : Mendiez des consolations ; déchirez vos vêtemens ; roulez-vous dans la poussière ; pleurez et laissez éclater votre douleur ; telle est la loi de la nature.

Nicéphore triomphoit : il concluoit de ces réflexions, qu'en se rapprocheroit de la philosophie, et que la tragédie s'en écarteroit de plus en plus. Un sourire malin qui lui échappa dans le moment, irrita si fort le jeune Zopyre, que sortant tout-à-coup des bornes de la modération, il dit que je n'avois rapporté que le sentiment de Platon, et que des idées chimériques ne prévaudroient jamais sur le jugement éclairé des Athéniens, et sur-tout des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie. Il se déchaîna ensuite contre une drame qui, après deux siècles d'efforts, se ressentoit encore des vices de son origine.

Je connois, disoit-il à Nicéphore, vos plus célèbres écrivains. Je viens de relire toutes les pièces d'Aristophane, à l'exception de celle des Oiseaux, dont le sujet m'a révolté dès les premières scènes ; je soutiens qu'il ne vaut pas sa réputation. Sans parler de ce sel acrimonieux et déchirant, et de tant de méchancetés noires dont il a rempli ses écrits, que de pensées obscures, que de jeux de mots insipides, quelle inégalité de style !

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant,

quelle élégance, quelle pureté dans la diction, quelle finesse dans les plaisanteries, quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue, quelle poésie dans les chœurs! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile, pour paroître éclairé, et souvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'est bien souvent que vice de cœur ou disette d'esprit. De ce qu'un grand'homme n'admire pas tout, il ne s'ensuit pas que celui qui n'admire rien, soit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces, avant que d'avoir mesuré les vôtres, fourmillent de défauts et de beautés. Ce sont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paroît pas moins grande aux yeux attentifs.

Aristophane connut cette espèce de raillerie qui plaisoit alors aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie, et des modèles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser, qu'en se pénétrant de ses beautés. Vous en auriez été convaincu vous-même à la lecture de cette allégorie, qui pétille de traits originaux, si vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une légère idée de quelques-unes des scènes qu'elle contient.

Pisthétère et un autre Athénien, pour se mettre à l'abri des procès et des dissentions qui les dégoûtent du séjour d'Athènes, se transportent à la région des oiseaux, et leur persuadent de construire une ville au milieu

des airs; les premiers travaux doivent être accompagnés du sacrifice d'un bouc; les cérémonies en sont suspendues par des importuns qui viennent successivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'est d'abord un poëte qui, tout en arrivant, chante ces paroles: „ Célébrez, Muse, célébrez l'heureuse Néphélococcygie *. „ Pisthétère lui demande son nom et celui de son pays. Je suis, répondit-il, pour me servir de l'expression d'Homère, le fidelle serviteur des Muses; mes livres distillent le miel de l'harmonie.

Pisthétère.

Quel motif vous amène en ces lieux?

Le Poète.

Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés dans toutes les espèces, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne cesserai de chanter. O père! ô fondateur d'Etna! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrois accumuler sur votre tête. *C'est la parodie de quelques vers que Pindare avoit adressés à Hiéron, roi de Syracuse.*

Pisthétère.

Cet homme me tourmentera jusqu'à ce

---

* C'est le nom qu'on vient de donner à la nouvelle ville. Il désigne la ville des oiseaux dans la région des nues.

que je lui fasse quelque présent. Ecoute, (*à son esclave*), donne-lui ta casaque, et garde ta tunique. (*Au poète* :) Prenez ce vêtement, car vous paroissez transi de froid.

Le Poète.

Ma muse reçoit vos dons avec reconnoissance. Ecoutez maintenant ces vers de Pindare.

C'est une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il l'obtient enfin, et se retire, en chantant.

Pisthétère.

Enfin, me voilà heureusement échappé à la froideur de ses vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduiroit si-tôt parmi nous? Mais continuons notre sacrifice.

Le Prêtre.

Faites silence.

Un Devin tenant un livre.

Ne touchez point à la victime.

Pisthétère.

Qui êtes-vous?

Le Devin.

L'interprête des oracles.

Pisthétère.

Tant pis pour vous.

Le Devin.

Prenez garde, et respectez les choses saintes; je vous apporte un oracle concernant cette ville.

Pisthétère.

Il falloit me le montrer plus tôt.

Le Devin.

Les dieux ne l'ont pas permis.

Pisthétère.

Voulez-vous le réciter?

Le Devin.

„ Quand les loups habiteront avec les corneilles, dans la plaine qui sépare Sicyone de Corinthe *...... „

Pisthétère.

Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens?

Le Devin.

C'est une image mystérieuse; l'oracle désigne la région de l'air où nous sommes. En voici la suite: „ Vous sacrifierez un bouc à la terre, et vous donnerez à celui qui le premier vous expliquera mes volontés, un bel habit et une chaussure neuve. „

* Il y avoit un oracle célèbre qui commençoit par ce mots.

Pisthétère.

La chaussure en est-elle?

Le Devin.

Prenez et lisez: „ Plus un flacon de vin, et une portion des entrailles de la victime. „

Pisthétère.

Les entrailles en sont aussi?

Le Devin.

Prenez et lisez: „ Si vous exécutez mes ordres, vous serez au-dessus des mortels, comme un aigle est au-dessus des oiseaux. „

Pisthétère.

Cela y est-il encore?

Le Devin.

Prenez et lisez.

Pisthétère.

J'ai dans ces tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon; il diffère un peu du vôtre, le voici: Quand quelqu'un, sans être invité, aura l'effronterie de se glisser parmi vous, de troubler l'ordre des sacrifices, et d'exiger une portion de la victime, vous le rouerez de coups de bâton.

Le Devin.

Vous badinez, je pense.

Pisthétère (lui présentant ses tablettes.)

Prenez et lisez: Fût-ce un aigle, fût-ce un des plus illustres imposteurs d'Athènes, frappez et ne l'épargnez pas.

Le Devin.

Cela y est-il aussi?

Pisthétère.

Prenez et lisez. Hors d'ici, et allez-vous en débiter vos oracles ailleurs.

A peine est-il sorti, qu'on voit paroître l'astronome Meton qui, la règle et le compas à la main, propose d'allligner la nouvelle ville, et tient des discours absurdes. Pisthétère lui conseille de se retirer, et emploie les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui que le mérite de Méton est généralement reconnu, cette scène lui fait moins de tort qu'au poète.

Alors se présente un de ces inspecteurs que la république envoie chez les peuples dont elle tire des tributs, et dont ils exigent des présens. On l'entend crier en s'approchant: Où sont donc ceux qui devroient me recevoir?

Pisthétère.

Quel est ce Sardanapale?

L'Inspecteur.

Le sort m'a donné l'inspection sur la nouvelle ville.

Pisthétère.

De la part de qui venez-vous?

L'Inspecteur.

De la part du peuple d'Athènes.

Pisthétère.

Tenez ; il ne faudroit pas vous faire des affaires ici. Transigeons ; nous vous donnerons quelque chose, et vous retournerez chez vous.

L'Inspecteur.

Par les dieux, j'y consens ; car il faut que je me trouve à la prochaine assemblée générale. C'est au sujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenans du roi de Perse.

Pisthétère (le battant.)

Voilà ce que je vous avois promis : allez-vous-en bien vîte maintenant.

L'Inspecteur.

Qu'est-ce donc que ceci ?

Pisthétère.

C'est la décision de l'assemblée, au sujet de Pharnace.

L'Inspecteur.

Quoi ! l'on ose me frapper, et je suis inspecteur ! des témoins ! *Il sort.*

Pisthétère.

C'est une chose effroyable : nous commen-

çons à peine à bâtir notre ville, et déjà des inspecteurs !

Un Crieur d'édits.

Si un habitant de la nouvelle ville insulte un Athénien.....

Pisthétère.

Que veut cet autre avec ses paperasses ?

Le Crieur.

Je crie les édits du Sénat et du peuple ; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter?

Pisthétère.

Qu'ordonnent-ils ?

Le Crieur.

Que vous vous conformerez à nos poids, à nos mesures et à nos décrets.

Pisthétère.

Attends : je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. *Il le bat.*

Le Crieur.

Que faites-vous ?

Pisthétère.

Si tu ne te retires avec tes décrets....

L'Inspecteur (revenant sur le théâtre.)

Je somme Pisthétère à comparoître en justice, pour cause d'outrages.

Pisthétère.

Quoi! te voilà encore!

Le Crieur (revenant sur le théâtre.)

Si quelqu'un chasse nos magistrats, au lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur sont dus...

Pisthétère.

Et te voilà aussi!

L'Inspecteur.

Tu sera condamné à payer mille dracmes. (*Ils rentrent et sortent plusieurs fois. Pisthétère poursuit tantôt l'un, tantôt l'autre, et les force enfin à se retirer.*)

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevrez sans peine que le vrai secret de faire rire le peuple, et sourire les gens d'esprit, est connu depuis long-temps, et qu'il ne reste plus qu'à l'appliquer aux différens genres de ridicules.. Nos auteurs sont nés dans les plus heureuses circonstances. Jamais tant de pères avares et de fils prodigues; jamais tant de fortunes renversées par l'amour du jeu, des procès et des courtisannes; jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, et une si grande exagération dans les idées, dans les sentimens, et jusques dans les vices.

Ce n'est que chez des peuples riches et éclairés, comme les Athéniens et ceux de Syracuse, que le goût de la comédie peut naî-

tre et se perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué sur les seconds : leur dialecte se prête mieux à cette espèce de drame, que celui des Syracusains, qui a quelque chose d'emphatique.

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venoit de donner à l'ancienne comédie. Je voudrois avoir assez de talens, lui disoit-il, pour rendre un juste hommage aux chef-d'œuvre de votre théâtre. J'ai osé relever quelques-uns de ses défauts ; il ne s'agissoit pas alors de ses beautés. Maintenant qu'on demande si la tragédie est susceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la constitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira peut-être des moyens qui manquèrent aux premiers auteurs, parce qu'on ne peut pas assigner des limites à l'art ; mais on ne peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait, les sentimens de la nature, parce que la nature n'a pas deux langages.

Cet avis passa tout d'une voix, et la séance finit.

Fin du Chapitre soixante-onzième.

CHAPITRE LXXII.

Extrait d'un voyage sur les côtes de l'Asie, et dans quelques-unes des îles voisines.

Philotas avoit dans l'île de Samos des possessions qui exigeoient sa présence. Je lui proposai de partir avant le terme qu'il avoit fixé, de nous rendre à Chio, de passer dans le continent, de parcourir les principales villes Grecques établies en Eolide, en Ionie, et en Doride; de visiter ensuite les îles de Rhodes et de Crète; enfin de voir, à notre retour, celles qui sont situées vers les côtes de l'Asie, telles qu'Astypalée, Cos, Patmos, d'où nous irions à Samos. La relation de ce voyage seroit d'une longueur excessive; je vais simplement extraire de mon journal les articles qui m'ont paru convenir au plan général de cet ouvrage.

Apollodore nous donna son fils Lysis, qui, après avoir achevé ses exercices, venoit d'entrer dans le monde. Plusieurs de nos amis voulurent nous accompagner; Stratonicus, entre autres, célèbre joueur de cithare, très-aimable pour ceux qu'il aimoit, très-redoutable pour ceux qu'il n'aimoit pas; car ses fréquentes reparties réussissoient souvent. Il passoit à voyager dans les différens cantons de la Grèce. Il venoit alors de la ville d'Æneos en Thrace. Nous lui demandâmes comment il avoit trouvé ce climat. Il nous dit: „ L'hiver y règne

pendant quatre mois de l'année, et le froid pendant les huit autres. „ En je ne sais quel endroit, ayant promis de donner des leçons publiques de son art, il ne put rassembler que deux élèves: il enseignoit dans une salle où se trouvoient les neuf statues des Muses avec celle d'Apollon: „ Combien avez-vous d'écoliers, lui dit quelqu'un? Douze, répondit-il, les dieux compris „.

L'île de Chio, où nous abordâmes, est une des plus grandes et des plus célèbres de la mer Egée. Plusieurs chaînes de montagnes couronées de beaux arbres, y forment des vallées délicieuses, et les collines y sont, en divers endroits, couvertes de vignes qui produisent un vin excellent. On estime sur-tout celui d'un canton nommé Arvisia.

Les habitans prétendent avoir transmis aux autres nations l'art de cultiver la vigne. Ils font très-bonne chère. Un jour que nous dînions chez un des principaux de l'île, on agita la fameuse question sur la patrie d'Homère: quantité de peuples veulent s'approprier cet homme célèbre. Les prétentions des autres villes furent rejetées avec mépris; celles de Chio défendues avec chaleur. Entre autres preuves, on nous dit que les descendans d'Homère subsistoient encore dans l'île sous le nom d'Homérides. A l'instant même, nous en vîmes paroître deux vêtus d'une robe magnifique, et la tête couverte d'une couronne d'or. Ils n'entamèrent point l'éloge du Poète; ils avoient un encens plus précieux à lui offrir. Après une invocation à Jupiter, ils chantèrent

alternativement plusieurs morceaux de l'Iliade, et mirent tant d'intelligence dans l'exécution, que nous découvrîmes de nouvelles beautés aux traits qui nous avoient le plus frappés.

Ce peuple posséda pendant quelque temps l'empire de la mer. Sa puissance et ses richesses lui devinrent funestes. On lui doit cette justice, que dans ses guerres contre les Perses, les Lacédémoniens et les Athéniens, il montra la même prudence dans les succés que dans les revers; mais on doit le blâmer d'avoir introduit l'usage d'acheter des esclaves. L'oracle, instruit de ce forfait, lui déclara qu'il s'étoit attiré la colère du ciel. C'est une des plus belles et des plus inutiles réponses que les dieux aient faites aux hommes.

De Chio, nous nous rendîmes à Cume en Eolide, et c'est de là que nous partîmes pour visiter ces villes florissantes qui bornent l'empire des Perses du côté de la mer Egée. Ce que j'en vais dire exige quelques notions préliminaires.

Dès les temps les plus anciens, les Grecs se trouvèrent divisés en trois grandes peuplades, qui sont les Doriens, les Eoliens et les Ioniens. Ces noms, à ce qu'on prétend, leur furent donnés par les enfans de Deucalion qui régna en Thessalie. Deux de ces fils, Dorus et Eolus, et son petit-fils Ion, s'étant établis en différens cantons de la Grèce, les peuples policés, ou du moins réunis par les soins de ces étrangers, se firent un honneur de porter leurs noms, comme on voit les diverses écoles de

philosophie, se distinguer par ceux de leurs fondateurs.

Les trois grandes classes que je viens d'indiquer se font encore remarquer par des traits plus ou moins sensibles. La langue grecque nous présente trois dialectes principaux, le Dorien, l'Eolien, et l'Ionien, qui reçoivent des subdivisions sans nombre. Le Dorien qu'on parle à Lacédémone, en Argolide, à Rhodes, en Crète, en Sicile, &c. forme, dans tous ces lieux et ailleurs, des idiômes particuliers. Il en est de même de l'Ionien. Quant à l'Eolien, il se confond souvent avec le Dorien; et ce rapprochement se manifestant sur d'autres points essentiels, ce n'est qu'entre les Doriens et les Ioniens, qu'on pourroit établir une espèce de parallele. Je ne l'entreprendrai pas; je cite simplement un exemple : les mœurs des premiers ont toujours été sévères; la grandeur et la simplicité caractérisent leur musique, leur architecture, leur langue et leur poésie. Les seconds ont plutôt adouci leur caractère; tous les ouvrages sortis de leurs mains, brillent par l'élégance et le goût.

Il règne entre les uns et les autres une antipathie, fondée peut-être sur ce que Lacédémone tient le premier rang parmi les nations Doriennes, et Athènes, parmi les Ioniennes; peut-être sur ce que les hommes ne peuvent se classer, sans qu'ils se divisent. Quoi qu'il en soit, les Doriens ont acquis une plus haute considération que les Ioniens, qui, en certains endroits, rougissent d'une pareille dénomination. Ce mépris, que les Athéniens n'ont ja-

mais éprouvé, s'est singulièrement accru, depuis que les Ioniens de l'Asie ont été soumis, tantôt à des tyrans particuliers, tantôt à des nations barbares.

Environ deux siècles après la guerre de Troie, une colonie de ces Ioniens fit un établissement sur les côtes de l'Asie, dont elle avoit chassé les anciens habitans. Peu de temps auparavant, des Eoliens s'étoient emparès du pays qui est au nord de l'Ionie, et celui qui est au midi, tomba ensuite entre les mains des Doriens. Ces trois cantons forment sur les bords de la mer une lisière, qui, en droite ligne, peut avoir de longueur 1700 stades *, et environ 460 dans sa plus grande largeur **. Je ne comprends pas dans ce calcul les îles de Rhodes, de Cos, de Samos, de Chio et de Lesbos, quoiqu'elles fassent partie des trois colonies.

Le pays qu'elles occupèrent dans le continent, est rennommé par sa richesse et sa beauté. Par-tout la côte se trouve heureusement diversifiée par des caps et des golfes, autour desquels s'élèvent quantité de bourgs et de villes: plusieurs rivières, dont quelques-unes semblent se multiplier par de fréquens détours, portent l'abondance dans les campagnes. Quoique le sol de l'Ionie n'égale pas en fertilité celui de l'Eolide, on y jouit d'un ciel plus serein, et d'une température plus douce.

---

* 64 lieues.
** Environ 17 lieues et un tiers.

Les Eoliens possèdent dans le continent onze villes, dont les députés s'assemblent en certaines occasions dans celle de Cume. La confédération des Ioniens s'est formée entre douze principales villes. Leurs députés se réunissent tous les ans, auprès d'un temple de Neptune, situé dans un bois sacré, au-dessous du mont Mycale, à une légère distance d'Ephèse. Après un sacrifice interdit aux autres Ioniens, et présidé par un jeune homme de Priène, on délibère sur les affaires de la province. Les états des Doriens s'assemblent au promontoire Triopium. La ville de Cnide, l'île de Cos, et trois villes de Rhodes ont seules le droit d'y envoyer des députés.

C'est à peu près de cette manière que furent réglée, dès les plus anciens temps, les diètes des Grecs Asiatiques. Tranquilles dans leurs nouvelles demeures, ils cultivèrent en paix de riches campagnes, et furent invités par la position des lieux à transporter leurs denrées de côte à côte. Bientôt leur commerce s'accrut avec leur industrie. On les vit dans la suite s'établir en Egypte, affronter la mer Adriatique, et celle de Tyrrhénie, se construire une ville en Corse, et naviguer à l'île de Tartessus, au-delà des colonnes d'Hercule.

Cependant leurs premiers succès avoient fixé l'attention d'une nation trop voisine, pour n'être pas redoutable. Les rois de Lydie, dont Sardes étoit la capitale, s'emparèrent de quelques unes de leurs villes. Crœsus les assujettit toutes, et leur imposa un tribut. Avant d'attaquer ce prince, Cyrus leur proposa de join-

dre leurs armes aux siennes; elles s'y refusèrent. Après sa victoire, il dédaigna leurs hommages, et fit marcher contre elles ses lieutenans, qui les unirent à la Perse par droit de conquête.

Sous Darius, fils d'Hystaspe, elles se soulevèrent. Bientôt, secondées des Athéniens, elles brûlerent la ville de Sardes, et allumèrent entre les Perses et les Grecs, cette haine fatale que des torrens de sang n'ont pas encore éteinte. Subjuguées de nouveau par les premiers, contraintes de leur fournir des vaisseaux contre les seconds, elles secouèrent leur joug, après la bataille de Mycale. Pendant la guerre du Péloponèse, alliées quelquefois des Lacédémoniens, elles le furent plus souvent des Athéniens, qui finirent par les asservir. Quelques années après, la paix d'Antalcidas les restitua pour jamais à leurs anciens maîtres.

Ainsi, pendant environ deux siècles, les Grecs, de l'Asie ne furent occupés qu'à porter, user, briser et reprendre leurs chaînes. La paix n'étoit pour eux que ce qu'elle est pour toutes les nations policées, un sommeil qui suspend les travaux pour quelques instans. Au milieu de ces funestes révolutions, des villes entières opposèrent une résistance opiniâtre à leurs ennemis. D'autres donnèrent de plus grands exemples de courage. Les habitans de Théos et de Phocée abandonnèrent les tombeaux de leurs pères; les premiers allèrent s'établir en Abdère en Thrace; une partie des seconds, après avoir long-temps erré sur les flots, jeta

les fondemens de la ville d'Elée en Italie, et de celle de Marseille dans les Gaules.

Les descendans de ceux qui restèrent dans la dépendance de la Perse, lui paient le tribut que Darius avoit imposé à leurs ancêtres. Dans la division générale que ce prince fit de toutes les provinces de son empire, l'Eolide, l'Ionie et la Doride jointes à la Pamphylie, la Lycie et d'autres contrées, furent taxées pour toujours à 400 talens *; somme qui ne paroîtra pas exorbitante, si l'on considère l'étendue, la fertilité, l'industrie et le commerce de ces contrées. Comme l'assiette de l'impôt occasionnoit des dissentions entre les villes et les particuliers, Artapherne, frère de Darius, ayant fait mesurer et évaluer par parasanges ** les terres des contribuables, fit approuver par leurs députés un tableau de répartition, qui devoit concilier tous les intérêts, et prévenir tous les troubles.

On voit, par cet exemple, que la cour de Suze vouloit retenir les Grecs, leurs sujets, dans la soumission plutôt que dans la servitude; elle leur avoit même laissé leurs loix, leur religion, leurs fêtes et leurs assemblées provinciales. Mais, par une fausse politique, le souverain accordoit le domaine, ou du moins l'administration d'une ville grecque à l'un de ses citoyens qui, après avoir répondu de la

---

* Environ 2,500,000 livres.

** C'est-à-dire par parasanges quarrées. La parasange valoit 2268 toises.

fidélité de ses compatriotes, les excitoit à la révolte, ou exerçoit sur eux une autorité absolue. Ils avoient alors à supporter les hauteurs du gouverneurs particuliers qu'il protégeoit : et comme ils étoient trop éloignés du centre de l'empire, leurs plaintes parvenoient rarement aux pieds du trône. Ce fut en vain que Mardonius, le même qui commanda l'armée des Perses sous Xerxés, entreprit de ramener la constitution à ses principes. Ayant obtenu le gouvernement de Sardes, il rétablit la démocratie dans les villes de l'Ionie, et en chassa tous les tyrans subalternes ; ils reparurent bientôt, parce que les successeurs de Darius voulant récompenser leurs flatteurs, trouvoient que rien n'étoit si facile que de leur abandonner le pillage d'une ville éloignée. Aujourd'hui que les concessions s'accordent plus rarement, les Grecs Asiatiques, amollis par les plaisirs, ont laissé par-tout l'oligarchie s'établir sur les ruines du gouvernement populaire.

Maintenant, si l'on veut y faire attention, on se convaincra aisément qu'il ne leur fut jamais possible de conserver une entière liberté. Le royaume de Lydie, devenu dans la suite une des provinces de l'empire des Perses, avoit pour limites naturelles, du côté de l'ouest, la mer Egée, dont les rivages sont peuplés par les colonies Grecques. Elles occupent un espace si étroit, qu'elles devoient nécessairement tomber entre les mains des Lydiens et des Perses, ou se mettre en état de leur résister. Or, par un vice qui subsiste aus-

si parmi les républiques fédératives du continent de la Grèce, non seulement l'Eolide, l'Ionie et la Doride, menacées d'une invasion, ne réunissoient pas leurs forces, mais dans chacune des trois provinces, les décrets de la diète n'obligeoient pas étroitement les peuples qui la composent; aussi vit-on, du temps de Cyrus, les habitans de Milet faire leur paix particulière avec ce prince, et livrer aux fureurs de l'ennemi les autres villes de l'Ionie.

Quand la Grèce consentit à prendre leur défense, elle attira dans son sein les armées innombrables de Perses; et, sans les prodiges du hasard et de la valeur, elle auroit succombé elle-même. Si, après un siècle de guerres désastreuses, elle a renoncé au funeste projet de briser les fers des Ioniens; c'est qu'elle à compris enfin que la nature des choses opposoit un obstacle invincible à leur affranchissement. Le sage Bias de Priène, l'annonça hautement, lorsque Cyrus se fut rendu maître de la Lydie. „N'attendez ici qu'un esclavage honteux, dit-il aux Ioniens assemblés; montez sur vos vaisseaux, traversez les mers, emparez-vous de la Sardaigne ainsi que des îles voisines; vous coulerez ensuite des jours tranquilles. „

Deux fois ces peuples ont pu se soustraire à la domination des Perses; l'une en suivant les conseils de Bias, l'autre en déférant à celui des Lacédémoniens qui, après la guerre Médique, leur offrirent de les transporter en Grèce. Ils ont toujours refusé de quitter leurs demeures; et, s'il est permis d'en juger

d'après leur population et leurs richesses, l'indépendance n'étoit pas nécessaire à leur bonheur.

Je reprends la narration de mon voyage, trop long-temps suspendue. Nous parcourûmes les trois provinces Grecques de l'Asie. Mais, comme je l'ai promis plus haut, je bornerai mon récit à quelques observations générales.

La ville de Cume est une des plus grandes et des plus anciennes de l'Eolide. On nous avoit peint les habitans comme des hommes presque stupides. Nous vîmes bientôt qu'ils ne devoient cette réputation qu'à leurs vertus. Le lendemain de notre arrivée, la pluie survint, pendant que nous nous promenions dans la place, entourée de portiques appartenans à la république. Nous voulûmes nous y réfugier; on nous retint; il falloit une permission. Une voix s'écria: entrez dans les portiques; et tout le monde y courut. Nous apprîmes qu'ils avoient été cédés pour un temps à des créanciers de l'état: comme le public respecte leur propriété, et qu'ils rougiroient de le laisser exposé aux intempéries des saisons, on a dit que ceux de Cume ne sauroient jamais qu'il faut se mettre à couvert, quand il pleut, si l'on n'avoit soin de les en avertir. On a dit encore que pendant 300 ans, ils ignorèrent qu'ils avoient un port, parce qu'ils s'étoient abstenus, pendant cet espace de temps, de percevoir des droits sur les marchandises qui leur venoient de l'étranger.

Après avoir passé quelques jours à Phocée, dont les murailles sont construites en

grosses pierres parfaitement jointes ensemble, nous entrâmes dans ces vastes et riches campagnes que l'Hermus fertilise de ses eaux, et qui s'étendent depuis les rivages de la mer jusqu'au-delà de Sardes. Le plaisir de les admirer étoit accompagné d'une réflexion douloureuse. Combien de fois ont-elles été arrosées du sang des mortels! Combien le seront-elles encore de fois! A l'aspect d'une grande plaine, on me disoit en Grèce: c'est ici que, dans une telle occasion, périrent tant de milliers de Grecs; en Scythie: ces champs, séjour éternel de la paix, peuvent nourrir tant de milliers de moutons.

Notre route, presque par-tout ombragée de beaux andrachnés, nous conduisit à l'embouchure de l'Hermus, et de là nos regards s'étendirent sur cette superbe rade, formée par une presqu'île où sont les villes d'Erythres et de Téos. Au fond de la baie, se trouvent quelques petites bourgades, restes infortunés de l'ancienne ville de Smyrne, autrefois détruite par les Lydiens. Elles portent encore le même nom; et, si des circonstances favorables permettent un jour d'en réunir les habitans dans une enceinte qui les protège, leur position attirera, sans doute, chez eux un commerce immense. Ils nous firent voir, à une légère distance de leurs demeures, une grotte d'où s'échappe un petit ruisseau, qu'ils nomment Mélés. Elle est sacrée pour eux; ils prétendent qu'Homère y composa ses ouvrages.

Dans la rade, presque en face de Smyrne, est l'île de Clazomènes, qui tire un grand

profit de ses huîles. Ses habitans tiennent un des premiers rangs parmi ceux de l'Ionie. Ils nous apprirent le moyen dont ils usèrent une fois pour rétablir leurs finances. Après une guerre qui avoit épuisé le trésor public, ils se trouverènt devoir aux soldats congédiés la somme de 20 talens *; ne pouvant l'acquitter, ils en payèrent pendant quelques années l'intérêt fixé à cinq pour cent: ils frappèrent ensuite des monnoies de cuivre, auxquelles ils assignèrent la même valeur qu'à celles d'argent. Les riches consentirent à les prendre pour celles qu'ils avoient entre leurs mains; la dette fut éteinte; et les revenus de l'état, administrés avec économie, servirent à retirer insensiblement les fausses monnoies introduites dans le commerce.

Les petits tyrans établis autrefois en Ionie, usoient de voies plus odieuses pour s'enrichir. A Phocée on nous avoit raconté le fait suivant. Un Rhodien gouvernoit cette ville: il dit en secret et séparément aux chefs des deux factions qu'il avoit formées lui-même, que leurs ennemis lui offroient une telle somme, s'il se déclaroit pour eux. Il la retira de chaque côté, et parvint ensuite à réconcilier les deux partis.

Nous dirigeâmes notre route vers le midi. Outre les villes qui sont dans l'intérieur des terres, nous vîmes sur les bords de la mer, ou aux environs, Lébédos, Colophon, Ephè-

* 108,000 livres.

se, Priène, Mayus, Milet, Iasus, Myndus, Halicarnasse et Cnide.

Les habitans d'Ephèse nous montroient avec regret les débris du temple de Diane, aussi célèbre par son antiquité que par sa grandeur. Quatorze ans auparavant, il avoit été brûlé, non par le feu du ciel, ni par les fureurs de l'ennemi, mais par les caprices d'un particulier, nommé Hérostrate, qui, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'éterniser son nom. La diète générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli; mais la défense doit en perpétuer le souvenir; et l'historien Théopompe me dit un jour, qu'en racontant le fait il nommeroit le coupable.

Il ne reste de ce superbe édifice que les quatre murs, et des colonnes qui s'élèvent au milieu des décombres. La flamme a consumé le toît et les ornemens qui décoroient la nef. On commence à le rétablir. Tous les citoyens ont contribué; les femmes ont sacrifié leurs bijoux. Les parties dégradés par le feu seront restaurées; celles qu'il a détruites reparoîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit rehâussée par l'éclat de l'or, et les ouvrages de quelques célèbres artistes; elle le sera beaucoup plus par les tributs de la peinture et de la sculpture, perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point la forme de la statue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, et qu'on retrouve dans les temples de plusieurs villes grecques. La tête de la déesse est surmontée

d'une tour ; deux tringles de fer soutiennent ses mains ; le corps se termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux et d'autres simboles *.

Les Ephésiens ont, sur la construction des édifices publics, une loi très-sage. L'architecte dont le plan est choisi, fait ses soumissions, et engage tous ses biens. S'il a rempli exactement les conditions du marché, on lui décerne des honneurs. La dépense excede-t-elle d'un quart ? le trésor de l'état fournit ce surplus. Va-t-elle par-delà le quart ? tout l'excédent est prélevé sur les biens de l'artiste.

Nous voici à Milet. Nous admirons ses murs, ses temples ses fêtes, ses manufactures, ses ports, cet assemblage confus de vaisseaux, de matelots et d'ouvriers qu'agite un mouvement rapide. C'est le séjour de l'opulence, des lumières et des plaisirs ; c'est l'Athènes de l'Ionie. Doris, fille de l'Océan, eut de Nérée cinquante filles, nommées Néréides, toutes distinguées par des agrémens divers. Milet a vu sortir de son sein un plus grand nombre de colonies qui perpétuent sa gloire sur les côtes de l'Hellespont, de la Propontide et du Pont-Euxin **. Leur métropole donna le jour aux premiers historiens, aux premiers philosophes ; elle se félicite d'avoir produit Aspasie, et les plus aimables courtisanes. En certaines circons-

* Voyez la note à la fin du volume.

** Seneque attribue à Milet 75 colonies ; Pline, plus de 80. Voyez les citations.

tances, les intérêts de son commerce l'ont forcée de préférer la paix à la guerre ; en d'autres, elles a déposé les armes sans les avoir flétries; et de là ce proverbe : les Milésiens furent vaillans autrefois.

Les monumens des arts décorent l'intérieur de la ville ; les richesses de la nature éclatent aux environs. Combien de fois nous avons porté nos pas vers les bords du Méandre, qui après avoir reçu plusieurs rivières et baigné les murs de plusieurs villes, se répand, en replis tortueux, au milieu de cette plaine qui s'honore de porter son nom, et se pare avec orgueil de ses bienfaits ! Combien de fois, assis sur le gazon qui bords ses rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux ravissans, ne pouvant nous rassasier ni de cet air, ni de cette lumière dont la douceur égale la pureté, nous sentions une langueur délicieuse se glisser dans nos ames, et les jeter, pour ainsi dire, dans l'ivresse du bonheur ! Telle est l'influence du climat de l'Ionie; et comme, loin de la corriger, les causes morales n'ont servi qu'à l'augmenter, les Ioniens sont devenus le peuple le plus efféminé, et l'un des plus aimables de la Grèce.

Il règne dans leurs idées, leurs sentimens et leurs mœurs, une certaine mollesse qui fait le charme de la société ; dans leur musique et leurs danses, une liberté qui commence par révolter, et finit par séduire. Ils ont ajouté de nouveaux attraits à la volupté, et leur luxe s'est enrichi de leurs découvertes : des fêtes nombreuses les occupent chez eux, ou les at-

tirent chez leurs voisins ; les hommes s'y montrent avec des habits magnifiques, les femmes avec l'élégance de la parure, tous avec le desir de plaire. Et de là ce respect qu'ils conservent pour les traditions anciennes qui justifient leurs foiblesses. Auprès de Milet, on nous conduisit à la fontaine de Biblis, où cette princesse infortunée expira d'amour et de douleur. On nous montra le mont Latmus où Diane accordoit ses faveurs au jeune Endymion. A Samos, les amans malheureux vont adresser leurs vœux aux mânes de Léontichus et de Rhadine.

Quand on remonte le Nil depuis Memphis jusqu'à Thèbes, on apperçoit, aux côtés du fleuve, une longue suite de superbes monumens, parmi lesquels s'élèvent par intervalles des pyramides et des obélisques. Un spectacle plus intéressant frappe le voyageur attentif, qui, du port d'Halicarnasse en Doride, rémonte vers le nord pour se rendre à la presqu'île d'Erythres. Dans cette route qui, en droite ligne, n'a que 900 stades environ *, s'offrent à ses yeux quantité de villes dispersées sur les côtes du continent et des îles voisines. Jamais, dans un si court espace, la nature n'a produit un si grand nombre de talens distingués et de génies sublimes. Hérodote naquit à Halicarnasse; Hippocrate à Cos; Thalès à Milet; Pythagore à Samos; Parrhasius à

* Environ 34 lieues.

Ephèse *; Nénophane ** à Colophon; Anacréon à Téos; Anaxagore à Clazomènes; Homère par-tout: j'ai déja dit que l'honneur de lui avoir donné le jour, excite de grandes rivalités dans ces contrées. Je n'ai pas fait mention de tous les écrivains célèbres de l'Ionie, par la même raison, qu'en parlant des habitans de l'Olympe, on ne cite communément que les plus grands dieux.

De l'Ionie proprement dite, nous passâmes dans la Doride, qui fait partie de l'ancienne Carie. Cnide, située près du promontoire Triopium, donna le jour à l'historien Ctésias, ainsi qu'à l'astronome Eudoxe, qui a vécu de notre temps. On nous montroit, en passant, la maison où ce dernier faisoit ses observations. Un moment après nous nous trouvâmes en présence de la célèbre Vénus de Praxitèle. Elle est placée au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux portes opposées, afin qu'une lumière douce l'éclaire de toutes parts. Comment peindre la surprise du premier coup d'œil, les illusions qui la suivirent bientôt? nous prêtions nos sentimens au marbre; nous l'entendions soupirer. Deux élèves de Praxitèle, venus récemment d'Athènes pour étudier ce chef-d'œuvre, nous faisoient entrevoir des beautés dont nous ressentions les effets

* Apelle naquit aussi dans ces provinces; à Cos, suivant les uns; à Ephèse, suivant les autres.

** Chef de l'école d'Elée.

sans en pénétrer la cause. Parmi les assistans, l'un disoit : „ Vénus a quitté l'Olympe, elle habite parmi nous. „ Un autre ; „ Si Junon et Minerve la voyoient maintenant, elles ne se plaindroient plus du jugement de Pâris ? „ Un troisième : La Déesse daigna autrefois se montrer sans voile aux yeux de Pâris, d'Anchise et d'Adonis. A-t-elle apparu de même à Praxitèle ? Oui, répondit un des élèves, et sous la figure de Phryné. „ En effet, au premier aspect, nous avions reconnu cette fameuse courtisane. Ce sont de part et d'autre les mêmes traits, le même regard. Nos jeunes artistes y découvroient en même temps le sourire enchanteur d'une autre maîtresse de Praxitèle, nommée Cratine.

C'est ainsi que les peintres et les seulpteurs, prenant leurs maîtresses pour modèles, les ont exposées à la vénération publique, sous les noms de différentes divinités; c'est ainsi qu'ils ont représenté la tête de Mercure d'après celle d'Alcibiade.

Les Cnidiens s'énorgueillissent d'un trésor qui favorise à la fois les intérêts de leur commerce et ceux de leur gloire. Chez des peuples livrés à la superstition, et passionnés pour les arts, il suffit d'un oracle ou d'un monument célèbre, pour attirer les étrangers. On en voit très-souvent qui passent les mers, et viennent à Cnide contempler le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Praxitèle *.

---

* Des médailles frappées à Cnide, du temps des empereurs romains, représentent, à ce qu'il

Lysis, qui ne pouvoit en détourner ses regards, exagéroit son admiration; et s'écrioit de temps en temps: jamais la nature n'a produit rien de si parfait. Et comment savez-vous, lui dis-je, que parmi ce nombre infini de formes qu'elle donne au corps humain, il n'en est point qui surpasse en beauté celle que nous avons devant les yeux? A-t-on consulté tous les modèles qui ont existé, qui existent et qui existeront un jour? Vous conviendrez du moins, répondit-il, que l'art multiplie ces modèles, et qu'en assortissant avec soin les beautés éparses sur différens individus, il a trouvé le secret de suppléer à la négligence impardonnable de la nature; l'espèce humaine ne se montre-t-elle pas avec plus d'éclat et de dignité dans nos atteliers, que parmi toutes les familles de la Grèce? Aux yeux de la nature, repris-je, rien n'est beau, rien n'est laid, tout est dans l'ordre. Peu lui importe que de ses immenses combinaisons, il résulte une figure qui présente toutes les perfections ou toutes les défectuosités que nous assignons au corps humain. Son unique objet est de conserver l'harmonie, qui, en liant par des chaînes invisibles les moindres parties de l'univers à ce grand tout, les conduit paisiblement à leur fin. Respectez donc ses opérations; elles sont d'un genre si relevé, que la moindre, réflexion vous

---

paroit, la Vénus de Praxitèle. De la main droite la déesse cache son sexe, de la gauche elle tient un linge au-dessus d'un vase à parfums.

découvriroit plus de beautés réelles dans un insecte, que dans cette statue.

Lysis, indigné des blasphêmes que je prononçois en présence de la Déesse, me dit avec chaleur: pourquoi réfléchir, quand on est forcé de céder à des impressions si vives? Les vôtres le seroient moins, répondis-je, si vous étiez seul et sans intérêt, sur-tout si vous ignoriez le nom de l'artiste. J'ai suivi les progrès de vos sensations: vous avez été frappé au premier instant, et vous vous êtes exprimé en homme sensé; des ressouvenirs agréables se sont ensuite réveillés dans votre cœur, et vous avez pris le langage de la passion; quand nos jeunes élèves nous ont dévoilé quelques secrets de l'art, vous avez voulu enchérir sur leurs expressions; et vous m'avez refroidi par votre enthousiasme. Combien fut plus estimable la candeur de cet Athénien qui se trouva par hasard au portique où l'on conserve la célèbre Hélène de Zeuxis! il la considéra pendant quelques instans; et moins surpris de l'excellence du travail, que des transports d'un peintre placé à ses côtés, il lui dit: mais je ne trouve pas cette femme si belle. C'est que vous n'avez pas mes yeux, répondit l'artiste.

Au sortir du temple, nous parcourûmes le bois sacré, où tous les objets sont relatifs au culte de Vénus. Là semblent revivre et jouir d'une jeunesse éternelle, la mère d'Adonis, sous la forme du myrte; la sensible Daphné, sous celle du laurier; le beau Cyparissus sous celle du cyprès. Par-tout le lierre flexible se tient fortement attaché aux branches des ar-

bres; et en quelques endroits, la vigne trop féconde y trouve un appui favorable. Sous des berceaux, que de superbes platanes protégeoient de leur ombre, nous vîmes plusieurs groupes de Cnidiens, qui, à la suite d'un sacrifice, prenoient un repas champêtre : ils chantoient leurs amours, et versoient fréquemment dans leurs coupes le vin délicieux que produit cette heureuse contrée.

Le soir, de retour à l'auberge, nos jeunes élèves ouvrirent leurs portes-feuilles, et nous montrèrent, dans des esquisses qu'ils s'étoient procurées, les premières pensées de quelques artistes célèbres. Nous y vîmes aussi un grand nombre d'études, qu'ils avoient faites d'après plusieurs beaux monumens, et en particulier, d'après cette fameuse statue de Polyclète, qu'on nomme le canon ou la règle. Ils portoient toujours avec eux l'ouvrage que composa cet artiste, pour justifier les proportions de la figure, et le traité de la symétrie et des couleurs, récemment publié par le peintre Euphranor.

Alors s'élevèrent plusieurs questions sur la beauté, soit universelle, soit individuelle; tous la regardoient comme une qualité uniquement relative à notre espèce; tous convenoient qu'elle produit une surprise accompagnée d'admiration, et qu'elle agit sur nous avec plus ou moins de force, suivant l'organisation de nos sens, et les modifications de notre ame. Mais ils ajoutoient que l'idée qu'on s'en fait, n'étant pas la même en Afrique qu'en Europe, et variant par-tout, suivant la différence de

l'âge et du sexe, il n'étoit pas possible d'en réunir les divers caractères dans une définition exacte.

Un de nous, à la fois médecin et philosophe, après avoir observé que les parties de notre corps sont composées des élémens primitifs, soutint que la santé résulte de l'équilibre de ces élémens, et la beauté, de l'ensemble de ces parties. Non, dit un des disciples de Praxitèle, il ne parviendroit pas à la perfection, celui qui se traînant servilement après les règles, ne s'attacheroit qu'à la correspondance des parties, ainsi qu'à la justesse des proportions. On lui demanda quels modèles se propose un grand artiste, quand il veut représenter les souverain des dieux, ou la mère des amours.

Des modèles, répondit-il, qu'il s'est formés d'après l'étude réfléchie de la nature et de l'art, et qui conservent, pour ainsi dire, en dépôt tous les attraits convenables à chaque genre de beauté. Les yeux fixés sur un de ces modèles, il tâche par un long travail de le reproduire dans sa copie; il la retouche mille fois; il y met tantôt l'empreinte de son ame élevée, tantôt celle de son imagination riante, et ne la quitte qu'après avoir répandu la majesté suprême dans le Jupiter d'Olimpie, ou les graces séduisantes dans la Vénus de Cnide.

La difficulté subsiste, lui dis-je; ces simulacres de beautés dont vous parlez, ces images abstraites où le vrai simple s'enrichit du vrai idéal, n'ont rien de circonscrit ni d'uniforme. Chaque artiste les conçoit et les pré-

sente avec des traits différens. Ce n'est donc pas sur des mesures si variables, qu'on doit prendre l'idée précise du beau par excellence.

Platon ne le trouvant nulle part exempt de taches et d'altération, s'éleva, pour le découvrir, jusqu'à ce modèle que suivit l'ordonnateur de toutes choses, quand il débrouilla le chaos. Là se trouvoient tracées, d'une manières inneffable et sublime *, toutes les espèces des objets qui tombent sous nos sens, toutes les beautés que le corps humain peut recevoir dans les diverses époques de notre vie. Si la matière rebelle n'avoit opposé une résistance invincible à l'action divine, le monde visible posséderoit toutes les perfections du monde intellectuel. Les beautés particulières, à la vérité, ne feroient sur nous qu'une impression légère, puisqu'elles seroient communes aux individus de même sexe et de même âge; mais combien plus fortes et plus durables seroient nos émotions à l'aspect de cette abondance de beautés, toujours pures et sans mélange d'imperfections, toujours les mêmes et toujours nouvelles?

Aujourd'hui notre ame, où reluit un rayon de lumière émané de la divinité, soupire sans cesse après le beau essentiel: elle en recherche les foibles restes, dispersés dans les êtres qui nous entourent, et en fait elle-même jaillir de son sein des étincelles qui brillent dans les chefs-d'œuvre des arts, et qui font di-

---

* Voyez le chapitre LIX de cet ouvrage.

re que leurs auteurs, ainsi que les poètes, sont animés d'une flamme céleste.

On admiroit cette théorie, on la combattoit; Philotas prit la parole. Aristote, dit il, qui ne se livre pas à son imagination, peut-être parce que Platon s'abandonne trop à la sienne, s'est contenté de dire que la beauté n'est autre chose que l'ordre dans la grandeur. En effet, l'ordre suppose la symétrie, la convenance, l'harmonie: dans la grandeur sont comprise la simplicité, l'unité, la majesté. On convint que cette définition renfermoit à-peu-près tous les caractères de la beauté, soit universelle, soit individuelle.

Nous allâmes de Cnide à Mylasa, l'une des principales villes de la Carie. Elle possède un riche territoire, et quantité de temples, quelques-uns très-anciens, tous construits d'un beau marbre tiré d'une carrière voisine. Le soir, Stratonicus nous dit qu'il vouloit jouer de la cithare en présence du peuple assemblé, et n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait récemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommé Isaus. La multitude étoit accourue à l'invitation d'un joueur de cithare. Au moment qu'il déployoit toutes les ressources de son art, la trompette annonça l'instant de la vente du poisson. Tout le monde courut au marché, à l'exception d'un citoyen qui étoit dur d'oreille; le musicien s'étant approché de lui pour le remercier de son attention, et le féliciter sur le goût: — Est-ce que la trompette a sonné, lui dit cet homme? — Sans doute. — Adieu donc, je m'en-

fuis bien vîte. Le lendemain Stratonicus se trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices sacrés, et ne voyant autour de lui que très-peu d'auditeurs, se mit à crier de toutes ses forces: *Temples, écoutez-moi*; et après avoir préludé pendant quelques momens, il congédia l'assemblée. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie ont pour les grands talens.

Il courut plus de risques à Caunus. Le pays est fertile; mais la chaleur du climat et l'abondance des fruits y occasionnent souvent des fièvres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades pâles et languissans, qui se traînoient dans les rues. Stratonicus s'avisa de leur citer un vers d'Homère, où la destinée des hommes est comparée à celle des feuilles. C'étoit en automne, lorsque les feuilles jaunissent. Comme les habitans s'offensoient de cette plaisanterie: „ Moi, répondit-il, je n'ai pas voulu dire que ce lieu fut mal-sain, puisque je vois les morts s'y promener paisiblement. „ Il fallut partir au plus vîte, mais ce ne fut pas sans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'une fois à Corinthe, il lui échappa quelques indiscrétions qui furent très-mal reçues. Une vieille femme le regardoit attentivement; il voulut en savoir la raison. La voici, répondit-elle: cette ville ne peut vous souffrir un seul jour dans son sein; comment se peut-il que votre mère vous ait porté dix mois dans le sien „?

Fin du Chapitre soixante-douzième.

CHAPITRE LXXIII.

Suite du Chapitre précédent.

Les îles de Rhodes, de Crète et de Cos. Hippocrate.

Nous nous embarquâmes à Caunus. En approchant de Rhodes, Stratonicus nous chanta cette belle ode, où entre autres louanges que Pindare donne à cette île, il l'appelle la fille de Vénus et l'épouse du soleil; expressions peut-être relatives aux plaisirs que la Déesse y distribue, et à l'attention qu'à le dieu de l'honorer sans cesse de sa présence; car on prétend qu'il n'est point de jour dans l'année où il ne s'y montre pendant quelques momens. Les Rhodiens le regardent comme leur principale divinité, et le représentent sur toutes leurs monnoies.

Rhodes fut d'abord nommée Ophiusa, c'est-à-dire l'île aux serpens. C'est ainsi qu'on désigna plusieurs autres îles qui étoient peuplées de ces reptiles, quand les hommes en prirent possession. Remarque générale: quantité de lieux, lors de leur découverte, reçurent leurs noms des animaux, des arbres, des plantes et des fleurs qui s'y trouvoient en abondance. On disoit: Je vais au pays *des cailles, des cyprès, des lauriers*, &c.

Du temps d'Homère, l'île dont je parle étoit partagée entre les villes d'Ialyse, Cami-

re et Linde, qui subsistent encore, dépouillées de leur ancien éclat. Presque de nos jours la plupart de leurs habitans ayant résolu de s'établir dans un même endroit pour réunir leurs forces, jetèrent les fondemens de la ville de Rhodes *, d'après les dessins d'un architecte Athénien; ils y transportèrent les statues qui décoroient leurs premières demeures, et dont quelques-unes sont de vrais colosses **. La nouvelle ville fut construite en forme d'amphithéâtre, sur un terrein qui descend jusqu'au rivage de la mer. Ses ports, ses arsenaux, ses murs qui sont d'une très-grande élévation, et garnis de tours; ses maisons bâties en pierres et non en briques; ses temples, ses rues, ses théâtres, tout y porte l'empreinte de la grandeur et de la beauté: tout annonce le goût d'une nation qui aime les arts, et que son opulence met en état d'exécuter de grandes choses.

Le pays qu'elle habite jouit d'un air pur et serein. On y trouve des cantons fertiles, du raisin et du vin excellent, des arbres d'une grande beauté, du miel estimé, des salines, des carrières de marbre; la mer qui l'entou-

---

* Dans la première année de la 93.e olympiade.

** Parmi ces statues colossales, je ne compte pas ce fameux colosse, qui avoit, suivant Pline, 70 coudées de haut, parce qu'il ne fut construit qu'environ 64 ans après l'époque où je place le voyage d'Anacharsis à Rhodes. Mais je le cite ici pour prouver quel étoit dans ces temps-là le goût des Rhodiens pour les grands monumens.

re, fournit du poisson en abondance. Ces avantages et d'autes encore ont fait dire aux poètes qu'une pluie d'or y descend du ciel.

L'industrie seconda la nature. Avant l'époque des olympiades, les Rhodiens s'appliquèrent à la marine. Par son heureuse position, leur île sert de relâche aux vaisseaux qui vont d'Egypte en Grèce, ou de Grèce en Egypte. Ils s'établissent successivement dans la plupart des lieux où le commerce les attiroit. On doit compter parmi leurs nombreuse colonies, Parthénopé * et Salapia en Italie, Agrigente et Géla en Sicile, Rhodes ** sur les côtes de l'Ibérie au pied des Pyrénées, &c.

Les progrès de leurs lumières sont marqués par des époques assez distinctes. Dans les plus anciens temps, ils reçurent de quelques étrangers, connus sous le nom de Telchiniens, des procédés, sans doute informes encore, pour travailler les métaux; les auteurs de bienfait furent soupçonnes d'employer les opérations de la magie. Des hommes plus éclairés leur donnèrent ensuite des notions sur le cours des astres, et sur l'art de la divination; on les nomma les enfans du soleil. Enfin des hommes de génie les soumirent à des loix dont la sagesse est généralement reconnue. Celles qui concernent la marine, ne cesseront de la maintenir dans un état florissant, et pourront servir de modèles à toutes les nations commerçantes. Les

* Naples.
** Roses en Espagne.

Rhodiens paroissent avec assurance sur toutes les mers, sur toutes les côtes. Rien n'est comparable à la légéreté de leurs vaisseaux, à la discipline qu'on y observe, à l'habileté des commandans et des pilotes. Cette partie de l'administration est confiée aux soins vigilans d'une magistrature sévère; elle puniroit de mort ceux qui, sans permission, pénétreroient dans certains endroits des arsenaux.

Je vais rapporter quelques-unes de leurs loix civiles et criminelles. Pour empêcher que les enfans ne laissent flétrir la mémoire de leur père: „ Qu'ils paient ses dettes, dit la loi, quand même ils renonceroient à sa succession. „ A Athènes, lorsqu'un homme est condamné à perdre la vie, on commence par ôter son nom du registre des citoyens. Ce n'est donc pas un Athénien qui s'est rendu coupable, c'est un étranger. Le même esprit à dicté çette loi des Rhodiens: „ Que les homicides soient jugés hors de la ville. „ Dans la vue d'inspirer plus d'horreur pour le crime, l'entrée de la ville est interdite à l'exécuter des hautes œuvres.

L'autorité avoit toujours été entre les mains du peuple : elle lui fut enlevée, il y a quelques années, par une faction que favorisoit Mausole, roi de Carie ; et ce fut vainement qu'il implora le secours des Athéniens. Les riches, auparavant maltraités par le peuple, veillent sur ses interêts, avec plus de soin qu'il ne faisoit lui-même. Ils ordonnent de temps en temps des distributions de blé; et des officiers particuliers sont chargés de prévenir les besoins des plus pauvres, et spécialement de ceux

qui sont employés sur les flottes et dans les arsenaux.

De telles attentions perpétueront sans doute l'oligarchie *; et tant que les principes de la constitution ne s'altéreront point, on recherchera l'alliance d'un peuple dont les chefs auront appris à se distinguer par une prudence consommée, et les soldats par un courage intrépide. Mais ces alliances ne seront jamais fréquentes. Les Rhodiens resteront, autant qu'ils le pourront, dans une neutralité armée. Ils auront des flottes toujours prêtes pour protéger leur commerce, un commerce pour amasser des richesses, de richesses pour être en état d'entretenir leurs flottes.

Les loix leur inspirent un amour ardent pour la liberté; les monumens superbes impriment dans leurs ames des idées et des sentimens de grandeur. Ils conservent l'espérance dans les plus affreux revers; et l'ancienne simplicité de leurs pères dans le sein de l'opulence **. Leurs mœurs ont quelquefois reçu de fortes atteintes: mais ils sont tellement attachés à certaines formes d'ordre et de décence, que de pareilles attaques n'ont chez eux qu'une influence passagère. Ils se montrent en public avec des habits modestes et un maintien grave. On ne les voit jamais courir dans les rues, et se précipiter les uns sur les autres. Ils as-

---

* L'oligarchie établie à Rhodes du temps d'Aristote, subsistoit encore du temps de Strabon.

** Voyez la note à la fin du volume.

sistent aux spectacles en silence; et dans ces repas où règne la confiance de l'amitié et de la gaieté, ils se respectent eux-mêmes.

Nous parcourûmes l'île dans sa partie orientale, où l'on prétend qu'habitoient autrefois des géans. On y a découvert des os d'une grandeur énorme. On nous en avoit montré de semblables en d'autres lieux de la Grèce. Cette race d'hommes a-t-elle existé? Je l'ignore.

Au bourg de Linde, le temple de Minerve est remarquable, non seulement par sa haute antiquité et par les offrandes des rois, mais encore par deux objets qui fixèrent notre attention. Nous y vîmes, tracée en lettres d'or, cette ode de Pindare, que Stratonicus nous avoit fait entendre. Non loin de là se trouve le portraît d'Hercule; il est de Parrhasius, qui dans une inscription placée au bas du tableau, atteste qu'il avoit représenté le Dieu, tel qu'il l'avoit vu plus d'une fois en songe. D'autres ouvrages du même artiste excitoient l'émulation d'un jeune homme de Caunus, que nous connûmes, et qui se nommoit Protogène. Je le cite, parce qu'on auguroit, d'après ses premiers essais, qu'il se placeroit un jour à côté ou au-dessus de Parrhasius.

Parmi les gens de lettres qu'a produits l'île de Rhodes, nous citerons d'abord Cléobule, l'un des sages de la Grèce, ensuite Timocréon et Anaxandrice, l'un et l'autre célèbres par leurs comédies. Le premier étoit à la fois athlète et poète, très-vorace et très-satirique. Dans ses pièces de théâtre, ainsi que dans ses chansons, il déchira sans pitié Thé-

mistocle et Simonide. Après sa mort, Simonide fit son épitaphe; elle étoit conçue en ces termes: „ J'ai passé ma vie à manger, à boire, et à dire du mal de tout le monde. „

Anaxandride appelé à la cour du roi de Macédoine, augmenta par une de ses pièces l'éclat des fêtes qu'on y célébroit. Choisi par les Athéniens pour composer le dithyrambe qu'on devoit chanter dans une cérémonie religieuse, il parut à cheval à la tête du chœur, ses cheveux tombant sur ses épaules, vêtu d'une robe de pourpre garnie de franges d'or, et chantant lui-même ses vers; il crut que cet appareil, soutenu d'une belle figure, lui attireroit l'admiration de la multitude. Sa vanité lui donnoit une humeur insupportable. Il avoit fait 65 comédies. Il remporta dix fois le prix: mais, beaucoup moins flatté de ses victoires qu'humilié de ses chûtes, au-lieu de corriger les pièces qui n'avoient pas réussi, il les envoyoit, dans un accès de colère, aux épiciers, pour qu'elles servissent d'enveloppes.

Que d'après ces exemples. on ne juge pas du caractère de la nation. Timocréon et Anaxandride vécurent loin de leur patrie, et ne cherchèrent que leur gloire personnelle.

L'île de Rhodes est beaucoup plus petite que celle de Crète *. Toutes deux m'ont paru mériter de l'attention: la première s'est élevée au-dessus de ses moyens, la seconde est restée au-dessous des siens. Notre traversée de l'une

* Aujourd'hui Candie.

à l'autre fut très-heureuse. Nous descendîmes au port de Cnosse, éloigné de cette ville de 25 stades *.

Du temps de Minos, Cnosse étoit la capitale de l'île. Les habitans voudroient lui conserver la même prérogative, et fondent leur prétention, non sur leur puissance actuelle, mais sur la gloire de leurs ancêtres, et sur un titre encore plus respectable à leurs yeux; c'est le tombeau de Jupiter; c'est cette caverne fameuse, où ils disent qu'il fut enseveli. Elle est creusée au pied du mont Ida, à une légère distance de la ville. Ils nous pressèrent de la voir, et le Cnossien qui avoit la complaisance de nous loger, volut absolument nous accompagner.

Il falloit traverser la place publique; elle étoit pleine de monde. On nous dit qu'un étranger devoit prononcer un discours en l'honneur des Crétois. Nous ne fûmes pas étonnés du projet; nous avions vu, en plusieurs endroits de la Grèce, des orateurs ou des sophistes composer ou réciter en public le panégyrique d'un peuple, d'un héros ou d'un personnage célèbre. Mais qu'elle fut notre surprise, quand l'étranger parut à la tribune? C'étoit Stratonicus. La veille il s'étoit concerté, à notre insu, avec les principaux magistrats qu'il avoit connus dans un voyage précedent.

Après avoir représenté les anciens habitans de l'île dans un état de barbarie et d'ignoran-

* Environ une lieue.

ce: C'est parmi vous, s'écria-t-il, que tous les arts furent découverts; c'est vous qui en avez enrichi la terre. Saturne vous donna l'amour de la justice, et cette simplicité de cœur qui vous distingue. Vesta vous apprit à bâtir des maisons, Neptune à construire des vaisseaux. Vous devez à Cérès la culture du blé, à Bacchus celle de la vigne, à Minerve celle de l'olivier. Jupiter détruisit les géans qui vouloient vous asservir. Hercule vous délivra des serpens, des loups, et des diverses espèces d'animaux mal-faisans. Les auteurs de tant de bienfaits, admis par vos soins au nombre des dieux, reçurent le jour dans cette belle contrée, et ne sont maintenant occupés que de son bonheur.

L'orateur parla ensuite des guerres de Minos, de ses victoires sur les Athéniens, des étranges amours de Pasiphaé, de cet homme plus étrange encore qui náquit avec une tête de taureau, et qui fut nommé Minotaure. Stratonicus, en rassemblant les traditions les plus contradictoires, et les fables les plus absurdes, les avoit exposées comme des vérités importantes et incontestables. Il en résultoit un ridicule qui nous faisoit trembler pour lui; mais la multitude énivrée des louanges dont il l'accabloit, ne cessa de l'interrompre par des applaudissemens.

La séance finie, il vint nous joindre; nous lui demandâmes, si, en voulant s'amuser aux dépens de ce peuple, il n'avoit pas craint de l'irriter par l'excès des éloges. Non, répondit-il, la modestie des nations, ainsi que celle des particuliers, est une vertu si douce, qu'on peut sans risque la traiter avec insolence.

Le chemin qui conduit à l'antre de Jupiter est très-agréable : sur ses bords, des arbres superbes ; à ses côtés, des prairies charmantes, et un bois de cyprès remarquables par leur hauteur et leur beauté, bois consacré aux dieux, ainsi qu'un temple que nous trouvâmes ensuite.

A l'entrée de la caverne sont suspendues quantité d'offrandes. On nous fit remarquer comme une singularité un de ces peupliers noirs qui tous les ans portent du fruit ; on nous dit qu'il en croissoit d'autres aux environs, sur les bords de la fontaine Saurus. La longueur de l'antre peut être de 200 pieds, sa largeur de 20. Au fond nous vîmes un siège qu'on nomme le trône de Jupiter, et sur les parois cette inscription tracée en anciens caractères : *C'est ici le tombeau de Zan* *.

Comme il étoit établi que le Dieu se manifestoit, dans le souterrein sacré, à ceux qui venoient le consulter, des hommes d'esprit profitèrent de cette erreur pour éclairer ou pour séduire les peuples. On prétend en effet que Minos, Epiménide et Pythagore, voulant donner une sanction divine à leurs loix ou à leurs dogmes, descendirent dans la caverne, et s'y tinrent plus ou moins de temps renfermés.

De là nous allâmes à la ville de Gortyne,

---

* Zan est la même chose que *Zin*,, (Jupiter.),, Il paroit, par une médaille du cabinet du roi, que les Crétois prononcoient TAN. Cette inscription n'étoit pas d'une haute antiquité.

l'une des principales du pays ; elle est située au commencement d'une plaine très-fertile. En arrivant, nous assistâmes au jugement d'un homme accusé d'adultère. Il en fut convaincu ; on le traita comme le vil esclave des sens. Déchu des privilèges de citoyen, il parut en public avec une couronne de laine, symbole d'un caractère efféminé, et fut obligé de payer une somme considérable.

On nous fit monter sur une colline par un chemin très-rude, jusqu'à l'ouverture d'une caverne, dont l'intérieur présente a chaque pas des circuits et des sinuosités sans nombre. C'est là sur-tout qu'on connoît le danger d'une première faute, c'est là que l'erreur d'un moment peut couter la vie au voyageur indiscret. Nos guides, à qui une longue expérience avoit appris à connoître tous les replis de ces retraites obscures, s'étoient armés de flambeaux. Nous suivîmes une espèce d'allée, assez large pour y laisser passer deux ou trois hommes de front, haute en certains endroits de 7 à 8 pieds, en d'autres, de 2 ou 3 seulement. Après avoir marché ou rampé pendant l'espace d'environ 1200 pas, nous trouvâmes deux salles presque rondes, ayant chacune 24 pieds de diamètre, sans autre issue que celle qui nous y avoit conduits, toutes deux taillées dans le roc, ainsi qu'une partie de l'allée que nous venions de parcourir.

Nos conducteurs prétendoient que cette vaste caverne étoit precisément ce fameux labyrinthe où Thésée mit à mort le Minotaure que Minos y tenoit renfermé. Ils ajoutoient que

dans l'origine le labyrinthe ne fut destiné qu'à servir de prison *.

Dans les pays de montagnes, le défaut de cartes topographiques nous obligeoit souvent à gagner une hauteur pour reconnoître la position respective des lieux. Le sommet du mont Ida nous présentoit une station favorable. Nous prîmes des provisions pour quelques jours. Une partie de la route se fait à cheval, et l'autre à pied. On visite, en montant, les antres où s'étoient établis les premiers habitans de la Crète. On traverse des bois de chênes, d'érables et de cèdres. Nous étions frappés de la grosseur des cyprès, de la hauteur des arbousiers et des andrachnés. A mesure qu'on avance, le chemin devient plus escarpé, le pays plus désert. Nous marchions quelquefois sur les bords des précipices, et pour comble d'ennui, il falloit supporter les froides réflexions de nôtre hôte. Il comparoit les diverses régions de la montagne, tantôt aux différens âges de la vie, tantôt aux dangers de l'élévation, et aux vicissitudes de la fortune. Eussiez-vous pensé, disoit-il, que cette masse énorme, qui occupe au milieu de notre île, une espace de 600 stades de circonférence **, qui a successivement offert à nos regards des forêts superbes, des vallées et des prairies délicieuses, des animaux sauvages et paisibles, des sources abondantes qui vont au loin fertiliser nos campagnes, se

* Voyez la note à la fin du volume.
** 22 lieues 1700 toises

termineroit par quelques rochers, sans cesse battus des vents, sans cesse couverts de neiges et de glaces ?

La Crète doit être comptée parmi les plus grandes îles connues. Sa longueur d'orient en occident est, à ce qu'on prétend, de 2500 stades * ; dans son milieu, elle en a environ 400 de largeur ** ; beaucoup moins par-tout ailleurs. Au midi, la mer de Lybie baigne ses côtes ; au nord, la mer Egée ; à l'est, elle s'approche de l'Asie ; à l'ouest, de l'Europe. Sa surface est hérissée de montagnes, dont quelques-unes moins élevées que le mont Ida, sont néanmoins d'une très-grande hauteur ; on distingue dans sa partie occidentale les *Monts blancs*, qui forment une chaîne de trois cents stades de longueur ***.

Sur les rivages de la mer, et dans l'intérieur des terres, de riches prairies sont couvertes de troupeaux nombreux ; des plaines bien cultivées présentent successivement d'abondantes moissons de blé, de vin, d'huile, de miel, et de fruits de toute espèce. L'île produit quantité de plantes salutaires ; les arbres y sont très-vigoureux ; les cyprès s'y plaisent beaucoup ; ils croissent, à ce qu'on dit, au milieu des neiges éternelles qui couronnent les Monts blancs, et qui leur ont fait donner ce nom.

La Crète étoit fort peuplée du temps d'Ho-

---

* 94 lieues 1250 toises.
** 15 lieues 300 toises.
*** 11 lieues 850 toises.

mére. On y comptoit 90 ou 100 villes. Je ne sais si le nombre en a depuis augmenté ou diminué. On prétend que les plus anciennes furent construites sur les flancs des montagnes, et que les habitans descendirent dans les plaines, lorsque les hivers devinrent plus rigoureux et plus longs. J'ai déja remarqué, dans mon voyage de Thessalie, qu'on se plaignoit à Larissa de l'augmentation successive du froid *.

Le pays étant par-tout montueux et inégal, la course à cheval est moins connue des habitans que la course à pied; et par l'exercice continuel qu'ils font de l'arc et de la fronde, dès leur enfance, ils sont devenus les meilleurs archers, et les plus habiles frondeurs de la Grèce.

L'île est d'un difficile accès. La plupart de ses ports sont exposés aux coups de vent; mais comme il est aisé d'en sortir avec un temps favorable, on pourroit y préparer des expéditions pour toutes les parties de la terre. Les vaisseaux qui partent du promontoire le plus oriental, ne mettent que trois ou quatre jours pour aborder en Egypte. Il ne leur en faut que dix pour se rendre au Palus Méotide, au-dessus du Pont-Euxin.

La position des Crétois au milieu des nations connues, leur extrême population, et les richesses de leur sol, font présumer que la nature les avoit destinés a ranger toute la Grèce sous leur obéissance. Dès avant la guerre de

---

* Voyez le chapitre XXXV de cet ouvrage.

Troie, ils soumirent une partie des îles de la mer Egée, et s'établirent sur quelques côtes de l'Asie et de l'Europe. Au commencement de cette guerre, 80 de leurs vaisseaux abordèrent sur les rives d'Ilium, sous les ordres d'Idoménée et de Mérion. Bientôt après l'esprit des conquêtes s'éteignit parmi eux, et dans ces derniers temps, il à été remplacé par des sentimens qu'on auroit de la peine à justifier. Lors de l'expédition de Xerxès, ils obtinrent de la Pythie une réponse qui les dispensoit de secourir la Grèce; et pendant la guerre du Péloponèse; guidés non par un principe de justice, mais par l'appât du gain, ils mirent à la solde des Athéniens un corps de frondeurs et d'archers, que ces derniers leur avoient demandés.

Tel ne fut jamais l'esprit de leurs loix, de ces loix d'autant plus célèbres, qu'elles en ont produit de plus belles encore. Regrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, parmi eux, s'occupèrent de ce grand objet; prononçons du moins avec respect le nom de Rhadamante, qui, dès les plus anciens temps, jeta les fondemens de la législation, et celui de Minos qui éleva l'édifice.

Lycurgue emprunta des Crétois l'usage des repas en commun, les règles sévères de l'éducation publique, et plusieurs autres articles qui semblent établir une conformité parfaite entre ses loix et celles de Crète. Pourquoi donc les Crétois ont-ils plutôt et plus honteusement dégénéré de leurs institutions que les Spartiates? Si je ne me trompe, en voici les principales causes.

1.° Dans un pays entouré de mers ou de montagnes qui le séparent des régions voisines, il faut que chaque peuplade sacrifie une partie de sa liberté pour conserver l'autre, et qu'afin de se protéger mutuellement, leurs intérêts se réunissent dans un centre commun. Sparte étant devenue, par la valeur de ses habitans, ou par les institutions de Lycurgue, la capitale de la Laconie, on vit rarement s'élever des troubles dans la province. Mais en Crète les villes de Cnosse, de Gortyne, de Cydonis, de Phestus, de Lyctos et quantité d'autres, forment autant de républiques indépendantes, jalouses, ennemies, toujours en état de guerre les unes contre les autres. Quand il survient une rupture entre les peuples de Cnosse et de Gortyne sa rivale, l'île est pleine de factions ; quand ils sont unis, elle est menacée de la servitude.

2.° A la tête de chacune de ces républiques, dix magistrats, nommés Cosmes *, sont chargès de l'administration, et commandent les armées. Ils consultent le sénat, et présentent les décrets, qu'ils dressent de concert avec cette compagnie, à l'assemblée du peuple, qui n'a que le privilège de les confirmer. Cette constitution renferme un vice essentiel. Les Cos-

* Ce nom, écrit en grec, tantòt *Kòsmioi*, tantôt *Kòsmoi*, peut signifier Ordonnateurs ou Prudhommes. Les anciens auteurs les comparent quelquefois aux Ephores de Lacédémone.

mes ne sont choisis que dans une certaine classe de citoyens ; et comme après leur année d'exercice ils ont le droit exclusif de remplir les places vacantes dans le sénat, il arrive qu'un petit nombre de familles, revêtues de toute l'autorité, refusent d'obéir aux loix, exercent en se réunissant, le pouvoir le plus despotique, et donnent lieu, en se divisant, aux plus cruelles séditions.

3.° Les loix de Lycurgue établissent l'égalité des fortunes parmi les citoyens, et la maintiennent par l'interdiction du commerce et de l'industrie ; celles de Crète permettent à chacun d'augmenter son bien. Les premières défendent toute communication avec les nations étrangères : ce trait de génie avoit échappé aux législateurs de Crète. Cette île ouverte aux commerçans et aux voyageurs de tous les pays, reçut de leur mains la contagion des richesses et celle des exemples. Il semble que Lycurgue fonda de plus justes espérances sur la sainteté des mœurs que sur la beauté des loix : qu'en arrivat-il ? Dans aucun pays, les loix n'ont été aussi respectées qu'elles le furent par les magistrats et par les citoyens de Sparte. Les législateurs de Crète paroissent avoir plus compté sur les loix que sur les mœurs, et s'être plus donné de soins pour punir le crime que pour le prévenir : injustices dans les chefs, corruption dans les particuliers ; voilà ce qui résulta de leurs réglemens.

La loi du Syncrétisme, qui ordonne à tous les habitans de l'île de se réunir, si une puissance étrangère y tentoit une descente, ne

sauroit les défendre, ni contre leurs divisions, ni contre les armes de l'ennemi, parce qu'elle ne seroit que suspendre les haines au lieu de les éteindre, et qu'elle laisseroit subsister trop d'intérêts particuliers dans une confédération générale.

On nous parla de plusieurs Crétois qui se sont distingués en cultivant la poésie ou les arts. Epiménide, qui, par certaines cérémonies religieuses se vantoit de détourner le courroux céleste, devint beaucoup plus célèbre que Myson, qui ne fut mis qu'au nombre des sages.

En plusieurs endroits de la Grèce, on conserve avec respect de prétendus monumens de la plus haute antiquité: à Chéronée le sceptre d'Agamemnon, ailleurs la massue d'Hercule, et la lance d'Achille; mais j'étois plus jaloux de découvrir dans les maximes et dans les usages d'un peuple, les débris de son ancienne sagesse. Les Crétois ne mêlent jamais les noms des dieux dans leurs sermens. Pour les prémunir contre les dangers de l'éloquence, on avoit defendu l'entrée de l'île aux professeurs de l'art oratoire. Quoiqu'ils soient aujourd'hui plus indulgens à cet égard, ils parlent encore avec la même précision que les Spartiates, es sont plus occupés des pensées que des mots.

Je fus témoin d'une querelle survenue entre deux Cnossiens. L'un, dans un accès de fureur, dit à l'autre: „ Puisses-tu vivre en mauvaise compagnie! „ et le quitta aussi-tôt. On m'apprit que c'étoit la plus forte imprécation à faire contre son ennemi.

Il en est qui tiennent une espèce de registre des jours heureux et des jours malheureux : et comme ils ne comptent la durée de leur vie, que d'après les calculs des premiers, ils ordonnent d'inscrire sur leurs tombeaux cette formule singulière: „ Ci gît un tel, qui exista pendant tant d'années, et qui en vécut tant. „

Un vaisseau marchand et une galère à trois rangs de rames devoient partir incessamment du port de Cnose, pour se rendre à Samos. Le premier, à cause de sa forme ronde, faisoit moins de chemin que le second. Nous le préférâmes, parce qu'il devoit toucher aux îles où nous voulions descendre.

Nous formions une société de voyageurs qui ne pouvoient se lasser d'être ensemble. Tantôt rasant la côte, nous étions frappés de la ressemblance ou de la variété des aspects ; tantôt, moins distraits par les objets extérieurs, nous discutions avec chaleur des questions qui au fond ne nous intéressoient guères ; quelquefois des sujets de philosophie, de littérature et d'histoire remplissoient nos loisirs. On s'entretint un jour du pressant besoin que nous avons de répandre au-dehors les fortes émotions qui agitent nos ames. L'un de nous rapporta cette réflexion du philosophe Architas : „ Qu'on vous élève au haut des cieux, vous serez ravi de la grandeur et de la beauté du spectacle, mais aux transports de l'admiration succédera bientôt le regret amer de ne pouvoir les partager avec personne. „ Dans cette conversation, je recueillis quelques autres remarques. En Perse, il n'est pas permis de par-

ler des choses qu'il n'est pas permis de faire. — Les vieillards vivent plus de ressouvenirs que d'espérances. — Combien de fois un ouvrage annoncé et prôné d'avance a trompé l'attente du public!

Un autre jour, on traitoit d'infame ce citoyen d'Athènes qui donna son suffrage contre Aristide, parce qu'il étoit ennuyé de l'entendre sans cesse appeler le juste. Je sens, répondit Protésilas, que dans un moment d'humeur j'eusse fait la même chose que cet Athénien; mais auparavant j'aurois dit à l'assemblée générale : Aristide est juste; je le suis autant que lui; d'autres le sont autant que moi. Quel droit avez-vous de lui accorder exclusivement un titre qui est la plus noble des récompenses? Vous vous ruinez en éloges; et ces brillantes dissipations ne servent qu'à corrompre les vertus éclatantes, qu'à décourager les vertus obscures. J'estime Aristide, et je le condamne, non que je le croie coupable, mais parce qu'à force de m'humilier, vous m'avez forcé d'être injuste.

Il fut ensuite question de Timon, qu'on surnomma le Misanthrope, et dont l'histoire tient en quelque façon à celle des mœurs. Personne de la compagnie ne l'avoit connu; tous en avoient oui parler diversement à leurs pères. Les uns en faisoient un portrait avantageux, les autres le peignoient de noires couleurs. Au milieu de ces contradictions, on présenta une formule d'accusation, semblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athènes, et conçue en ces termes : „ Stratonicus accuse Timon d'avoir

haï tous les hommes; pour peine, la haîne de tous les hommes „. On admit la cause, et Philotas fut constitué défenseur de Timon. Je vais donner l'extrait des moyens employés de part et d'autre.

Je défère à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractère féroce et perfide. Quelques amis de Timon ayant, à ce qu'on prétend, payé ses bienfaits d'ingratitude, tout le genre humain devint l'objet de sa vengeance. Il l'exerçoit sans cesse contre les opérations du gouvernement, contre les actions des particuliers. Comme si toutes les vertus devoient expirer avec lui, il ne vit plus sur la terre que des impostures et des crimes; et dès ce moment il fut révolté de la politesse des Athéniens; et plus flatté de leur mépris que de leur estime. Aristophane qui le connoissoit, nous le représente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettoit pas de l'approcher; il ajoute, qu'il fut détesté de tout le monde, et qu'on le regardoit comme le rejeton des Furies.

Ce n'étoit pas assez encore; il a trahi sa patrie; j'en fournis la preuve. Alcibiade venoit de faire approuver par l'assemblée générale des projets nuisibles à l'état: „ Courage, mon fils, lui dit Timon. Je te félicite de tes succès; continue, et tu perdras la république. „ Quelle horreur! et qui oseroit prendre la défense d'un tel homme?

Le sort m'a chargé de ce soin, répondit Philotas, et je vais m'en acquitter. Remarquons d'abord l'effet que produisirent les paroles de Timon sur le grand nombre d'Athéniens qui

accompagnoient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablèrent d'injures; mais d'autres prirent le parti d'en rire; et les plus éclairés en furent frappés comme d'un trait de lumière. Ainsi Timon prévit le danger, en avertit, et ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Aristophane, sans vous appercevoir que son témoignage suffit pour justifier l'accusé. „ C'est ce Timon, dit le poète, c'est cet homme exécrable, et issu des Furies, qui vomit sans cesse des imprécations contre les scélérats. „ Vous l'entendez, Stratonicus; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où le mœurs anciennes luttoient encore contre des passions liguées pour les détruire. C'est un moment redoutable pour un état. C'est alors que dans les caractères foibles, et jaloux de leur repos, les vertus sont indulgentes et se prêtent aux circonstances; que dans les caractères vigoureux, elles redoublent de sévérité, et se rendent quelquefois odieuses par une inflexible roideur. Timon joignoit à beaucoup d'esprit et de probité, les lumières de la philosophie; mais aigri, peut être par le malheur, peut-être par les progrès rapides de la corruption, il mit tant d'âpreté dans ses discours et dans ses formes, qu'il aliéna tous les esprits. Il combattoit pour la même cause que Socrate qui vivoit de son temps, que Diogène avec qui on lui trouve bien des rapports. Leur destinée a dépendu de leurs différens genres d'attaques. Diogène combat les vices avec le ridicule, et nous rions

avec lui ; Socrate les poursuivit avec les armes de la raison, et il lui en coûta la vie ; Timon avec celles de l'humeur : il cessa d'être dangereux, et fut traité de Misanthrope, expression nouvelle alors, qui acheva de le décréditer auprès de la multitude, et le perdra peut-être auprès de la postérité.

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé tout le genre humain dans sa censure. Il amoit les femmes. Non, reprit Stratonicus aussi-tôt ; il ne connut pas l'amour, puisqu'il ne connut pas l'amitié. Rappellez-vous ce qu'il dit à cet Athénien qu'il sembloit chérir, et qui, dans un repas, tête à tête avec lui, s'étant écrié : O Timon, l'agréable souper ? n'en reçut que cette réponse outrageante : Oui, si vous n'en étiez pas.

Ce ne fut peut-être, dit Philotas, qu'une plaisanterie amenée par la circonstance. Ne jugez pas Timon d'après de foibles rumeurs accréditées par ses ennemis, mais d'après ces effusions de cœur que lui arrachoit l'indignation de sa vertu, et dont l'originalité ne peut jamais déplaire aux gens de goût. Car de la part d'un homme qu'entraîne trop loin l'amour du bien public, les saillies de l'humeur sont piquantes, parce qu'elles dévoilent le caractère en entier. Il monta un jour à la tribune. Le peuple, surpris de cette soudaine apparition ; fit un grand silence : „ Athéniens, dit-il, j'ai un petit terrein ; je vais y bâtir ; il s'y trouve un figuier ; je dois l'arracher. Plusieurs citoyens s'y sont pendus ; si la même envie prend à quelqu'un de vous, je l'avertis qu'il n'a pas un moment à perdre. „

Stratonicus, qui ne savoit pas cette anecdote, en fut si content, qu'il se désista de son accusation. Cependant on recueillit les avis, et l'on décida que, par l'amertume de son zèle, Timon perdit l'occasion de contribuer au salut de la morale: que néanmoins une vertu intraitable est moins dangereuse qu'une lâche complaisance, et que si la plupart des Athéniens avoient eu pour les scélérats la même horreur que Timon, la république subsisteroit encore dans son ancienne splendeur.

Après ce jugement, on parut étonné de ce que les Grecs n'avoient point élevé de temples à l'amitié: Je le suis bien plus, dit Lysis, de ce qu'ils n'en ont jamais consacré à l'amour. Quoi point de fêtes ni de sacrifices pour le plus ancien et le plus beau des dieux! Alors s'ouvrit une carrière immense que l'on parcourut plusieurs fois. On rapportoit sur la nature de l'amour les traditions anciennes, les opinions des modernes. On n'en reconnoissoit qu'un; on en distinguoit plusieurs; on n'en admettoit que deux, l'un céleste et pur, l'autre terrestre et grossier. On donnoit ce nom au principe qui ordonna les parties de la matière agitées dans le chaos, à l'harmonie qui règne dans l'univers, aux sentimens qui rapprochent les hommes. Fatigué de tant de savoir et d'obscurités, je priai les combattans de réduire cette longue dispute à un point unique. Regardez-vous, leur dis-je, l'amour comme un dieu? Non, répondit Stratonicus; c'est un pauvre qui demande l'aumône. Il commençoit à développer sa pensée, lorsqu'un effroi mortel

s'empara de lui. Le vent souffloit avec violence ; notre pilote épuisoit vainement les ressources de son art. Lysis, que Stratonicus n'avoit cessé d'importuner de questions, saisit ce moment pour lui demander quels étoient les bâtimens où l'on court les moins de risques ; si c'étoient les ronds ou les longs. Ceux qui son à terre, répondit-il. Ses vœux furent bientôt comblés ; un coup de vent nous porta dans le port de Cos. Nous sautâmes sur le rivage, et l'on mit le navire à sec.

Cette île est petite, mais très-agréable. A l'exception de quelques montagnes qui la garantissent des vents impétueux du midi, le pays est uni et d'une grande fécondité. Un tremblement de terre ayant détruit une partie de l'ancienne ville, et les habitans se trouvant ensuite déchirés par des factions, la plupart vinrent, il y a quelques années, s'établir au pied d'un promontoire, à 40 stades * du continent de l'Asie. Rien de si riche en tableaux que cette position. Rien de si magnifique que le port, les murailles, l'intérieur de la nouvelle ville. Le célèbre temple d'Esculape, situé dans le fauxbourg, est couvert d'offrandes, tribut de la reconnoissance des malades ; et d'inscriptions qui indiquent, et les maux dont ils étoient affligés, et les remèdes qui les en ont délivrés.

Un plus noble objet fixoit notre attention. C'est dans cette île que naquit Hippocrate, la

* Environ une lieue et demie.

première année de la 80.ᵉ olympiade *. Il étoit de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, conserve la doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine. Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la seconde à Cnide, et la troisième à Cos. Il reçut de son père Héraclide les élémens des sciences; et convaincu bientôt que, pour connoître l'essence de chaque corps en particulier, il faudroit remonter aux principes constitutifs de l'univers, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués.

Les intérêts de la médecine se trouvoient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travailloient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté les philosophes ne pouvoient s'occuper du système général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes, les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre côté, les descendans d'Esculape traitoient les maladies, suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons: et leurs trois écoles se félicitoient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes. Les philosophes discouroient, les Asclépiades agissoient. Hippocrate, enrichi des connoissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expé-

* L'an 460 avant J. C.

rience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique. Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venoit de s'ouvrir; et Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remèdes, ni sur les prodiges qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de sa présence, et surtout en Thessalie, où, après un long séjour, il mourut, peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le desir de la célébrité, ne l'avoient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je n'ai apperçu dans son ame, qu'un sentiment, l'amour du bien; et dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que des journaux des maladies qu'il avoit suivies; les autres contiennent les résultats de son expérience et de celle des siècles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine, et que son style est toujours concis; mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écar-

te jamais de son but, et pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins apperçues, suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé. C'étoit la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appesantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici, vous lirez les listes des malades qu'il avoit traités pendant une épidémie, et dont la plupart étoient morts entre ses bras. Là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'apperçut pas d'abord qu'il falloit recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise. L'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain. C'est de lui-même que nous tenons ces aveux; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours aux soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'institution du médecin, des règles dont je vais donner une légère idée.

La vie est si courte, et l'art que nous exerçons exige une si longue étude, qu'il faut, dès sa plus tendre jeunesse en commencer l'apprentissage. Voulez-vous former un élève? assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il re-

çu de la nature le discernement exquis, un jugement sain, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail, et du penchant pour les choses honnêtes? concevez des espérances. Souffre-t-il des souffrances des autres? son ame compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité? concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité.

Accoutumez de bonne heure ses mains aux opérations de la chirurgie *, excepté à celle de la taille qu'on doit abandonner aux artistes de profession. Faites lui parcourir successivement le cercle des sciences; que la physique lui prouve l'influence du climat sur le corps humain; et lorsque, pour augmenter ses connoissances, il jugera à propos de voyager en différentes villes, conseillez-lui d'observer scrupuleusement la situation des lieux; les variations de l'air, les eaux qu'on y boit, les alimens dont on s'y nourroit, en un mot toutes les causes qui portent le trouble dans l'économie animale.

Vous lui montrerez, en attendant, à quels signes avant-coureurs on reconnoît les maladies, par quel régime ont peut les éviter, par quels remèdes on doit les guérir.

Quand il sera instruit de vos dogmes, clairement exposés dans des conférences réglées, et réduits, par vos soins, en maximes courtes et propres à se graver dans la mémoire, il faudra l'avertir que l'expérience toute

---

* Elles faisoient alors partie de la médecine.

seule est moins dangereuse que la théorie dénuée d'expérience; qu'il est temps d'appliquer les principes généraux aux cas particuliers, qui, variant sans cesse, ont souvent égaré les médecins par des ressemblances trompeuses; que ce n'est, ni dans la poussière de l'école, ni dans les ouvrages des philosophes et des praticiens, qu'on apprend l'art d'interroger la nature, et l'art plus difficile d'attendre sa réponse. Il ne la connoît pas encore cette nature, il l'a considérée jusqu'ici dans sa vigueur, et parvenant à ses fines sans obstacle. Vous le conduirez dans ces séjours de douleur, où déja couverte des ombres de la mort, exposée aux attaques violentes de l'ennemi, tombant, se relevant pour tomber encore, elle montre à l'œil attentif ses besoins et ses ressources. Témoin et effrayé de ce combat, le disciple vous verra épier et saisir le moment qui peut fixer la victoire, et décider de la vie du malade. Si vous quittez pour quelques instans le champ de bataille, vous lui ordonnerez d'y rester, de tout observer, et de vous rendre compte ensuite, et des changemens arrivés pendant votre absence, et de la manière dont il a cru devoir y remédier.

C'est en l'obligeant d'assister fréquemment à ces spectacles terribles et instructifs, que vous l'initierez, autant qu'il est possible, dans les secrets intimes de la nature et de l'art. Mais ce n'est pas assez encore. Quand, pour un léger salaire, vous l'adoptâtes pour disciple, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions, une pureté inaltérable. Qu'ils ne se contente pas d'en avoir fait le serment. Sans les

vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus? Je n'en excépte presque aucune, puisque son ministère a cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur; et en effet, si l'on n'étoit assuré de sa discretion et de sa sagesse, quel chef de famille ne craindroit pas en l'appellant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme ou de ses filles? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque et chagrine; sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût et cede à leurs caprices; sur sa prudence, si, toujours occupé de sa parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer, en l'honneur de son art, des discours étayés du témoignage des poètes; sur ses lumières, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde, il ne possède pas celle que le sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir, se trouve encore plus de disette que d'abondance; sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil, et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur; si, sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches; si, autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre?

Ces vices et ces défauts caractérisent surtout ces hommes ignorans et présomptueux dont la Grèce est remplie, et qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes; imposteurs d'autant plus dangereux, que les loix ne sauroient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.

Quel est donc le médecin qui honore sa profession? celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité et une vie sans reproche; celui, aux yeux duquel tous les malheureux étant égaux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la divinité, accourt avec empressement à leur voix, sans acception de personnes, leur parle avec douceur, les écoûte avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cause et les progrès, n'est jamais troublé par des accidens imprévus, se fait un devoir d'appeler au besoin quelques-uns de ses confrères, pour s'éclairer de leurs conseils; celui, enfin, qui, après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, et heureux et modeste dans le succès, et peut du moins se féliciter, dans les revers, d'avoir suspendu des douleurs, et donné des consolations.

Tel est le médecin philosophe qu'Hippocrate comparoit à un dieu, sans s'appercevoir qu'il le retraçoit en lui même. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, étoient faits pour reconnoître la supériorité du sien, m'ont

souvent assuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs, et que sa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années. Si la prédiction s'accomplit, les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; et aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérans s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

Après avoir visité quelques-unes des îles qui sont aux environs de Cos, nous partîmes pour Samos.

Fin du Chapitre soixante-treizième.

CHAPITRE LXXIV.

Description de Samos. Polycrate.

Lorqu'on entre dans la rade de Samos, on voit à droite, le promontoire de Neptune, surmonté d'un temple consacré à ce dieu; à gauche, le temple de Junon, et plusieurs beaux édifices parsemés à travers les arbres dont les bords de l'Imbrasus sont ombragés; en face, la ville située en partie le long du rivage de la mer, en partie sur le penchant d'une montagne qui s'élève du côté du nord.

L'île a 609 stades de circonférence *. A l'exception du vin, les productions de la terre y sont aussi excellentes que les perdrix et les différentes espèces de gibier, qui s'y trouvent en grande quantité. Les montagnes couvertes d'arbres, et d'une éternelle verdure, font jaillir de leurs pieds des sources qui fertilisent les campagnes voisines.

La ville se distingue parmi toutes celles que possèdent les Grecs et les barbares sur le continent voisin. On s'empressa de nous en montrer les singularités. L'aqueduc, le môle et le temple de Junon, attirèrent notre attention.

Non loin des remparts, vers le nord, est une grotte taillée à mains d'hommes, dans une montagne qu'on a percée de part en part.

---

* 22 lieues 1700 toises. Voyez la note à la fin du volume.

La longueur de cette grotte est de 7 stades; sa hauteur, ainsi que sa largeur, de 8 pieds *. Dans toute son étendue, est creusé un canal large de trois pieds, profond de 20 coudées **. Des tuyaux, placés au fond du canal, amènent à Samos les eaux d'une source abondante, qui coule derrière la montagne.

Le môle est une chaussée destinée à mettre le port et les vaisseaux à l'abri du vent du midi. Sa hauteur est d'environ 20 orgyes, sa longueur de plus de deux stades ***.

A droite de la ville, dans le fauxbourg, est le temple de Junon, construit, à ce qu'on prétend, vers les temps de la guerre de Troie, reconstruit dans ces derniers siècles par l'architecte Rhécus: il est d'ordre dorique. Je n'en ai pas vu de plus vastes. On en connoît de plus élégans †. Il est situé, non loin de la mer, sur les bords de l'Imbrasus, dans le lieu même que

---

* 7 stades font 661 toises 3 pieds 8 lignes; 8 pieds grecs font 7 de nos pieds, 6 pouces 8 lignes.

** 3 pieds grecs font 2 de nos pieds, 10 pouces; 20 coudées, 28 pieds 4 pouces. Il y a apparence que la grotte fut d'abord destinée à servir de chemin public; et lorsqu'ensuite il eut été résolu d'amener à Samos les eaux d'une source dont le niveau étoit plus bas que la grotte, on profita du travail déja fait, et l'on se contenta de creuser le canal en question.

*** 20 orgyes font 113 de nos pieds et 4 pouces; 2 stades font 189 toises.

† Il reste encore des débris d'un ancien temple à Samos; mais il paroit qu'on ne doit pas les rapporter à celui dont parle Hérodote. Voyez

la Déesse honora de ses premiers regards. On croit en effet qu'elle vint au monde sous un de ces arbustes, nommé *agnus castus*, très-fréquens le long de la rivière. Cet édifice, si célèbre et si respectable, a toujours joui du droit d'asyle.

La statue de Junon nous offrit les premiers essais de la sculpture ; elle est de la main de Smilis, un des plus anciens artistes de la Grèce. Le prêtre qui nous accompagnoit, nous dit qu'auparavant un simple soliveau recevoit en ces lieux saints l'hommage des Samiens ; que les dieux étoient alors par-tout représentés par des troncs d'arbres, ou par des pierres, soit quarrées, soit de forme conique ; que ces simulacres grossiers subsistent, et sont même encore vénérés, dans plusieurs temples anciens et modèrnes, et desservis par des ministres aussi ignorans que ces Scythes barbares qui adorent un cimeterre.

Quoique piqué de cette réflexion, je lui représentai doucement que les troncs d'arbres et les pierres ne furent jamais l'objet immédiat du culte, mais seulement de signes arbitraires, auprès desquels se rassembloit la nation pour adresser ses vœux à la divinité. Cela ne suffit pas, répondit, il faut qu'elle paroisse revêtue d'un corps semblable au nôtre, et avec des traits plus augustes et plus imposans. Voyez

---

Tournef. voyag. tom. 1 pag. 422. Pococ. observ. vol. 2 part. 2 pag. 27. M. le compte de Choiseul-Gouffier, voyag. pittor. de la Grèce, tom. 1 pag. 100.

avec quel respect on se prosterne devant les statues de Jupiter d'Olympie et de la Minerve d'Athènes. C'est, repris-je, qu'elles sont couvertes d'or et d'ivoire. En faisant les dieux à notre image, au-lieu d'élever l'esprit du peuple, vous n'avez cherché qu'à frapper ses sens, et de là vient que sa piété n'augmente qu'à proportion de la beauté, de la grandeur et de la richesse des objets exposés à sa vénération. Si vous embellissiez votre Junon, quelque grossier qu'en soit le travail, vous verriez les offrandes se multiplier.

Le prêtre en convint. Nous lui demandâmes ce que signifioient deux paons de bronze placés aux pieds de la statue; il nous dit que ces oiseaux se plaisent à Samos, qu'on les a consacrés à Junon, qu'on les a représentés sur la monnoie courante, et que de cette île ils ont passé dans la Grèce. Nous demandâmes à quoi servoit une caisse d'où s'élevoit un arbuste. C'est, répondit-il, le même *agnus castus* qui servit de berceau à la Déesse. Il a toute sa fraîcheur, ajouta-t-il, et cependant il est plus vieux que l'olivier d'Athènes, le palmier de Délos, le chêne de Dodone, l'olivier sauvage d'Olympie, le platane qu'Agamemnon planta de ses propres mains à Delphes, et tous ces arbres sacrés que l'on conserve, depuis tant de siècles, en différens temples *.

---

* Il paroit que tous ces arbres étoient dans des caisses. Je le présume d'après celui de Samos; sur la médaille citée ci-dessus, il est dans une caisse sur les marches du vestibule.

Nous demandâmes pourquoi la Déesse étoit vêtue d'un habit de noces. Il répondit : C'est à Samos qu'elle épousa Jupiter. La preuve en est claire : nous avons une fête, où nous célébrons l'anniversaire de leur hymen. On le célèbre aussi, dit Stratonicus, dans la ville de Cnosse en Crète, et les prêtres m'ont assuré qu'il fut conclu sur les bords du fleuve Théron. Je vous avertis encore que les prêtresses d'Argos veulent ravir à votre île l'honneur d'avoir donné le jour à la Déesse, comme d'autres pays se disputent celui d'avoir été le berceau de Jupiter. Je serois embarrassé si j'avois à chanter sur ma lyre ou leur naissance, ou leur mariage. Point du tout, répondit cet homme ; vous vous conformeriez à la tradition du pays ; les poètes ne sont pas si scrupuleux. Mais, repris-je, les ministres des autels devroient l'être davantage. Adopter des opinions fausses et absurdes, n'est qu'un défaut de lumières ; en adopter de contradictoires et d'inconséquentes, c'est un défaut de logique, et alors on ne doit pas reprocher aux Scythes de se prosterner devant un cimeterre.

Vous me paroissez instruit, répondit le prêtre, et je vais vous révéler notre secret. Quand nous parlons de la naissance des dieux, nous entendons le temps où leur culte fut reçu dans un pays ; et par leur mariage, l'époque où le culte de l'un fut associé à celui d'un autre. Et qu'entendez-vous par leur mort, lui dit Stratonicus ? car j'ai vu le tombeau de Jupiter en Crète. Nous avons recours à une autre solution, répondit le prêtre. Les dieux se

manifestent quelquefois aux hommes, revêtus de nos traits; et après avoir passé quelque temps avec eux, pour les instruire, ils disparoissent et retournent aux cieux. C'est en Crète, sur-tout, qu'ils avoient autrefois coutume de descendre; c'est de là qu'ils partoient pour parcourir la terre. Nous allions répliquer; mais il prit le sage parti de se retirer.

Nous jetâmes ensuite les yeux sur cet amas de statues dont le temple est entouré. Nous contemplâmes avec admiration trois statues colossâles, de la main du célèbre Myron, posées sur une même base, et représentant Jupiter, Minerve et Hercule *. Nous vîmes l'Apollon de Téléclès et de Théodore, deux artistes qui ayant puisé les principes de l'art en Egypte, apprirent de leurs maîtres à s'associer pour exécuter un même ouvrage. Le premier demeuroit à Samos; le second à Ephèse. Après être convenus des proportions que devoit avoir la figure, l'un se chargea de la partie supérieure, et l'autre de l'inférieure. Rapprochées ensuite, elles s'unirent si bien, qu'on les croiroit de la même main. Il faut convenir néammoins que la sculpture n'ayant pas fait alors de grands progrès, cet Apollon est plus recommandable par la justesse des proportions, que par la beauté des détails.

Le Samien, qui nous racontoit cette anec-

---

* Marc Antoine les fit transporter à Rome, et quelque temps après Auguste en renvoya deux à Samos, et ne garda que le Jupiter.

dote, ajouta: Vers la fin de la guerre du Péloponese, Alcibiade croisoit sur nos côtes avec la flotte des Athéniens. Il favorisa le parti du peuple, qui lui fit élever cette statue. Quelque temps après, Lysander, qui commandoit la flotte de Lacédémone, se rendit maître de Samos, et rétablit l'autorité des riches, qui envoyèrent sa statue au temple d'Olympie. Deux généraux Athéniens, Conon et Timothée, revinrent ensuite avec des forces supérieures, et voilà les deux statues que le peuple leur éleva; et voici la place que nous destinons à celle de Philippe, quand'il s'emparera de notre île. Nous devrions rougir de cette lâcheté; mais elle nous est commune avec les habitans des îles voisines, avec la plupart des nations grecques du continent, sans en excepter même les Athéniens. La haine qui a toujours subsisté entre les riches et les pauvres, a par-tout détruit les ressources de l'honneur et de la vertu. Il finit par ces mots: Un peuple qui a, pendant deux siècles, épuisé son sang et ses trésors pour se ménager quelques momens d'une liberté plus pesante que l'esclavage, est excusable de chercher le repos, sur-tout quand le vainqueur n'exige que de l'argent et une statue.

Les Samiens sont le peuple le plus riche et le plus puissant de tous ceux qui composent la confédération Ionnienne; ils ont beaucoup d'esprit, ils sont industrieux et actifs. Aussi leur histoire fournit-elle des traits intéressans pour celle des lettres, des arts et du commerce. Parmi les hommes célèbres que l'île a produits, je citerai Créophyle, qui mérita, dit-

on, la reconnoissance d'Homère, en l'accueillant dans sa misère, et celle de la postérité, en nous conservant ses écrits; Pythagore, dont le nom suffiroit pour illustrer le plus beau siècle et le plus grand empire. Après ce dernier, mais dans un rang très-inférieur, nous placerons deux de ses contempporains, Rhécus et Théodore, sculpteurs habiles pour leur temps, qui, après avoir, à ce qu'on prétend, perfectionné la règle, le niveau et d'autres instrumens utiles, découvrirent le secret de forger les statues de fer, et de nouveaux moyens pour jeter en fonte celles de cuivre.

La terre de Samos non seulement a des propriétés dont la médecine fait usage; mais elle se convertit encore, sous le main de quantité d'ouvriers, en des vases qu'on recherche de toutes parts.

Les Samiens s'appliquèrent de très-bonne heure à la navigation, et firent autrefois un établissement dans la haute Egypte. Il y a trois siècles environ, qu'un de leurs vaisseaux marchands, qui se rendoit en Egypte, fut poussé, par les vents contraires, au-delà des colonnes d'Hercule, dans l'île de Tartesse, située sur les côtes de l'Ibérie, et jusqu'alors inconnue aux Grecs. L'or s'y trouvoit en abondance. Les habitans, qui en ignoroient le prix, le prodiguèrent à ces étrangers, et ceux-ci, en échange de leurs marchandises rapportèrent chez eux des richesses estimées 60 talens *, somme

* 324,000 livres.

alors exorbitante, et qu'on auroit eu de la peine à rassembler dans une partie de la Grèce. On en préleva le dixième; il fut destiné à consacrer au temple de Junon un grand cratère de bronze qui subsiste encore. Les bords en sont ornés de têtes de gryphons. Il est soutenu par trois statues colossales à genoux, et de la proportion de sept coudées de hauteur *. Ce groupe est aussi de bronze.

Samos ne cessa depuis d'augmenter et d'exercer sa marine. Des flottes redoutables sortirent souvent de ses ports, et maintinrent pendant quelque temps sa liberté contre les efforts des Perses et des puissances de la Grèce, jaloux de la réunir à leur domaine; mais on vit plus d'une fois des divisions s'élèver dans son sein, et se terminer, après de longues secousses, par l'établissement de la tyrannie. C'est ce qui arriva du temps de Polycrate.

Il reçut de la nature de grands talens, et de son père Eacès, de grandes richesses. Ce dernier avoit usurpé le pouvoir souverain, et son fils résolut de s'en revêtir à son tour. Il communiqua ses vues à ses deux frères, qui crurent entrer dans la conspiration comme ses associés, et n'en furent que les instrumens. Le jour où l'on célèbre la fête de Junon, leurs partisans s'étant placés aux postes assignés, les uns fondirent sur les Samiens assemblés autour du temple de la Déesse, et en massacrèrent un grand nombre; les autres s'emparèrent de la

* Environ 10 pieds.

citadelle, et s'y maintinrent à la faveur de quelques troupes envoyées par Lygdamis, tyran de Naxos. L'île fut divisée entre les trois frères, et bientôt après elle tomba sans réserve entre les mains de Polycrate, qui condamna l'un d'eux à la mort, et l'autre à l'exil.

Employer, pour retenir le peuple dans la soumission, tantôt la voie des fêtes et des spectacles, tantôt celle de la violence et de la cruauté; le distraire du sentiment de ses maux, en le conduisant à des conquêtes brillantes; de celui de ses forces, en l'assujettissant à des travaux pénibles *; s'emparer des revenus de l'état, quelquefois des possessions des particuliers; s'entourer de satellites et d'un corps de troupes étrangères; se renfermer au besoin dans une forte citadelle; savoir tromper les hommes, et se jouer des sermens les plus sacrés: tels furent les principes qui dirigèrent Polycrate après son élévation. On pourroit intituler l'histoire de son règne: L'art de gouverner, à l'usage des tyrans.

Ses richesses le mirent en état d'armer cent galères, qui lui assurèrent l'empire de la mer, et lui soumirent plusieurs îles voisines, et quelques villes du continent. Ses généraux avoient un ordre secret de lui apporter les dé-

---

* Aristote dit que dans les gouvernemens despotiques on fait travailler le peuple à des ouvrages publics, pour le tenir dans la dépendance. Entre autres exemples, il cite celui de Polycrate, et celui de rois d'Egypte qui firent construire les pyramides.

pouilles, non seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis, qui ensuite les demandoient et les recevoient de ses mains, comme un gage de sa tendresse ou de sa générosité.

Pendant la paix, les habitans de l'île, les prisonniers de guerre, ensemble ou separément, ajoutent de nouveaux ouvragès aux fortifications de la capitale, creusoient des fossés autour de ses murailles, élevoient dans son intérieur ces monumens qui décorent Samos, et qu'exécutèrent des artistes que Polycrate avoit, à grands frais, attirés dans ses états.

Egalement attentif à favoriser les lettres, il réunit auprès de sa personne ceux qui les cultivoient, et dans sa bibliothèque les plus belles productions de l'esprit humain. On vit alors un contraste frappant entre la philosophie et la poésie. Pendant que Pythagore, incapable de soutenir l'aspect d'un despote barbare, fuyoit loin de sa patrie opprimée, Anacréon amenoit à Samos les graces et les plaisirs. Il obtint sans peine l'amitié de Polycrate, et le célébra sur sa lyre, avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

Polycrate, voulant multiplier dans ses états les plus belles espèces d'animaux domestiques, fit venir des chiens d'Epire et de Lacédémone, des cochons de Sicile, des chevres de Scyros et de Naxos, des brebis de Milet et d'Athènes; mais comme il ne faisoit le bien que par ostentation, il introduisit en même temps parmi ses sujets le luxe et les vices des Asiatiques. Il savoit qu'à Sardes, capitale de la Ly-

die, des femmes distinguées par leur beauté, et rassemblées dans un même lieu, étoient destinées à raffiner sur les délices de la table, et sur les différens genres de volupté; Samos vit former dans ses murs un pareil établissement, et *les fleurs* de cette ville furent aussi fameuses que celles des Lydiens. Car c'est de ce nom qu'on appelloit ces sociétés où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, donnant et recevant des leçons d'intempérance, passoit les jours et les nuits dans les fêtes et dans la débauche. La corruption s'étendit parmi les autres citoyens, et devint funeste à leurs descendans. On dit aussi que les découvertes des Samiennes passèrent insensiblement chez les autres Grecs, et portèrent par-tout atteinte à la pureté des mœurs.

Cependant plusieurs habitans de l'île ayant murmuré contre ces dangereuses innovations, Polycrate les fit embarquer sur une flotte qui devoit se joindre aux troupes que Cambyse, roi de Perse, menoit en Egypte. Il s'étoit flatté qu'ils périroient dans le combat, ou que du moins Cambyse les retiendroit pour toujours dans son armée. Instruits de ses desseins, ils résolurent de le prévenir, et de délivrer leur patrie d'une servitude honteuse. Au-lieu de se rendre en Egypte, ils retournèrent à Samos, et furent repoussés; quelque temps après ils reparurent avec des troupes de Lacédémone et de Corynthe, et cette tentative ne réussit pas mieux que la première.

Polycrate sembloit n'avoir plus de vœux à former; toutes les années de son règne,

presque toutes ses entreprises avoient été marquées par des succès. Ses peuples s'accoutumoient au joug; ils se croyoient heureux de ses victoires, de son faste, et des superbes édifices élevés par ses soins à leurs dépens; tant d'images de grandeur les attachant à leur souverain, leur faisoient oublier le meurtre de son frère, le vice de son usurpation, ses cruautés et ses parjures Lui-même ne se souvenoit plus des sages avis d'Amasis, roi d'Egypte, avec qui des liaisons d'hospitalité l'avoient uni pendant quelque temps. „ Vos prospérités m'épouvantent, mandoit-il un jour à Polycrate. Je souhaite à ceux qui m'intéressent, un mélange de biens et de maux; car une divinité jalouse ne souffre pas qu'un mortel jouisse d'une félicité inaltérable. Tâchez de vous ménager des peines et des revers pour les opposer aux faveurs opiniâtres de la fortune. „ Polycrate, alarmé de ces réflexions, résolut d'affermir son bonheur par un sacrifice qui lui coûteroit quelques momens de chagrin. Il portoit à son doigt une émeraude, montée en or, sur laquelle Théodore, dont j'ai déjà parlé, avoit représenté je ne sais quel sujet *, ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres étoit encore dans son enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua sur une galère, s'éloigna des côtes, jeta l'anneau dans la mer, et, quelques jours après, le reçut de la main d'un de ses officiers qui l'avoit trouvé

* Voyez la note à la fin du volume.

dans le sein d'un poisson. Il se hâta d'en instruire Amasis, qui dès cet instant, rompit tout commerce avec lui.

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. Pendant que Polycrate méditoit la conquête de l'Ionie et des îles de la mer Egée, le Satrape d'une province voisine de ses états, et soumise au roi de Perse, parvint à l'attirer dans son gouvernement, et après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos *.

Après sa mort, les habitans de l'île éprouvèrent successivement toutes les espèces de tyrannies, celle d'un seul, celle des riches, celle du peuple, celle des Perses, celle des puissances de la Grèce. Les guerres de Lacédémone et d'Athènes faisoient tour-à-tour prévaloir chez eux l'oligarchie et la démocratie. Chaque révolution assouvissoit la vengeance d'un parti, et préparoit la vengeance de l'autre. Ils montrèrent la plus grande valeur dans ce fameux siège qu'ils soutinrent pendant neuf mois contre les forces d'Athènes, réunies sous Périclès. Leur résistance fut opiniâtre, leurs pertes presque irréparables; ils consentirent à démolir leurs murailles, à livrer leurs vaisseaux, à donner des ôtages, à rembourser les frais de la guerre. Les assiégeans et les assiégés signalèrent également leur cruauté sur les prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Les

* Polycrate mourut vers l'an 522 avant J. C.

Samiens leur imprimoient sur le front une chouette, les Athéniens une proue de navire *.

Ils se relevèrent ensuite, et retombèrent entre les mains des Lacédémoniens, qui bannirent les partisans de la démocratie. Enfin, les Athéniens, maîtres de l'île, la divisèrent, il y a quelques années, en 2000 portions distribuées par le sort à autant de colons chargés de les cultiver. Néoclès étoit du nombre; il y vint avec Chérestrate sa femme. Quoiqu'ils n'eussent qu'une fortune médiocre, ils nous obligèrent d'accepter un logement chez eux. Leurs attentions, et celles des habitans, prolongèrent notre séjour à Samos.

Tantôt nous passions le bras de mer qui sépare l'île de la côte de l'Asie, et nous prenions le plaisir de la chasse sur le mont Mycale; tantôt nous goûtions celui de la pêche au pied de cette montagne, vers l'endroit ou les Grecs remportèrent sur la flotte et sur l'armée de Xerxès cette fameuse victoire qui acheva d'assurer le repos de la Grèce **. Nous avions soin pendant la nuit d'allumer des torches, et de multiplier les feux. A cette clarté reproduite dans les flots, les poissons s'approchoient des bateaux, se prenoient à nos pièges, ou cédoient à nos armes. Cependant Stratonicus

---

* Les monnoies des Athéniens représentoient ordinairement une chouette, celles des Samiens, une proue de navire.

** L'an 479 avant J. C.

chantoit la bataille de Mycale, et s'accompagnoit de la cythare; mais il étoit sans cesse interrompu: nos bateliers vouloient absolument nous raconter les détails de cette action. Ils parloient tous-à-la-fois, et quoiqu'il fût impossible, au milieu des ténèbres, de discerner les objets, ils nous les montroient, et dirigeoient nos mains et nos regards vers différens points de l'horizon. Ici étoit la flotte des Grecs, là celle des Perses. Les premiers venoient de Samos; ils s'approchent, et voilà que les galères des Phéniciens prennent la fuite, que celles des Perses se sauvent sous ce promontoire, vers ce temple de Cérès que vous voyez là devant nous. Les Grecs descendent sur le rivage; il sont bien étonnés d'y trouver l'armée innombrable des Perses et de leurs alliés. Un nommé Tigrane les commandoit; il désarma un corps de Samiens qu'il avoit avec lui; il en avoit peur. Les Athéniens attaquèrent de ce côté ci; les Lacédémoniens de ce côté-là: le camp fut pris. La plupart des barbares s'enfuirent. On brûla leurs vaisseaux; 40,000 soldats furent égorgés, et Tigrane tout comme un autre. Les Samiens avoient engagé les Grecs à poursuivre la flotte des Perses; les Samiens pendant le combat ayant retrouvé des armes, tombèrent sur les Perses. C'est aux Samiens que les Grecs durent la plus belle victoire qu'ils aient remportée sur les Perses. En faisant ces récits, nos bateliers sautoient, jetoient leurs bonnets en l'air, et poussoient des cris de joie.

La pêche se diversifie de plusieurs manières. Les uns prennent les poissons à la ligne; c'est

ainsi qu'on appelle un grand roseau ou bâton, d'où pend une ficelle de crin terminée par un crochet de fer auquel on attache l'appât. D'autres les percent adroitement avec des dards à deux ou trois pointes, nommés harpons ou tridents : d'autres enfin les enveloppent dans différentes espèces de filets, dont quelques-uns sont garnis de morceaux de liège qui les tiennent suspendus à la surface.

La pêche du thon nous inspira un vif intérêt. On avoit tendu le long du rivage un filet très-long et très-ample. Nous nous rendîmes sur les lieux à la pointe du jour. Il régnoit un calme profond dans toute la nature. Un des pêcheurs, étendu sur un rocher voisin, tenoit les yeux fixès sur le flots presque transparens. Il apperçut une tribu de thons suivre tranquillement les sinuosités de la côte, et s'engager dans le filet par une ouverture ménagée à cet effet. Aussi-tôt ses compagnons, avertis, se diviserent en deux bandes, et pendant que les uns tiroient le filet, les autres battoient l'eau à coups de rames, pour empêcher les prisonniers de s'échapper. Ils étoient en assez grand nombre, et plusieurs d'une grosseur énorme; un entre autres pesoit environ 15 talens*.

Au retour d'un petit voyage que nous avions fait sur la côte de l'Asie, nous trouvâmes Néoclès occupé des préparatifs d'une fête. Chérestrate sa femme étoit accouchée quelques jours auparavant : il venoit de donner un

---

* Poids, environ 772 livres.

nom à son fils ; c'étoit celui d'Epicure *. En ces occasions les Grecs sont dans l'usage d'inviter leurs amis à souper. L'assemblée fut nombreuse et choisie. J'étois à l'un des bouts de la table, entre un Athénien qui parloit beaucoup, et un citoyen de Samos qui ne disoit rien.

Parmi les autres convives, la conversation fut très-bruyante ; dans notre coin, d'abord vague et sans objet, ensuite plus soutenue et plus sérieuse. On parla, je ne sais à quel propos, du monde, de la société. Après quelques lieux communs, on interrogea le Samien qui répondit : Je me contenterai de vous rapporter le sentiment de Pythagore ; il comparoit la scène du monde à celle des jeux olympiques, où les uns vont pour combattre, les autres pour commercer, et d'autres simplement pour voir. Ainsi les ambitieux et les conquérans sont nos lutteurs ; la plupart des hommes échangent leurs temps et leurs travaux contre les biens de la fortune ; les sages, tranquilles spectateurs, examinent tout, et se taisent.

A ces mots, je le considérai avec plus d'attention. Il avoit l'air serein et le maintien grave. Il étoit vêtu d'une robe dont la blancheur égaloit la propreté. Je lui offris successivement du vin, du poisson, d'un morceau de bœuf, d'un plat de fèves. Il refusa tout :

* C'est le célèbre Epicure, né sous l'Archonte Sosigene (Diog. Laert. lib. 10, §. 14), la 3e année de la 109e olympiade, le 7 de gamélion, c'est-à-dire le 12 janvier de l'an 341 avant J. C. Ménandre naquit dans la même année.

il ne buvoit que de l'eau, et ne mangeoit que des herbes. L'Athénien me dit à l'oreille : c'est un rigide Pythagoricien ; et tout-à-coup élevant la voix : Nous avons tort, dit-il, de manger de ces poissons ; car dans l'origine nous habitions comme eux le sein des mers ; oui, nos premiers pères ont été poissons : on n'en sauroit douter ; le philosophe Anaximandre l'a dit. Le dogme de la métempsycose me donne des scrupules sur l'usage de la viande. En mangeant de ce bœuf, je suis peut-être antropophage. Quant aux fêves, c'est la substance qui participe le plus de la matière animée, dont nos ames sont des parcelles. Prenez les fleurs de cette plante quand elles commencent à noircir, mettez-les dans un vase que vous enfouirez dans la terre ; quatr-vingt-dix jours après, ôtez le couvercle, et vous trouverez au fond du vase une tête d'enfant ; Pytagore en fit l'expérience.

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voisin, qui continuoit à garder le silence. On vous serre de près, lui dis-je ; Je le vois bien, me dit-il, mais je ne répondrai point ; j'aurois tort d'avoir raison dans ce moment-ci : repousser sérieusement les ridicules, est un ridicule de plus. Mais je ne cours aucun risque avec vous. Instruit par Néoclès des motifs qui vous ont fait entreprendre de si longs voyages, je sais que vous aimez la vérité, et je ne refuserai pas de vous la dire. J'acceptai ses offres, et nous eûmes, après le souper, l'entretien suivant.

Fin du Chapitre soixante-quatorzième.

CHAPITRE LXXV.

Entretien sur l'institution de Pythagore.

Le Samien. Vous ne croyez pas sans doute que Pythagore ait avancé les absurdités qu'on lui attribue?

Anacharsis. J'en étois surpris en effet. D'un côté je voyois cette homme extraordinaire enrichir sa nation des lumières des autres peuples; faire en géométrie des découvertes qui n'appartiennent qu'au génie, et fonder cette école qui a produit tant de grands hommes. D'un autre côté, je voyois ses disciples souvent joués sur le théâtre, s'asservir avec opiniâtreté à des pratiques minutieuses, et les justifier par des raisons puériles, ou des allégories forcées. Je lus vos auteurs, j'interrogeai des Pythagoriciens; je n'entendis qu'un langage énygmatique et mystérieux. Je consultai d'autres philosophes, et Pythagore ne me parut qu'un chef d'enthousiastes, qui prescrit des dogmes incompréhensibles, et des observances impraticables.

Le Samien. Le portrait n'est pas flatté.

Anacharsis. Ecoutez jusqu'au bout le récit de mes préventions. Etant à Memphis, je reconnus la source où votre fondateur avoit puisé les loix rigoureuses qu'il vous a laissées; elles sont les mêmes que celles des prêtres Egyptiens. Pythagore les adopta sans s'appercevoir que le régime diététique doit varier suivant la

différence des climats et des religions. Citons un exemple; Ces prêtres ont tellement les fèves en horreur, qu'on n'en seme point dans toute l'Egypte; et si par hasard il en survient quelque plante, ils en détournent les yeux comme de quelque chose d'impur. Si ce légume est nuisible en Egypte, les prêtres ont dû le proscrire; mais Pythagore ne devoit pas les imiter: il le devoit encore moins, si la défense étoit fondé sur quelque vaine superstition. Cependant il vous l'a transmise, et jamais elle n'occasionna, dans les lieux de son origine, une scène aussi cruelle que celle qui s'est passée de nos jours.

Denys, roi de Syracuse, vouloit pénétrer vos mystères. Les Pythagoriciens, persécutés dans ses états, se cachoient avec soin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de soldats en apperçut dix qui alloient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chasse comme à des bêtes fauves. Ils prirent la fuite; mais à l'aspect d'un champ de fèves qu'ils trouvèrent sur leur passage, ils s'arrêtèrent, se mirent en état de défense; et se laissèrent égorger plutôt que de souiller leur ame par l'attouchement de ce légume odieux. Quelques momens après, l'officier qui commandoit le détachement en surprit deux qui n'avoient pas pu suivre les autres. C'étoient Myllias de Crotone, et son épouse Timycha, née à Lacédémone, et fort avancée dans sa grossesse. Ils furent emmenés à Syracuse. Denys vouloit savoir pourquoi leurs compagnons avoient mieux aimé perdre la vie, que de traverser ce champ

de fèves : mais ni ses promesses, ni ses menaces ne purent les engager à s'expliquer, et Timycha se coupa sa langue avec les dents, de peur de succomber aux tourmens qu'on offroit à sa vue. Voilà pourtant ce qu'opèrent les préjugés du fanatisme, et les loix insensées qui les favorisent.

Le Samien. Je plains le sort de ces infortunés. Leur zèle peu éclairé étoit sans doute aigri par les rigueurs que depuis quelque temps on exerçoit contre eux. Ils jugèrent de l'importance de leurs opinions, par celle qu'on mettoit à les leur ôter.

Anacharsis. Et pensez-vous qu'ils auroient pu sans crime violer le précepte de Pythagore?

Le Samien. Pythagore n'a rien ou presque rien écrit. Les ouvrages qu'on lui attribue, sont tous, ou presque tous de ses disciples. Ce sont eux qui ont chargé sa règle de plusieurs nouvelles pratiques. Vous entendez dire, et l'on dira encore plus dans la suite, que Pythagore attachoit un mérite infini à l'abstinence des fèves. Il est certain néanmoins qu'il faisoit un très-grand usage de ce légume dans ses repas. C'est ce que dans ma jeunesse j'appris de Hénophile, et de plusieurs vieillards, presque contemporains de Pythagore.

Anacharsis. Et pourquoi vous les a-t-on défendues depuis?

Le Samien. Pythagore les permettoit, parce qu'il les croyoit salutaires; ses disciples les condamnèrent, parce qu'elles produisent des flatuosités et d'autres effets nuisibles à la santé. Leur avis, conforme à celui de plus grands médecins, a prévalu.

Anacharsis. Cette défense n'est donc, suivant vous, qu'un réglement civil, qu'un simple conseil. J'en ai pourtant oui parler à d'autres Pythagoriciens, comme d'une loi sacrée, et qui tient, soit aux mystères de la nature et de la religion, soit aux principes d'une sage politique.

Le Samien. Chez nous, ainsi que chez presque toutes les sociétés religieuses, les loix civiles sont des loix sacrées. Le caractère de sainteté qu'on leur imprime, facilite leur exécution. Il faut ruser avec la négligence des hommes, ainsi qu'avec leurs passions. Les réglemens relatifs à l'abstinence, sont violés tous les jours, quand ils n'ont que le mérite d'entretenir la santé. Tel qui pour la conserver, ne sacrifieroit pas un plaisir, exposeroit mille fois sa vie, pour maintenir des rites qu'il respecte sans en connoître l'objet.

Anacharsis. Ainsi donc ces ablutions, ces privations et ces jeûnes que les prêtres Egyptiens observent si scrupuleusement, et qu'on recommande si fort dans les mystères de la Grèce, n'étoient dans l'origine que des ordonnances de médecine, et des leçons de sobriété?

Le Samien. Je le pense; et en effet personne n'ignore que les prêtres d'Egypte, en cultivant la plus salutaire des médecines, celle qui s'attache plus à prévenir les maux qu'à les guérir, sont parvenus de tous temps à se procurer une vie longue et paisible. Pythagore l'apprit à leur école, la transmit à ses disciples, et fut placé à juste titre parmi les plus habiles médecins de la Grèce. Comme il vouloit

porter les ames à la perfection, il falloit les détacher de cette enveloppe mortelle qui les tient enchaînées, et qui leur communique ses souillures. Il bannit en conséquence les alimens et les boissons qui, en excitant du trouble dans le corps, obscurcissent et appesantissent l'esprit.

Anacharsis. Il pensoit donc que l'usage du vin, de la viande et du poisson, produisoit ces funestes effets? car il vous l'a sévèrement interdit.

Le Samien. C'est une erreur. Il condamnoit l'excès du vin; il conseilloit de s'en abstenir, et permettoit à ses disciples d'en boire à souper, mai en petite quantité. On leur servoit quelquefois une portion des animaux offerts en sacrifice, excepté du bœuf et du bélier. Lui-même ne refusoit pas d'en goûter, quoiqu'il se contentât pour l'ordinaire d'un peu de miel et de quelques légumes. Il défendoit certains poissons pour des raisons inutiles à rapporter. D'ailleurs il préféroit le régime végétal à tous les autres; et la défense absolue de la viande ne concernoit que ceux de ses disciples qui aspiroient à une plus grande perfection.

Anacharsis. Mais la permission qu'il laisse aux autres, comment la concilier avec son systême sur la transmigration des ames? car enfin, comme le disoit tantôt cet Athénien, vous risquez tous les jours de manger votre père ou votre mère.

Le Samien. Je pourrois vous répondre qu'on ne fait paroître sur nos tables que la chair des victimes, et que nous n'immolons que les ani-

maux qui ne sont pas destinés à recevoir nos ames : mais j'ai une meilleure solution à vous donner. Pythagore et ses premiers disciples ne croyoient pas à la métempsycose.

Anacharsis. Comment ?

Le Samien. Timée de Locres, l'un des plus anciens et des plus célèbres d'entre eux, en a fait l'aveu. Il dit que la crainte des loix humaines, ne faisant pas assez d'impression sur la multitude, il faut l'effrayer par des punitions imaginaires, et lui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en bêtes viles ou féroces, épouiseront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition.

Anacharsis. Vous renversez toutes mes idées. Pythagore ne rejetoit-il pas les sacrifices sanglans ? ne défendoit-il pas de tuer les animaux ? Pourquoi ce vif intérêt pour leur conservation, si ce n'est qu'il leur supposoit une ame semblable à la nôtre ?

Le Samien. Le principe de cet intérêt étoit la justice. Et de quel droit en effet osons-nous arracher la vie à des êtres qui ont reçu comme nous ce présent du ciel ? Les premiers hommes, plus dociles aux cris de la nature, n'offroient aux dieux que les fruits, le miel et les gateaux dont ils se nourrissoient. On n'osoit pas verser le sang des animaux, et sur-tout de ceux qui sont utiles à l'homme. La tradition nous a transmis avec effroi le souvenir du plus ancien parricide ; en nous conservant de même les noms de ceux qui, par inadvertance, ou dans un mouvement de colère, tuèrent les premiers des animaux de quelque espèce, elle

atteste l'étonnement et l'horreur dont cette nouvelle frappa successivement ses esprits. Il fallut donc un prétexte. On trouva qu'ils occupoient trop de place sur la terre, et l'on supposa un oracle qui nous autorisoit à vaincre notre répugnance. Nous obéîmes; et pour nous étourdir sur nos remords, nous voulûmes au moins arracher le consentement de nos victimes. De là vient qu'aujourd'hui encore, on n'en sacrifie aucune sans l'avoir auparavant, par des ablutions ou d'autres moyens, engagée à baisser la tête en signe d'approbation. Voyez avec quelle indignité la violence se joue de la foiblesse!

Anacharsis. Cette violence étoit sans doute nécessaire; les animaux, en se multipliant, dévoroient les moissons.

Le Samien. Ceux qui peuplent beaucoup, ne vivent qu'un petit nombre d'années, et la plupart, dénués de nos soins, ne perpétueroient pas leur espèce. A l'égard des autres, les loups et les vautours nous en auroient fait justice: mais pour vous montrer que ce ne furent pas leurs déprédations qui nous mirent les armes à la main, je vous demande s'ils ravageroient nos campagnes, ces poissons que nous poursuivons dans un monde si différent du nôtre? Non, rien pouvoit nous porter à souiller les autel du sang des animaux; et puisqu'il ne m'est pas permis d'offrir au ciel des fruits enlevés au champ de mon voisin, devois-je lui présenter l'hommage d'une vie qui ne m'appartient pas? Quelle est d'ailleurs la victime la plus agréable à la divinité? A cette question,

les peuples et les prêtres se partagent. Dans un endroit, on immole les animaux sauvages et malfaisans; dans un autre, ceux que nous associons à nos travaux. L'intérêt de l'homme présidant à ce choix, a tellement servi son injustice, qu'en Egypte, c'est une impiété de sacrifier des vaches, un acte de piété d'immoler des taureaux.

Au milieu de ces incertitudes, Pythagore sentit aisément qu'on ne pouvoit déraciner tout-à-coup des abus consacrés par une longue suite de siècles. Il s'abstint des sacrifices sanglans. La première classe de ses disciples s'en abstint aussi. Les autres, obligés de conserver encore des relations avec les hommes, eurent la liberté de sacrifier un petit nombre d'animaux, et de goûter plutôt que de manger de leur chair.

Ce fut une condescendance que le respect de l'usage et de la religion sembloit justifier. A cela près nous vivons en communauté de biens avec les animaux doux et plaisibles. Il nous est défendu de leur porter le moindre préjudice. Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les professions qui sont destinées à leur donner la mort. On ne sait que trop par l'expérience, que l'effusion fréquente du sang fait contracter à l'ame une sorte de férocité. La chasse nous est interdite. Nous renonçons à des plaisirs, mais nous sommes plus humains, plus doux, plus compatissans que les autres hommes: j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congréga-

tion pieuse et savante, qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, s'étoit dévouée sains réserve au bonheur des sociétés.

Anacharsis. Je connois mal votre institut : oserois-je vous prier de m'en donner une juste idée ?

Le Samien. Vous savez qu'au retour de ses voyages, Pythagore fixa son séjour en Italie ; qu'à ses exhortations, les nations Grecques établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à ses pieds, et leurs intérêts entre ses mains ; que, devenu leur arbitre, il leur apprit à vivre en paix avec elles-mêmes et avec les autres ; que les hommes et les femmes se soumirent avec une égale ardeur aux plus rudes sacrifices ; que de toutes les parties de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile, on vit accourir un nombre infini de disciples ; qu'il parut à la cour des tyrans sans les flatter, et les obligea de descendre du trône sans regret ; et qu'à l'aspect de tant de changemens les peuples s'écrièrent qu'un dieu avoit paru sur la terre, pour la délivrer des maux qui l'affligent.

Anacharsis. Mais lui ou ses disciples n'ont-ils pas employé le mensonge pour entretenir cette illusion. Rappellez-vous tous ces prodiges qu'on lui attribue : à sa voix la mer calmée, l'orage dissipé, la peste suspendant ses fureurs, et puis cet aigle qu'il appelle du haut du ciel, et qui vient se reposer sur sa main, et cette ourse qui, docile à ses ordres, n'attaque plus les animaux timides.

Le Samien. Ces récits extraordinaires m'ont toujours paru dénués de fondement. Je ne vois nulle part que Pythagore se soit arrogé le droit de commander à la nature.

Anacharsis. Vous conviendrez du moins qu'il prétendoit lire dans l'avenir, et avoir reçu ses dogmes de la prêtresse de Delphes.

Le Samien. Il croyoit en effet à la divination; et cette erreur si c'en est une, lui fut commune avec les sages de son temps, avec ceux d'un temps postérieur, avec Socrate lui-même. Il disoit que sa doctrine émanoit de l'oracle d'Apollon. Si c'est un crime, il faut accuser d'imposture Minos, Lycurgue, presque tous les législateurs, qui pour donner plus d'autorité à leurs loix, ont feint que les dieux mêmes les leur avoient dictées.

Anacharsis. Permettez que j'insiste: on ne renonce pas facilement à d'anciens préjugés. Pourquoi sa philosophie est-elle entourée de cette triple enceinte de ténèbres? comment se fait-il qu'un homme qui eut assez de modestie pour préférer au titre de sage, celui d'ami de la sagesse, n'eut pas assez de franchise pour annoncer hautement la vérité?

Le Samien. Ces secrets qui vous étonnent, vous en trouverez de semblables dans les mystères d'Eleusis de Samothrace, chez les prêtres Egyptiens, parmi toutes les sociétés religieuses. Que dis-je? nos philosophes n'ont-ils pas une doctrine exclusivement réservée à ceux de leurs élèves dont ils ont éprouvé la circonspection? Les yeux de la multitude étoient autrefois trop foibles pour supporter la lumière, et

aujourd'hui même, qui oseroit, au milieu d'Athènes, s'expliquer librement sur la nature des dieux, et sur les vices du gouvernement populaire? Il est donc des vérités que le sage doit garder comme un dépôt, et ne laisser, pour ainsi dire, tomber que goutte à goutte.

Anacharsis. Mais celles qu'on doit répandre à pleines mains, les vérités de la morale, par exemple, vous les couvrez d'enveloppes presque impénétrables. Lorsqu'au-lieu de m'exhorter à fuir l'oisiveté, à ne pas irriter un homme en colère, vous me défendez de m'asseoir sur un boisseau, ou d'attiser le feu avec une épée, il est évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons, celle de les entendre.

Le Samien. Et c'est cette peine qui les grave dans l'esprit: On conserve avec plus de soin ce qui coûte beaucoup à acquérir. Les symboles piquent la curiosité, donnent un air de nouveauté à des maximes usées; et comme ils se présentent plus souvent à nos sens que les autres signes de nos pensées, ils ajoutent du crédit aux loix qu'ils renferment. Aussi le militaire ne peut être assis auprès de son feu, et le laboureur regarder son boisseau sans se rappeller la défense et le précepte.

Anacharsis. Vous aimez tellement le mystère, qu'un des premiers disciples de Pythagore encourut l'indignation des autres, pour avoir publié la solution d'un problême de géométrie.

Le Samien. On étoit alors généralement persuadé que la science, ainsi que la pudeur,

doit se couvrir d'un voile qui donne plus d'attraits aux trésors qu'il recèle, plus d'autorité à celui qui les possède. Pythagore profita sans doute de ce préjugé, et j'avouerai même, si vous voulez, qu'à l'imitation de quelques législateurs, il employa de pieuses fraudes pour s'accréditer auprès de la multitude; car je me défie également des éloges outrés qu'on lui donne, et des accusations odieuses dont on le noircit. Ce qui assure sa gloire, c'est qu'il conçut un grand projet, celui d'une congrégation qui, toujours subsistante, et toujours dépositaire des sciences et des mœurs, seroit l'organe de la vérité et de la vertu, quand les hommes seroient en état d'entendre l'une, et de pratiquer l'autre.

Un grand nombre d'élèves embrassèrent le nouvel institut. Il les rassembla dans un édifice immense, où ils vivoient en commun, et distribués en différentes classes. Les un passoient leur vie dans la méditation des choses célestes; les autres cultivoient les sciences, et sur-tout la géométrie et l'astronomie; d'autres enfin, nommés économes ou politiques, étoient chargés de l'entretien de la maison et des affaires qui la concernoient.

On n'étoit pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinoit le caractère du postulant, ses habitudes, sa démarche, ses discours, son silence, l'impression que les objets faisoient sur lui, la manière dont il s'étoit conduit envers ses parens et ses amis. Dès qu'il étoit agrée, il déposoit tout son bien entre les mains des économes.

Les éprevues du noviciat duroient plusieurs années. On les abrégeoit en faveur de ceux qui parvenoient plus vîte à la perfection. Pendant 3 ans entiers, le novice ne jouissoit dans la société d'aucun égard, d'aucune considération: il étoit comme dévoué au mépris. Ensuite, condamné pendant 5 ans au silence, il apprenoit à dompter sa curiosité, à se détacher du monde, à ne s'occuper que de Dieu seul. Les purifications et différens exercices de piété remplissoient tous ses momens. Il entendoit par intervalles la voix de Pythagore qu'un voile épais déroboit à ses regards, et qui jugeoit de ses dispositions d'après ses réponses.

Quand on étoit content de ses progrès, on l'admettoit à la doctrine sacrée; s'il trompoit l'espérance de ses maîtres, on le renvoyoit, en lui restituant son bien considérablement augmenté; des ce moment il étoit comme effacé du nombre des vivans, on lui dressoit un tombeau dans l'intérieur de la maison, et ceux de la société refusoient de le reconnoître, si, par hasard, il s'offroit à leurs yeux. La même peine étoit décernée contre ceux qui communiquoient aux profanes la doctrine sacrée.

Les associés ordinaires pouvoient, avec la permission, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domestiques, sans renoncer à leurs premiers engagemens.

Des externes, hommes et femmes, étoient agrégés aux différentes maisons. Ils y passoient quelquefois des journées entières, et assistoient à différens exercices.

Enfin des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés, s'affilioient à l'ordre, s'intéressoient à ses progrès, se pénétroient de son esprit, et pratiquoient la règle.

Les disciples qui vivoient en commun se levoient de très-grand matin. Leur réveil étoit suivi de deux examens, l'un de ce qu'ils avoient dit ou fait la veille, l'autre de ce qu'ils devoient faire dans la journée : le premier pour exercer leur mémoire, le second pour régler leur conduite. Après avoir passé une robe blanche et extrêmement propre, ils prenoient leur lyre, et chantoient des cantiques sacrés, jusqu'au moment où le soleil se montrant à l'horizon, ils se prosternoient devant lui *, et alloient chacun en particulier se promener dans des bosquets rians, ou des solitudes agréables. L'aspect et le repos de ces beaux lieux mettoient leur ame dans une assiette tranquille, et la disposoient aux savantes conversations qui les attendoient à leur retour.

Elles tenoient presque toujours dans un temple, et rouloient sur les sciences exactes ou sur la morale. Des professeurs habiles en expliquoient les élémens, et conduisoient les élèves à la plus haute théorie. Souvent ils leur proposoient pour sujet de méditation un principe fécond, une maxime lumineuse. Pythago-

* Il paroît qu'au lever du soleil, Socrate, à l'exemple peut-être des Pythagoriciens, se prosternoit devant cet astre.

re qui voyoit tout d'un coup d'œil comme il exprimoit tout d'un seul mot, leur disoit un jour : Qu'est-ce que l'univers? l'ordre. Qu'est ce que l'amitié? l'égalité. Ces définitions sublimes et neuves alors, attachoient et élévoient les esprits. La première eut un tel succès, qu'elle fut substituée aux anciens noms que les Grecs avoient jusqu'alors donnés à l'univers. Aux exercices de l'esprit succédoient ceux du corps, tels que la course et la lutte, et ces combats paisibles se livroient dans les bois ou dans les jardins.

A dîner on leur servoit du pain et du miel, rarement du vin. Ceux qui aspiroient à la perfection, ne prenoient souvent que du pain et de l'eau. En sortant de table, ils s'occupoient des affaires que les étrangers soumettoient à leur arbitrage. Ensuite ils se réunissoient deux à deux, trois à trois, retournoient à la promenade, et discutoient entre eux les leçons qu'ils avoient reçues dans la matinée. De ces entretiens étoient sévèrement bannies les médisances et les injures, les facéties et les paroles superflues.

Revenus à la maison, ils entroient dans le bain, au sortir duquel ils se distribuoient en différentes pièces où l'on avoit dressé des tables, chacune de dix couverts. On leur servoit du vin, du pain, des légumes cuits ou crus, quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poisson. Le souper, qui devoit finir avant le coucher du soleil, commençoit par l'hommage de l'encens et de divers parfums qu'ils offroient aux dieux.

J'oublíois de vous dire qu'en certains jours de l'année, on leur présentoit un repas excellent et somptueux, qu'ils en repaissoient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyoient ensuite aux esclaves, sortoient de table, et se passoient même de leur nourriture ordinaire.

Le souper étoit suivi de nouvelles libations et d'une lecture que le plus jeune étoit obligé de faire, que le plus ancien avoit le droit de choisir. Ce dernier, avant de les congédier, leur rappelloit ces preceptes importans. „ Ne cessez d'honorer les dieux, les génies et les héros; de respecter ceux dont vous avez reçu le jour ou des bienfaits, et de voler au secours des loix violées. „ Pour leur inspirer de plus en plus l'esprit de douceur et d'équité: „ Gardez-vous, ajoutoit-il, d'arracher l'arbre ou la plante dont l'homme retire de l'utilité, et de tuer l'animal dont il n'a point à se plaindre. „

Retirés chez eux, ils se citoient à leur propre tribunal, repassoient en détail et se reprochoient les fautes de commission et d'omission. Après cet examen, dont la constante pratique pourroit seule nous corriger de nos défauts, ils reprenoient leurs lyres, et chantoient des hymnes en l'honneur des dieux. Le matin à leur lever ils employoient l'harmonie, pour dissiper les vapeurs du sommeil; le soir, pour calmer le trouble des sens. Leur mort étoit paisible. On renfermoit leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuil-

les de myrte ; d'olivier et de peuplier, et leurs funérailles étoient accompagnés de cérémonies qu'il ne nous est pas permis de révéler.

Pendant toute leur vie, deux sentimens, ou plutôt un sentiment unique devoit les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation étoit de s'occuper de la divinité, de se tenir toujours en sa présence, de se régler en tout sur sa volonté: de là ce respect qui ne leur permettoit pas de mêler son nom dans leurs sermens, cette pureté de mœurs qui les rendoit dignes de ses regards, ces exhortations qu'ils se faisoient continuellement de ne pas éloigner l'esprit de dieu qui résidoit dans leurs ames, cette ardeur enfin avec laquelle ils s'appliquoient à leur divination, seul moyen qui nous reste de connoître ses intentions.

Delà découloient encore les sentimens qui les unissoient entre eux et avec les autres hommes. Jamais on ne connut, on ne sentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, et le plus consolant de tous : *Mon ami est un autre moi-même*. En effet, quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, et nous ne sommes pas deux.

Comme dans le physique et dans le moral il rapportoit tout à l'unité, il voulut que ses disciples n'eussent qu'une même pensée, qu'une seule volonté. Dépouillés de toute propriété, mais libres dans leurs engagemens, in-

sensibles à la fausse ambition, à la vaine gloire, aux petits intérêts qui, pour l'ordinaire, divisent les hommes, ils n'avoient plus à craindre que la rivalité de la vertu, et l'opposition du caractère. Dès le noviciat, les plus grands efforts concouroient à surmonter ces obtacles. Leur union, cimentée par le desir de plaire à la divinité, à laquelle ils rapportoient toutes leurs actions, leur procuroit des triomphes sans faste, et de l'émulation sans jalousie.

Ils apprenoient à s'oublier eux-mêmes, à se sacrifier mutuellement leurs opinions, à ne pas blesser l'amitié par la défiance, par les mensonges même légères, par des plaisanteries hors de propos, par des protestations inutiles.

Ils apprenoient encore à s'alarmer du moindre refroidissement. Lorsque dans ces entretiens où s'agitoient des questions de philosophie, il leur échappoit quelque expression d'aigreur, ils ne laissoient pas coucher le soleil sans s'être donné la main en signe de réconciliation. Un d'eux, en pareille occasion, courut chez son ami, et lui dit: Oublions notre colère, et soyez le juge de notre différend. J'y consens volontiers, reprit le dernier; mais je dois rougir de ce qu'étant plus agé que vous, je ne vous ai pas prévenu.

Ils apprenoient à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent et découragent l'amitié. Sentoient-ils bouillonner leur sang au fond de leur cœur? prevoyoient ils un moment de tristesse ou de dégoût? ils s'écartoient au loin

et calmoient ce trouble involontaire, ou par la réflexion, ou par de chants appropriés aux différentes affections de l'ame.

C'est à leur éducation qu'ils devoient cette docilité d'esprit, cette facilité de mœurs qui les rapprochoient les uns des autres. Pendant leur jeunesse, on s'étoit fait un devoir de ne point aigrir leur caractère; des instituteurs respectables et indulgens, les ramenoient par des corrections douces, faites à propos et en particulier, qui avoient plus l'air de la représentation que du reproche.

Pythagore, qui régnoit sur tout le corps avec la tendresse d'un père, mais avec l'autorité d'un monarque, vivoit avec eux comme avec ses amis; il les soignoit dans leurs maladies, et les consoloit dans leurs peines. C'étoit par ses attentions, autant que par ses lumières, qu'il dominoit sur leur esprit, au point que ses moindres paroles étoient pour eux des oracles, et qu'ils ne répondoient souvent aux objections que par ces mots: *C'est lui qui l'a dit*. Ce fut encore par là qu'il sut imprimer dans le cœur de ses disciples, cette amitié rare et sublime qui a passé en proverbe.

Les enfans de cette grande famille dispersée en plusieur climats, sans s'être jamais vus, se reconnoissoient à certains signes, et se traitoient au premier abord comme s'ils s'étoient toujours connus. Leurs intérêts se trouvoient tellement mêlés ensemble, que plusieurs d'entre eux ont passé les mers, et risqué leur fortune, pour rétablir celle de l'un de leurs frè-

res, tombé dans la détresse ou dans l'indigence.

Voulez-vous un exemple touchant de leur confiance mutuelle? Un des nôtres voyageant à pied, s'égare dans un désert, arrive épuisé de fatigue dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnoître les soins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer près du grand chemin. Long-temps après sa mort, le hasard amène dans ces lieux écarté, un autre disciple de Pythagore. Instruit par les caractères énigmatiques offerts à ses yeux, de l'infortune du premier voyageur, il s'arrête, rembourse avec usure les frais de l'aubergiste, et continue sa route.

Anacharsis. Je n'en suis pas surpris. Voici ce qu'on me racontoit à Thèbes. Vous avez connu Lysis.

Le Samien. Ce fut un des ornemens de l'ordre. Jeune encore, il trouva le moyen d'échapper à cette persécution qui fit périr tant d'illustres Pytagoriciens, et s'étant rendu quelques années après à Thèbes, il se chargea de l'éducation d'Epaminondas.

Anacharsis. Lysis mourut. Vos philosophes d'Italie, craignant qu'on n'eût pas observé dans ses funérailles, les rites qui vous sont particuliers, envoyèrent à Thèbes Théanor, chargé de demander le corps de Lysis, et de distribuer des présens à ceux qui l'avoient secouru dans sa vieillesse. Théanor apprit qu'E-

paminondas, initié dans vos mystères, l'avoit fait inhumer suivant vos statuts, et ne put faire accepter l'argent qu'on lui avoit confié.

Le Samien. Vous me rappellez un trait de ce Lysis. Un jour, en sortant du temple de Junon, il rencontra sous le portique un de ses confrères, Euryphémus de Syracuse, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla se prosterner devant la statue de la Déesse. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea sans s'en appercevoir, il sortit par une autre porte. Le lendemain, le jour étoit assez avancé, lorsqu'il se rendit à l'assemblée des disciples. Ils étoient inquiets de l'absence de Lysis; Euryphémus se souvint alors de la promesse qu'il en avoit tirée; il courut à lui, le trouva sous le vestibule, et tranquillement assis sur la même pierre où il l'avoit laissé la veille.

On n'est point étonné de cette constance, quand on connoit l'esprit de notre congrégation. Il est rigide et sans ménagement. Loin d'apporter la moindre restriction aux loix de rigueur, il fait consister la perfection à convertir les conseils en préceptes.

Anacharsis. Mais vous en avez de minutieux et de frivoles qui rapetissent les ames; par exemple, de n'oser croiser la jambe gauche sur la droite; ni vous faire les ongles les jours de fêtes, ni employer pour vos cercueils le bois de cyprès.

Le Samien. Eh! ne nous jugez point d'après cette foule d'observances, la plupart ajoutées à la règle par des rigoristes qui voulo-

ient réformer la réforme, quelques-unes tenant à des vérités d'un ordre supérieur, toutes prescrites pour nous exercer à la patience et aux autres vertus. C'est dans les occasions importantes qu'il faut étudier la force de notre institution. Un disciple de Pythagore ne laisse échapper ni larmes ni plaintes dans les malheurs, ni crainte ni foiblesse dans les dangers. S'il a des discussions d'intérêt, il ne descend point aux prières, parce qu'il ne demande que la justice; ni aux flatteries, parce qu'il n'aime que la vérité.

Anacharsis. Epargnez-vous un plus long détail. Je sais tout ce que peuvent la religion et la philosophie sur des imaginations ardentes et subjuguées. Mais je sais aussi qu'on se dédédommage souvent des passions que l'on sacrifie par celles que l'on conserve. J'ai vu de près une société, partagée entre l'étude et la prière, renoncer sans peine aux plaisirs des sens et aux agrémens de la vie; retraite, abstinances, austérité, rien ne lui conte, parce que c'est par là qu'elle gouverne les peuples et les rois. Je parle des prêtres Egyptiens, dont l'institut me paroît parfaitement ressembler au vôtre.

Le Samien. Avec cette différence que, loin de s'appliquer à réformer la nation, ils n'ont d'autre intérêt que celui de leur société.

Anacharsis. Vous avez essuyé les mêmes reproches. Ne disoit-on pas que pleins d'une déférence aveugle pour votre chef, d'un attachement fanatique pour votre congrégation,

vous ne gardiez les autres hommes que comme de vils troupeaux?

Le Samien Dégrader l'humanité! nous qui regardons la bienfaisance comme un des principaux moyens pour nous rapprocher de la divinité; nous qui n'avons travaillé que pour établir une étroite liaison entre le ciel et la terre, entre les citoyens d'une même ville, entre les enfans d'une même famille, entre tous les êtres vivans, de quelque nature qu'ils soient!

En Egypte l'ordre sacerdotal n'aime que la considération et le crédit: aussi protège-t-il le despotisme qui le protège à son tour. Quant à Pythagore, il aimoit tendrement les hommes, puisqu'il desiroit qu'ils fussent tous libres et vertueux.

Anacharsis. Mais pouvoit-il se flatter qu'ils le desireroient aussi vivement que lui, et que la moindre secousse ne détruiroit pas l'édifice des loix et des vertus?

Le Samien. Il étoit beau du moins d'en jeter les fondemens, et les premiers succès lui firent espérer qu'il pourroit l'élèver jusqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que son arrivée en Italie causa d'abord dans les mœurs. Elle se seroît étendue par degrés, si des hommes puissans, mais souillés de crimes, n'avoient eu la folle ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, et ce refus occasionna sa ruine. La calomnie se souleva, dès qu'elle se vit soutenue. Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant

d'accorder les magistratures par la voie du sort; aux riches, en ne les faisant accorder qu'au mérite. Nos paroles furent transformées en maximes séditieuses, nos assemblés en conseils de conspirateurs; Pythagore, banni de Crotone, ne trouva point d'asyle chez des peuples qui lui devoient leur felicité. Sa mort n'éteignit point la persécution. Plusieurs de ses disciples réunis dans une maisons furent dévoués aux flammes, et péritent presque tous. Les autres s'étant dispersés, les habitans de Crotone qui avoient reconnu leur innocence, les rappellèrent quelque temps après; mais une guerre étant survenue, ils se signalèrent dans un combat, et terminèrent une vie innocente par une mort glorieuse.

Quoiqu'après ces malheureux événemens, le corps fût menacé d'une dissolution prochaine, on continua pendant quelque temps à nommer un chef pour le gouverner. Diodore, qui fut un des derniers, ennemi de la propreté que Pythagore nous avoit si fort recommandée, affecta des mœurs plus austères, un extérieur plus négligé, des vêtemens plus grossiers. Il eut des partisans, et l'on distingua dans l'ordre ceux de l'ancien régime, et ceux du nouveau.

Maintenant réduits à un petit nombre, séparés les uns des autres, n'excitant ni envie ni pitié, nous pratiquons en secret les préceptes de notre fondateur. Jugez du pouvoir qu'ils eurent à la naissance de l'institut, par celui qu'ils ont encore. C'est nous qui avions for-

mé Epaminondas, et Phocion s'est formé sur nos exemples.

Je n'ai pas besoin de vous rappeller que cette congrégation a produit une foule de législateurs, de géomètres, d'astronomes, de naturalistes, d'hommes célèbres dans tous les genres; que c'est elle qui a éclairé la Grèce, et que les philosophes modernes ont puisé dans nos auteurs la plupart des découvertes qui brillent dans leurs ouvrages.

La gloire de Pythagore s'en est accrue; par-tout il obtient un rang distingué parmi les sages: dans quelques villes d'Italie, on lui décerne des honneurs divins. Il en avoit joui pendant sa vie, vous n'en serez pas surpris. Voyez comme les nations et même les philosophes parlent des législateurs et des précepteurs du genre humain. Ce ne sont point des hommes, mais des dieux, des ames d'un degré supérieur, qui, descendues du ciel dans le tartare que nous habitons, ont daigné se revêtir d'un corps humain, et partager nos maux pour établir parmi nous les loix et la philosophie.

Anacharsis. Cependant, il faut l'avouer, ces génies bienfaisans n'ont eu que des succès passagers; et puisque leur réforme n'a pu ni s'étendre ni se perpétuer, j'en conclus que les hommes seront toujours également injustes et vicieux.

Le Samien. A moins, comme disoit Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, et que Dieu, touché de leur ignorance,

ne leur envoie quelqu'un qui leur apporte sa parole, et leur révèle ses volontés.

Le lendemain de cet entretien, nous partîmes pour Athènes, et quelques mois après nous nous rendîmes aux fêtes de Délos.

Fin du Chapitre soixante-quinzième.

CHAPITRE LXXVI.

Délos et les Cyclades.

Dans l'heureux climat que j'habite, les printemps est comme l'aurore d'un beau jour: on y jouit des biens qu'il amène, et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossiers; ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule. C'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets; c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes, les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette, du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est prête de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelans, et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légères: mais bientôt elle se hâte d'éclore; et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avoit précédée; il semble qu'un nouveau soleil se lève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature; à chaque in-

stant, le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillans! ô nuits délicieuses! quelle émotion excitoit dans mon ame cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens! O dieu de plaisirs! ô printemps! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devoient les embellir; vous paroissiez dans les vallées, elles se changeoient en prairies riantes; vous paroissiez sur les montagnes, le serpolet et le thym exhaloient mille parfums; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les Amours empressés accouroient à votre voix; ils lançoient de toutes parts des traits enflammés; la terre en étoit embrasée. Tout renaissoit pour s'embellir; tout s'embellissoit pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces momens fortunés, où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitoit, surpris et satisfait de son existence, sembloit n'avoir un esprit que pour connoître le bonheur, un cœur que pour le desirer, une ame que pour le sentir.

Cette saison charmante ramenoit des fêtes plus charmantes encore, celles qu'on célèbre de quatre en quatre ans à Délos, pour honorer la naissance de Diane et d'Apollon *. Le cul-

* Le 6 du mois attique thargélion, on célébroit la naissance de Diane; le 7, celle d'A-

te de ces divinités subsiste dans l'île depuis une longue suite de siècles. Mais comme il commençoit à s'affoiblir, les Athéniens instituèrent, pendant la guerre du Péloponèse, des jeux qui attirent cent peuples divers. La jeunesse d'Athènes brûloit d'envie de s'y distinguer: toute la ville étoit en mouvement. On y préparoit aussi la députation solemnelle qui va tous les ans offrir au temple de Délos un tribut de reconnoissance pour la victoire que Thésée remporta sur le Minotaure. Elle est conduite sur le même vaisseau qui transporta ce héros en Crète; et déja le prêtre d'Apollon en avoit couronné la pompe de ses mains sacrées. Je descendis au Pirée avec Philotas et Lysis; la mer étoit couverte de bâtimens légers qui faisoient voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la liberté du choix. Nous nous sentîmes enlever par des matelots, dont la joie tumultueuse et vive se confondoit avec celle d'un peuple immense qui couroit au rivage. Ils appareillèrent à l'instant; nous sortîmes du port, et nous abordâmes le soir à l'île de Céos.

Le lendemain nous rasâmes Syros; et ayant laissé Ténos à gauche, nous entrâmes dans le canal qui sépare Délos de l'île de Rhénée. Nous vîmes aussi-tôt le temple d'Apollon, et nous le saluâmes par de nouveaux transports de jo-

---

pollon. Dans la 3.e année de la 109e olympiade, le mois thargélion commença le 2 de mai de l'an 341 avant J. C.; ainsi le 6 et le 7 de thargélion concoururent avec le 8 et le 9 de mai.

ie. La ville de Délos se développoit presque toute entière à nos regards. Nous parcourions d'un œil avide ces édifices superbes, ces portiques élégans, ces forêts de colonnes dont elle est ornée; et ce spectacle, qui varioit à mesure que nous approchions, suspendoit en nous le desir d'arriver.

Parvenus au rivage, nous courûmes au temple, qui n'en est éloigné que d'environ 100 pas. Il y a plus de mille ans qu'Erysichton, fils de Cécrops, en jeta les premiers fondemens, et que les divers états de la Grèce ne cessent de l'embellir; il étoit couvert de festons et de guirlandes, qui, par l'opposition de leurs couleurs, donnoient un nouvel éclat au marbre de Paros dont il est construit. Nous vîmes dans l'intérieur la statue d'Apollon, moins célèbre par la délicatesse du travail, que par son ancienneté. Le dieu tient son arc d'une main; et pour montrer que la musique lui doit son origine et ses agrémens, il soutient de la gauche les trois Grâces, représentées, la première avec une lyre, la seconde avec des flûtes, et la troisième avec un chalumeau.

Auprès de la statue est cet autel qui passe pour une des merveilles du monde. Ce n'est point l'or, ce n'est point le marbre qu'on y admire; des cornes d'animaux, pliées avec effort, entrelacées avec art, et sans aucun ciment, forment un tout aussi solide que régulier. Des prêtres occupés à l'orner de fleurs et de rameaux, nous faisoient remarquer l'ingénieux tissu de ses parties. C'est le dieu lui-

même, s'écrioit un jeune ministre, qui, dans son enfance, a pris soin de les unir entre elles. Ces cornes menaçantes, que vous voyez suspendues à ce mur, celles dont l'autel est composé, sont les dépouilles des chèvres sauvages qui paissoient sur le mont Cynthus, et que Diane fit tomber sous ses coups. Ici les regards ne s'arrêtent que sur des prodiges. Ce palmier, qui déploie ses branches sur nos têtes, est cet arbre sacré qui servit d'appui à Latone, lorsqu'elle mit au monde les divinités que nous adorons. La forme de cet autel est devenue célèbre par un problème de géométrie, dont on ne donnera peut-être jamais une exacte solution. La peste ravageoit cette île, et la guerre déchiroit la Grèce. L'oracle consulté par nos pères, répondit que ces fléaux cesseroient, s'ils faisoient cet autel une fois plus grand qu'il n'est en effet. Ils crurent qu'il suffisoit de l'augmenter du double en tout sens; mais ils virent avec étonnement qu'ils construisoient une masse énorme qui contenoit huit fois celle que vous avez sous les yeux. Après d'autres essais, tous infructueux, ils consultèrent Platon qui revenoit d'Egypte. Il dit aux députés, que le dieu, par cet oracle, se jouoit de l'ignorance des Grecs, et les exhortoit à cultiver les sciences exactes, plutôt que de s'occuper éternellement de leurs divisions. En même temps, il proposa une vie simple et mécanique de résoudre le problême. Mais la peste avoit cessé quand sa réponse arriva. C'est apparemment ce que l'oracle avoit prévu, me dit Philotas.

Ces mots, quoique prononcés à demi-voix, fixèrent l'attention d'un citoyen de Délos. Il s'approcha en nous montrant un autel moins orné que le précédent : Celui-ci, nous dit-il, n'est jamais arrosé du sang des victimes ; on n'y voit jamais briller la flamme dévorante : c'est-là que Pythagore venoit, à l'exemple du peuple, offrir des gâteaux, de l'orge et du froment ; et sans doute que le dieu étoit plus flatté de l'hommage éclairé de ce grand homme, que des ces ruisseaux de sang dont nos autels sont continuellement inondés.

Il nous faisoit ensuite observer tous les détails de l'intérieur du temple. Nous l'écoutions avec respect ; nous admirions la sagesse de ses discours, la douceur de ses regards, et le tendre intérêt qu'il prenoit à nous. Mais quelle fut notre surprise, lorsque des éclaircissemens mutuels nous firent connoître Philoclès! C'étoit un des principaux habitans de Délos, par ses richesses et ses dignités ; c'étoit le père d'Ismène, dont la beauté faisoit l'entretien de toutes les femmes de la Grèce ; c'étoit lui qui, prévenu par des lettres d'Athènes, devoit exercer à notre égard les devoirs de l'hospitalité. Après nous avoir embrassés à plusieurs reprises : Hâtez-vous, nous dit-il, venez saluer mes dieux domestiques ; venez voir Ismène, et vous serez témoin de son hymen ; venez voir Leucippe, son heureuse mère, et vous partagerez sa joie : elles ne vous recevront pas comme des étrangers, mais comme des amis qu'elles avoient sur la terre, et que le ciel leur

destinoit depuis long-temps : oui, je vous le jure, ajouta-t-il en nous serrant la main, tous ceux qui aiment la vertu ont des droits sur l'amitié de Philoclès et de sa famille.

Nous sortîmes du temple ; son zèle impatient nous permit à peine de jeter un coup d'œil sur cette foule de statues et d'autels dont il est entouré. Au milieu de ces monumens s'élève une figure d'Apollon, dont la hauteur est d'environ 24 pieds ; de longues tresses de cheveux flottent sur ses épaules, et son manteau qui se replie sur les bras gauche, semble obéir au souffle de Zéphyr. La figure, et la plinthe qui la soutient, sont d'un seul bloc de marbre, et ce furent les habitans de Naxos qui le consacrèrent en ce lieu. Près de ce colosse, Nicias, général des Athéniens, fit élever un palmier de bronze, dont le travail est aussi précieux que la matière. Plus loin, nous lûmes sur plusieurs statues, cette inscription fastueuse : *L'île de Chio est célèbre par ses vins excellens ; elle le sera dans la suite par les ouvrages de Bupalus et d'Anthermus.* Ces deux artistes vivoient il y a deux siècles. Ils ont été suivis et effacés par les Phidias et les Praxitèles ; et c'est ainsi qu'en voulant éterniser leur gloire, ils n'ont éternisé que leur vanité.

La ville de Délos n'a ni tours, ni murailles, et n'est défendue que par la présence d'Apollon. Les maisons sont de briques, ou d'une espèce de granit assez commun dans l'île. Celle de Philoclès s'élevoit sur le bord d'un lac, couvert de cygnes, et presque par-tout entouré de palmiers.

Leucippe, avertie du retour de son époux, vint au-devant de lui, et nous la prîmes pour Ismène; mais bientôt Ismène parut, et nous la prîmes pour la déesse des amours. Philoclès nous exhorta mutuellement à bannir toute contrainte; et des cet instant nous éprouvâmes à la fois toutes les surprises d'une liaison naissante, et toutes les douceurs d'une ancienne amitié.

L'opulence brilloit dans la maison de Philoclès : mais une sagesse éclairée en avoit si bien réglé l'usage, qu'elle sembloit avoir tout accordé au besoin, et tout refusé au caprice. Des esclaves, heureux de leur servitude, couroient au-devant de nos desirs. Les uns répandoient sur nos mains et sur nos pieds une eau plus pure que le cristal; les autres chargeoient de fruits une table placée dans le jardin, au milieu d'un bosquet de myrtes. Nous commençames par des libations en l'honneur des dieux qui président à l'hospitalité; on nous fit plusieurs questions sur nos voyages. Philoclès s'attendrit plus d'une fois au souvenir des amis qu'il avoit laissés dans le continent de la Grèce. Après quelques instans d'une conversation délicieuse, nous sortîmes avec lui pour voir les préparatifs des fêtes.

C'étoit le jour suivant qu'elles devoient commencer *; c'étoit le jour suivant qu'on honoroit à Délos la naissance de Diane. L'île se remplissoit insensiblement d'étrangers attirés par la piété, l'intérêt et le plaisir. Ils ne trouvoient

* Le 8 de mai de l'an 341 avant J. C.

déja plus d'asyle dans les maisons; on dressoit des tentes dans les places publiques; on en dressoit dans la campagne: on se revoyoit après une longue absence, et on se précipitoit dans les bras les uns des autres. Ces scènes touchantes dirigeoient nos pas en différens endroits de l'île; et, non moins attentifs aux objets qui s'offroient à nous qu'aux discours de Philoclès, nous nous instruisions de la nature et des propriétés d'un pays si fameux dans la Grèce.

L'île de Délos n'a que sept à huit mille pas de tour, et sa largeur n'est qu'environ le tiers de sa longueur. Le mont Cynthus, dirigé du nord au midi, termine une plaine qui s'étend vers l'occident jusqu'aux bords de la mer. C'est dans cette plaine que la ville est située. Le reste de l'île n'offre qu'un terrein inégal et stérile, à l'exception de quelques vallées agréables que forment diverses collines placées dans sa partie méridionale. Le source de l'Inopus est la seule dont la nature l'ait favorisée; mais en divers endroits, des citernes et des lacs conservent pendant plusieurs mois les eaux du ciel.

Délos fut d'abord gouvernée par des rois qui rénuissoient le sacerdoce à l'empire. Dans la suite elle tomba sous la puissance des Athéniens, qui la purifièrent pendant la guerre du Péloponèse. On transporta les tombeaux de ses anciens habitans dans l'île de Rhénée. C'est là que leurs successeurs ont vu, pour la première fois, la lumière du jour: c'est là qu'ils doivent la voir pour la derniere fois. Mais s'ils

sont privés de l'avantage de naître et de mourir dans leur patrie, ils y jouissent du moins pendant leur vie d'une tranquillité profonde: les fureurs des barbares, les haînes des nations, les inimitiés particulières tombent à l'aspect de cette terre sacrée: les coursiers de Mars ne la foulent jamais de leurs pieds ensanglantés. Tout ce qui présente l'image de la guerre en est sévèrement banni: on n'y souffre pas même l'animal le plus fidele à l'homme, parce qu'il y détruiroit des animaux plus foibles et plus timides *. Enfin la paix a choisi Délos pour son séjour, et la maison de Philoclès pour son palais.

Nous en approchions, lorsque nous vîmes venir à nous un jeune homme dont la démarche, la taille est les traits n'avoient rien de mortel: C'est Théagène, nous dit Philoclès, c'est lui que ma fille a choisi pour son époux; et Leucippe vient de fixer le jour de son hymen. O mon père! répondit Théagène, en se précipitant entre ses bras, ma reconnoissance augmente à chaque instant. Que ces généreux étrangers daignent la partager avec moi; ils sont mes amis puisqu'ils sont les vôtres; et je sens que l'excès de la joie a besoin de soutien comme l'excès de la douleur. Vous pardonnerez ce transport, si vous avez aimé, ajouta-t-il en s'adressant à nous; et si vous n'avez point

* Il n'étoit pas permis d'avoir des chiens à Délos, de peur qu'ils n'y détruisissent les lièvres et les lapins.

aimé, vous le pardonnerez en voyant Ismène. L'intérêt que nous prîmes à lui, sembla calmer le désordre de ses sens, et le soulager du poids de son bonheur.

Philoclès fut accueilli de Leucippe et d'Ismène, comme Hector l'étoit d'Andromaque, toutes les fois qu'il rentroit dans les murs d'Ilium. On servit le souper dans une galerie ornée de statues et de tableaux; et nos cœurs ouverts à la joie la plus pure, goûtèrent les charmes de la confiance et de la liberté.

Cependant Philoclès mettoit une lyre entre les mains d'Ismène; et l'exhortoit à chanter un de ces hymnes destinés à célébrer la naissance de Diane et d'Apollon. Exprimez par vos chants, disoit-il, ce que les filles de Délos retraceront demain dans le temple par la légéreté de leurs pas. Anacharsis et Philotas en reconnoîtront mieux l'origine de nos fêtes, et la nature du spectacle que nous offrirons à leurs yeux.

Ismène prit la lyre, en tira, comme par distraction, quelques sons tendres et touchans qui n'échappèrent pas à Théagène; et tout-à-coup, préludant avec rapidité sur le mode dorien, elle peignit en traits de feu la colère implacable de Junon, contre une rivale odieuse. „ C'est en vain que Latone veut se dérober à sa vengeance; elle a eu le malheur de plaire à Jupiter, il faut que le fruit de ses amours devienne l'instrument de son supplice, et périsse avec elle. Junon paroît dans le cieux; Mars, sur le mont Hémus en Thrace; Iris,

sur une montagne voisine de la mer: ils effraient par leur présence les airs, la terre et les îles. Tremblante, éperdue, pressée des douleurs de l'enfantement, Latone, après de longues courses, arrive en Thessalie, sur les bords du fleuve qui l'arrose. O Pénée! s'écrie-t-elle, arrêtez-vous un moment, et recevez dans vos eaux plus paisibles les enfans de Jupiter que je porte dans mon sein. O Nymphes de Thessalie, filles du dieu dont j'implore le secours! unissez-vous à moi pour le fléchir. Mais il ne m'écoute point, et mes prières ne servent qu'à précipiter ses pas. O Pélion! ô montagnes affreuses! vous êtes donc mon unique ressource; hélas! me refuserez-vous, dans vos cavernes sombres, une retraite que vous accordez à la lionne en travail? „

„ À ces mots le Pénée attendri, suspend le mouvement de ses flots bouillonnans. Mars le voit, frémit de fureur; et sur le point d'ensevelir ce fleuve sous les débris fumans du mont Pangée, il pousse un cri dans les airs, et frappe de sa lance contre son bouclier. Ce bruit, semblable à celui d'une armée, agite les campagnes de Thessalie, ébranle le mont Ossa, et va au loin rouler en mugissant, dans les antres profonds du Pinde. C'en étoit fait du Pénée, si Latone n'eût quitté des lieux où sa présence attiroit le courroux du ciel. Elle vient, dans nos îles, mendier une assistance qu'elles lui réfusent; les menaces d'Iris les remplissent d'epouvante. „

„ Délos seule est moins sensible à la crainte

qu'à la pitié. Délos n'étoit alors qu'un rocher stérile, désert, que les vents et les flots poussoient de tous côtés. Ils venoient de le jeter au milieu des Cyclades, lorsqu'il entendit les accens plaintifs de Latone. Il s'arrête aussi-tôt, et lui offre un asyle sur les bord sauvages de l'Inopus. La Déesse transportée de reconnoissance, tombe aux pieds d'un arbre qui lui prête son ombre, et qui pour ce bienfait jouira d'un printemps éternel. C'est la qu'épuisée de fatigue, et dans les accès des plus cruelles souffrances, elle ouvre des yeux presque éteints, et que ses regards, où la joie brille au milieu des expressions de la douleur, rencontrent enfin ces gages précieux de tant d'amours, ces enfans dont la naissance lui a coûté tant de larmes. Les nymphes de l'Inopus, témoins de de ses transports, les annoncent à l'univers par des cantiques sacrés, et Délos n'est plus le jouet des vagues inconstantes; elle se répose sur des colonnes qui s'élèvent du fond de la mer, et qui s'appuient elles-mêmes sur les fondemens du monde. Sa gloire se répand en tous lieux; de tous les côtés, les nations accourent à ces fêtes, et viennent implorer ce dieu qui lui doit le jour, et qui la rend heureuse par sa présence. „

Ismène accompagna ces dernières paroles, d'un regard qu'elle jéta sur Théagène, et nous commençâmes à respirer en liberté; mais nos ames étoient encore agitées par des secousses de terreur et de pitié. Jamais la lyre d'Orphée, jamais la voix des Sirènes, n'ont rendu des

sons si touchans. Pendant qu'Ismène chantoit, je l'interrompois souvent, ainsi que Philotas, par des cris involontaires d'admiration : Philoclès et Leucippe lui prodiguoient des marqûes de tendresse, qui la flattoient plus que nos éloges ; Théagène écoutoit, et ne disoit rien.

Enfin il arriva ce jour qu'on attendoit avec tant d'impatience. L'aurore traçoit foiblement à l'horizon la route du soleil, lorsque nous parvînmes au pied du Cynthus. Ce mont n'est que d'une médiocre élévation : c'est un bloc de granit, où brillent différentes couleurs ; et sur-tout des parcelles de talc, noirâtres et luisantes. Du haut de la colline, on découvre une quantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au milieu des flots avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, et les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entre elles ; tantôt il mesurent lentement les lacs et les plaines liquides qu'elles embrassent. Car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagination n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle ; où l'ame inquiète, cherchant de tous côtés à se reposér, ne trouve par-tout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici le sein des ondes est devenu le séjour des mortels. C'est une ville dispersée sur la surface de la mer ; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campa-

gnes, et semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraites aux habitans.

La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, se nomment Cyclades *, parce qu'elles forment comme une enceinte autour de Délos. Sesostris, roi d'Egypte, en soumit une partie à ses armes; Minos, roi de Crète, en gouverna quelques-unes par ses loix; les Phéniciens, les Cariens, les Perses, les Grecs, toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer les ont successivement conquises ou peuplées: mais les colonies de ces derniers ont fait disparoître les traces des colonies étrangères, et des intérêts puissans ont pour jamais attaché le sort des Cyclades à celui de la Grèce.

Les unes s'étoient dans l'origine choisi des rois; d'autres en avoient reçu des mains de leurs vainqueurs: mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des insulaires, détruisit le joug sous lequel elles gémissoient. Tous ces peuples se formèrent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouses les unes des autres, et cherchant mutuellement à se tenir en équilibre par des alliances et des protections mendiées dans le continent. Elles jouissoient de ce calme heureux, que les nations ne peuvent attendre que de leur obscurité, lorsque l'Asie fit un effort contre l'Europe, et que les Perses couvrirent la mer de leurs

---

* *Cycle* en Grec signifie *cercle*.

vaisseaux. Les îles consternées s'affoiblirent en se divisant. Les unes eurent la lâcheté de se joindre à l'ennemi; les autres, le courage de lui résister. Après sa défaite, les Athéniens formèrent le projet de les conquérir toutes : ils leur firent un crime presque égal de les avoir secourus ou de les avoir abandonnés, et les assujettirent successivement, sous des prétextes plus ou moins plausibles.

Athènes leur a donné ses lois : Athènes en exige des tributs proportionnés à leurs forces. A l'ombre de sa puissance, elles voient fleurir dans leur sein, le commerce, l'agriculture, les arts, et seroient heureuses, si elles pouvoient oublier qu'elles ont été libres.

Elles ne sont pas toutes également fertiles : il en est qui suffisent à peine au besoin des habitans. Telle est Mycone que vous entrevoyez à l'est de Délos, dont elle n'est éloignée que de vingt-quatre stades *. On n'y voit point les ruisseaux tomber du haut des montagnes, et fertiliser les plaines. La terre abandonnée aux feux brûlans du soleil y soupire sans cesse après le secours du ciel ; et ce n'est que par de pénibles efforts qu'on fait germer dans son sein le blé et les autres grains nécessaires à la subsistance du laboureur. Elle semble réunir toute sa vertu en faveur des vignes et des figuiers, dont les fruits sont renommés. Les perdrix, les cailles, et plusieurs oiseaux de pas-

* 2268 toises.

sage, s'y trouvent en abondance. Mais ces avantages, communs à cette île et aux îles voisines, sont une foible ressource pour les habitans, qui, outre la stérilité du pays, ont encore à se plaindre de la rigueur du climat. Leurs têtes se dépouillent de bonne heure de leur ornement naturel; et ses cheveux flottans, qui donnent tant de graces à la beauté, ne semblent accordés à la jeunesse de Mycone, qui pour lui en faire aussi-tôt regretter la perte.

On reproche aux Myconiens d'être avares et parasites: on les blâmeroit moins, si dans une fortune plus brillante, ils étoient prodigues et fastueux; car le plus grand malheur de l'indigence est de faire sortir les vices, et de ne pouvoir les faire pardonner.

Moins grande, mais plus fertile que Mycone, Rhénée que vous voyez à l'ouest, et qui n'est éloignée de nous d'environ 500 pas, se distingue par la richesse de ses collines et de ses campagnes. A travers le canal qui sépare les deux îles, étoit autrefois tendue une chaîne qui sembloit les unir; c'étoit l'ouvrage de Policrate, tyran de Samos; il avoit cru, par ce moyen, communiquer à l'une la sainteté de l'autre *. Mais l'île de Rhénée a des droits plus légitimes sur notre respect: elle renferme

* Vers le même temps, Croesus assiégea la ville d'Ephèse. Les habitans, pour obtenir la protection de Diane, leur principale divinité, ten-

les cendres de nos pères; elle renfermera un jour les nôtres. Sur cette éminence qui s'offre directement à nos regards, ont été transportés les tombeaux qui étoient auparavant à Délos. Ils se multiplient tous les jours par nos pertes, et s'élevent du sein de la terre, comme autant de trophées que la mort couvre de son ombre menaçante.

Portez vos regards vers le nord-ouest, vous y découvrirez les côtes de l'île de Ténos. Hors de l'enceinte de la capitale, est un de ces bois vénérables dont la religion consacre la durée, et sur lesquels le temps multiplie vainement les hivers. Ses routes sombres servent d'avenues au superbe temple que, sur la foi des oracles d'Apollon, les habitans élevèrent autrefois à Neptune: c'est un des plus anciens asyles de la Grèce. Il est entouré de plusieurs grands édifices, où se donnent les repas publics, où s'assemblent les peuples pendant les fêtes de ce dieu. Parmi les éloges qui retentissent en son honneur, on le loue d'ecarter ou de dissiper les maladies qui affligent les humains, et d'avoir détruit les serpens qui rendoient autrefois cette île inhabitable.

dirent une corde qui, d'un côté, s'attachoit à leurs murailles, et de l'autre au temple de la déesse, éloigné de 7 stades, ou de 661 toises et demie.

Ceux qui la cultivèrent les primiers, en firent une terre nouvelle, une terre qui répond aux vœux du laboureur, ou les prévient. Elle offre à ses besoins les fruits les plus exquis, et des grains de toute espèce: mille fontaines y jaillissent de tous côtés, et les plaines, enrichies du tribut de leurs eaux, s'embellissent encore par le contraste des montagnes arides et désertes dont elles sont entourées. Ténos est séparée d'Andros par un canal de 12 stades de largeur *.

On trouve dans cette dernière île des montagnes couvertes de verdure, comme à Rhénée; des sources plus abondantes qu'à Ténos; des vallées aussi délicieuses qu'en Thessalie; des fruits qui flattent la vue et le goût; enfin une ville renommée par les difficultés qu'eurent les Athéniens à la soumettre, et par le culte de Bacchus qu'elle honore spécialement. J'ai vu les transports de joie que ses fêtes inspirent; je les ai vus dans cet âge où l'ame reçoit des impressions dont le souvenir ne se renouvelle qu'avec un sentiment de plaisir. J'étois sur un vaisseau qui revenoit de l'Eubée; les yeux fixés vers l'orient, nous admirions les apprêts éclatans de la naissance du jour, lorsque mille cris perçans attirèrent nos regards sur l'île d'Andros. Les premiers rayons du soleil éclairoient une éminence couronnée par un temple élégant. Les peuples accouroient

* Près d'une demi-lieue.

de tous côtés; ils se pressoient autour du temple, levoient les mains au ciel, se prosternoient par terre, et s'abandonnoient à l'impétuosité d'une joie effrenée. Nous abordons; nous sommes entraînés sur le haut de la colline; plusieurs voix confuses s'adressent à nous; Venez, voyez, goutez: ces flots de vin qui s'élancent à gros bouillons du temple de Bacchus, n'étoient hier, cette nuit, ce matin, qu'une source d'eau pure; Bacchus est l'auteur de ce prodige; il l'opère tous les ans, le même jour, à la même heure; il opérera demain, après demain, pendant sept jours de suite. A ces discours entrecoupés, succéda, bientôt une harmonie douce et intéressante. ,, L'Acheloüs, disoit-on, est célèbre par ses roseaux. le Pénée tire toute sa gloire de la vallée qu'il arrose, et le Pactole,* des fleurs dont ses rives sont couvertes: mai la fontaine que nous chantons, rend les hommes fortes et éloquens, et c'est Bacchus lui-même qui la fait couler.,,

Tandis que les ministres du temple, maîtres des souterrains d'où s'échappoit le ruisseau, se jouoient ainsi de la crédulité du peuple, j'étois tenté de les féliciter du succès de leur artifice. Ils trompoient ce peuple, mais ils le rendoient heureux.

A une distance presque égale d'Andros et de Céos, on trouve la petite île de Gyaros, digne retraite des brigands, si on en purgeoit la terre; région sauvage et hérissée de rochers. La nature lui a tout refusé, comme elle semble avoir tout accordé à l'île de Céos.

Les bergers de Céos rendent des honneurs divins, et consacrent leurs troupeaux au berger Aristée, qui, le prèmier, conduisit une colonie dans cette île. Ils disent qu'il revient quelquefois habiter leurs bois paisibles, et que du fond de ces retraites, il veille sur leurs taureaux plus blancs que la neige.

Les prêtres de Céos vont tous les ans sur une haute montagne observer le lever de la canicule, offrir des sacrifices à cet astre, ainsi qu'à Jupiter, et leur demander le retour de ces vents favorables qui, pendant quarante jours, brisent les traits enflammées du soleil, et raffraîchissent les airs.

Les habitans de Céos ont construit un temple en l'honneur d'Apollon; ils conservent avec respect celui que Nestor, en retournant de Troie, fit élever à Minerve, et joignent le culte de Bacchus au culte de ces divinités. Tant d'actes de religion semblent leur attirer la faveur des dieux. L'île abonde en fruits et en pâturage; les corps y sont robustes, les ames naturellement vigoureuses, et les peuples si nombreux, qu'ils ont été obligés de se distribuer en quatre villes, dont Ioulis est la principale. Elle est située sur une hauteur, et tire son nom d'une source féconde qui coule au pied de la colline. Caressus, qui en est éloignée de 25 stades *, lui sert de port, et l'enrichit de son commerce.

---

* Près d'une lieue.

On verroit dans Ioulis des exemples d'une belle et longue veillesse, si l'usage ou la loi n'y permettoit le suicide à ceux qui parvenus à l'âge de 60 ans, ne sont plus en état de jouir de la vie, au plutôt de servir la république. Ils disent que c'est une honte de survivre à soi-même, d'usurper sur la terre une place qu'on ne peut plus remplir, et de s'approprier des jours qu'on n'avoit reçu que pour la patrie. Celui qui doit les terminer, est un jour de fête pour eux : ils assemblent leur amis; ceignent leur front d'une couronne, et prenant une coupe empoisonnée, ils se plongent intensiblement dans un sommeil éternel.

Des courages si mâles étoient capables de tout oser pour conserver leur indépendance. Un jour qu'assiégés par les Athéniens, ils étoient près de se rendre, faute de vivres, ils les menacèrent, s'ils ne se retiroient, d'égorger les plus âgés des citoyens renfermés dans la place. Soit horreur, soit pitié, soit crainte uniquement, les Athéniens laissèrent en paix un peuple qui bravoit également la nature et la mort. Ils l'ont soumis depuis, et l'ont adouci par la servitude et les arts. La ville est ornée d'édifices superbes ; d'énormes quartiers de marbre forment son enceinte, et l'accès en est devenu facile par des chemins soutenus sur les penchans des hauteurs voisines; mais ce qui lui donne plus d'éclat, c'est d'avoir produit plusieurs hommes célèbres, et entre autres, Simonide, Bacchylide et Prodicus.

Simonide, fils de Leoprépès, nâquit vers

la 3.e année de la 55.e olympiade *. Il mérita l'éstime des rois, des sages et des grand hommes de son temps. De ce nombre furent Hipparque, qu'Athènes auroit adoré, si Athènes avoit pu souffrir un maître; Pausanias, roi de Lacédémone, que ses succès contre les Perses avoient élevé au comble de l'honneur et de l'orgueil; Alévas, roi de Thessalie, qui effaça la gloire de ses prédécesseurs, et augmenta celle de sa nation; Hiéron, qui commença par être le tyran de Syracuse, et finit par en être le père; Thémistocle enfin, qui n'étoit pas roi, mais qui avoit triomphé du plus puissant des rois.

Suivant un usage perpétué jusqu'à nous, les souverains appelloient à leur cour ceux qui se distinguoient par des connoissances ou des talens sublimes. Quelquefois ils les faisoient entrer en lice, et en exigeoient de ces traits d'esprit qui brillent plus qu'ils n'éclairent; d'autres fois ils les consultoient sur les mystères de la nature, sur les principes de la morale, sur la forme du gouvernement: on devoit opposer à ces questions des réponses claires, promptes et précises, parce qu'il falloit instruire un prince, plaire à des courtisains, et confondre des rivaux. La plupart de ces réponses couroient toute la Grèce, et ont passé à la postérité, qui n'est plus en état de les apprécier, parce qu'elles renferment des allusions ignorées, ou

* L'an 558 avant J. C.

des vérités à présent trop connues. Parmi celles qu'on cite de Simonide, il en est quelques-unes que des circonstances particulières ont rendues célèbres.

Un jour dans un repas, le roi de Lacedémone le pria de confirmer par quelque trait lumineux, la haute opinion qu'on avoit de sa philosophie. Simonide qui, en pénétrant les projets ambitieux de ce prince, en avoit prévu le terme fatal, lui dit : „ Souvenez-vous que vous êtes homme. „ Pausanias ne vit dans cette réponse, qu'une maxime frivole ou commune; mais dans les disgraces qu'il éprouva bientôt, il y découvrit une vérité nouvelle, et la plus importante de celles que les rois ignorent.

Une autre fois, la reine de Syracuse lui demanda si le savoir étoit préférable à la fortune. C'étoit un piège pour Simonide, qu'on ne recherchoit que pour le premier de ces avantages, et qui ne recherchoit que le second. Obligé de trahir ses sentimens, ou de condamner sa conduite, il eut recours à l'ironie, et donna la préférence aux richesses, sur ce que les philosophes assiegeoient à toute heure les maisons des gens riches. On a depuis résolu ce problême d'une manière plus honorable à la philosophie. Aristippe, interrogé par le roi Denys, pourquoi le sage, négligé par le riche, lui faisoit sa cour avec tant d'assiduité. L'un dit-il, connoît ses besoins, et l'autre ne connoit pas les siens.

Simonide étoit poète et philosophe. L'heu-

reuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles, et sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable pour le choix et l'arrangement des mots. Les louanges des dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les triomphes des atlhètes, furent l'objet de ses chants. Il décrivit en vers les règnes de Cambyse et de Darius; il s'exerça dans presque tous les genres de poésie, et réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir; personne n'a peint avec plus de vérité les situations et les infortunes qui excitent la pitié. Ce n'et pas lui qu'on entend; ce sont des cris et des sanglots: c'et une famille désolée qui pleure la mort d'un père ou d'un fils: c'est Danaé, c'est une mère tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots, qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur. C'est Achille enfin qui sort du fond du tombeau que le ciel et la mer leur préparent.

Ces tableaux, que Simonide a remplis de passions et de mouvement, sont autant de bienfaits pour les hommes; car c'est leur rendre un grand service que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuses qu'ils versent avec tant de plaisir, et de nourrir dans leur cœur ces sentimens de compassion, destinés par la nature, à les rapprocher les uns des autres, et les seuls en effet qui puissent unir des malheureux.

Comme les caractères des hommes influent sur leurs opinions, on doit s'attendre que la philosophie de Simonide étoit douce et sans hauteur. Son systême, autant qu'on en peut juger d'après quelques-uns de ses écrits, et plusieurs de ses maximes, se réduit aux articles suivans.

" Ne sondons point l'immense profondeur de l'Être suprême; bornons-nous à savoir que tout s'exécute par son ordre, et qu'il possède la vertu par excellence. Les hommes n'en ont qu'une foible émanation, et la tiennent de lui; qu'ils ne se glorifient point d'une perfection à laquelle ils ne sauroient atteindre. La vertu a fixé son séjour parmi des rochers escarpés: si, à force de travaux, ils s'élèvent jusqu'à elle, bientôt mille circonstances fatales les entraînent au précipice : ainsi leur vie est un mélange de bien et de mal; et il est aussi difficile d'être souvent vertueux, qu'impossible de l'être toujours. Faisons-nous un plaisir de louer les belles actions; fermons les yeux sur celles qui ne le sont pas, ou par devoir, lorsque le coupable nous est cher à d'autres titres, ou par indulgence, lorsqu'il nous est indifférent. Loin de censurer les hommes avec tant de rigueur, souvenons-nous qu'ils ne sont que foiblesse, qu'ils sont destinés à rester un moment sur la surface de la terre, et pour toujours dans son sein. Le temps vole; mille siècles, par rapport à l'éternité, ne sont qu'un point, ou qu'une très-petite partie d'un point imperceptible. Employons des momens si fugitifs, à jouir

des biens qui nous sont réservés, et dont les principaux sont la santé, la beauté, et les richesses acquises sans fraude; que de leur usage résulte cette aimable volupté, sans laquelle la vie, la grandeur et l'immortalité même, ne sauroient flatter nos desirs. „

Ces principes, dangereux en ce qu'ils éteignent le courage dans les cœurs vertueux, et les remords dans les ames coupables, ne seroient regardés que comme une erreur de l'esprit, si en se montrant indulgent pour les autres, Simonide n'en avoit été que plus sévère pour lui même. Mais il osa proposer une injustice à Thémistocle, et ne rougit pas de louer les meurtriers d'Hipparque, qui l'avoit comblé de bienfaits. On lui reproche d'ailleurs une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvoient satisfaire, et qui, suivant le caractère de cette passion, devenoit de jour en jour plus insatiable. Il fut le premier qui dégrada la poésie, en faisant un trafic honteux de la louange. Il disoit vainement que le plaisir d'entasser des trésors, étoit le seul dont son âge fût susceptible; qu'il aimoit mieux enrichir ses ennemis après sa mort, que d'avoir besoin de ses amis pendant sa vie; qu'après tout, personne n'etoit exempt de défauts, et que s'il trouvoit jamais un homme irrépréhensible, il le dénonceroit à l'univers. Ces étranges raisons ne le justifièrent pas aux yeux du public, dont les décrets invariables ne pardonnent jamais les vices qui tiennent plus à la bassesse qu'à la foiblesse du cœur.

Simonide mourut âgé d'environ 90 ans *. On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Céos l'éclat des fêtes religieuses, ajouté une huitième corde à la lyre, et trouvé l'art de la mémoire artificielle; mais ce qui lui assure une gloire immortelle, c'est d'avoir donné des leçons utiles aux rois; c'est d'avoir fait le bonheur de la Sicile, en retirant Hiéron de ses égaremens, et le forçant de vivre en paix avec ses voisins, ses sujets et lui-même.

La famille de Simonide étoit comme ces familles où le sacerdoce des Muses est perpétuel. Son petit-fils, de même nom que lui, écrivit sur les généalogies, et sur les découvertes qui font honneur à l'esprit humain. Bacchylide, son neveu, le fit, en quelque façon, revivre dans la poésie lyrique. La pureté du style, la correction du dessein, des beautés régulières et soutenues, méritèrent à Bacchylide des succès dont Pindare pouvoit être jaloux. Ces deux poètes partagèrent pendant quelque temps la faveur du roi Hiéron, et les suffrages de la cour de Syracuse; mais lorsque la protéction ne les empêcha plus de se remettre à leur place, Pindare s'éleva dans les cieux, et Bacchylide resta sur la terre.

Tandis que ce dernier perpétuoit en Sicile la gloire de sa patrie, le sophiste Prodicus la faisoit briller dans les différentes villes de

* L'an 468 avant J. C.

la Grèce ; il y récitoit des harangues préparées avec art, semées d'allégories ingénieuses, d'un style simple, noble et harmonieux. Son éloquence étoit honteusement vénale, et n'étoit point soutenue par les agrémens de la voix ; mais comme elle présentoit la vertu sous des traits séduisans, elle fut admirée des Thébains, louée des Athéniens, éstimée des Spartiates. Dans la suite, il avança des maximes qui détruisoient les fondemens de la religion ; et dès cet instant les Athéniens le regardèrent comme le corrupteur de la jeunesse, et le condamnèrent à boire la ciguë.

Non loin de Céos est l'île de Cythnos, renommée pour ses pâturages ; et plus près de nous, cette terre, que vous voyez à l'ouest, est l'île fertile de Syros, où naquit un des plus anciens philosophes de la Grèce.

C'est Phérécyde qui vivoit il y a 200 ans. Il excita une forte révolution dans les idées. Accablé d'une affreuse maladie, qui ne laissoit aucune espérance, Pythagore son disciple quitta l'Italie, et vint recueillir ses derniers soupirs.

Etendez vos regards vers le midi ; voyez à l'horizon ces vapeurs sombres et fixes qui en ternissent l'éclat naissant : ce sont les îles de Paros et de Naxos.

Paros peut avoir 300 stades de circuit *. Des campagnes fertiles, de nombreux troupeaux, deux ports excellens, des colonies envoyées

* 11 lieues 800 toises.

au loin, vous donneront une idée générale de la puissance des habitans. Quelques traits vous feront juger de leur caractère, suivant les circonstances qui ont dû le développer.

La ville de Milet en Ionie étoit tourmentée, par de fatales divisions. De tous les peuples distingués par leur sagesse, celui de Paros lui parut le plus propre à rétablir le calme dans ses états. Elle en obtint des arbitres, qui, ne pouvant rapprocher des factions depuis long-temps aigries par la haine, sortirent de la ville, et parcoururent la campagne: ils la trouvèrent inculte et déserte, à l'exception de quelques portions d'héritage, qu'un petit nombre de citoyens continuoit à cultiver. Frappés de leur profonde tranquillité, ils les placèrent sans hésiter, à la tête du gouvernement, et l'on vit bientôt l'ordre et l'abondance renaître dans Milet.

Dans l'expédition de Darius, les Pariens s'unirent avec ce prince, et partagèrent la honte de sa défaite à Marathon. Contraints de se réfugier dans leur ville, ils y furent assiégés par Miltiade. Après une longue défense, ils demandèrent à capituler, et déja les conditions étoient acceptées de part et d'autre, lorsqu'on apperçut du côté de Mycone, une flamme qui s'élevoit dans les airs. C'étoit une forêt où le feu venoit de prendre par hasard. On crut dans le camp et dans la place que c'étoit le signal de la flotte des Perses qui venoit au secours de l'île. Dans cette persuasion, les assiégés manquèrent effrontement à leur parole, et

Miltiade se retira. Ce grand homme expia par une dure prison le mauvais succès de cette entreprise; mais les Pariens furent punis avec plus de sévérité : leur parjure fut éternisé par un proverbe.

Lors de l'expédition de Xerxès, ils trahirent les Grecs en restant dans l'alliance des Perses; ils trahirent les Perses en se tenant dans l'inaction. Leur flotte oisive dans le port de Cythnos, attendoit l'issue du combat pour se ranger du côté du vainqueur. Ils n'avoient pas prévu que ne pas contribuer à sa victoire, c'étoit s'exposer à sa vengeance, et qu'une petite république, pressée entre deux grandes puissances qui veulent étendre leurs limites aux dépens l'une de l'autre, n'a souvent pour toute ressource, que de suivre le torrent, et de courir à la gloire en pleurant sur sa liberté. Les Pariens ne tardèrent pas à l'éprouver. Ils repoussèrent d'abord, à force de contributions, les vainqueurs de Salamine, mais ils tombèrent enfin sous leur joug, presque sans résistance.

Les Grâces ont des autels à Paros. Un jour que Minos roi de Crète sacrifioit à ces divinités, on vint lui annoncer que son fils Androgée avoit été tué dans l'Attique. Il acheva la cérémonie, en jetant au loin une couronne de laurier qui lui ceignoit le front; et d'une voix qu'étouffoient les sanglots, il imposa silence au joueur de flûte. Les prêtres ont conservé le souvenir d'une douleur si légitime; et quand on leur demande pourquoi ils ont banni de leurs sacrifices l'usage des couronnes et des instru-

mens de musique, ils répondent : C'est dans une pareille circonstance, c'est auprès de cet autel, que le plus heureux des pères apprit la mort d'un fils qu'il aimoit tendrement, et devint le plus malheureux des hommes.

Plusieurs villes se glorifient d'avoir donné le jour à Homère ; aucune ne dispute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archiloque. Ce poète, qui vivoit il y a environ 350 ans, étoit d'une famille distinguée. La Pythie prédit sa naissance, et la gloire dont il devoit se couvrir un jour. Préparés par cet oracle, les Grecs admirèrent dans ses écrits, la force des expressions et la noblesse des idées; ils le virent montrer, jusques dans ses écarts, la mâle vigueur de son génie, étendre les limites de l'art, introduire de nouvelles cadences dans les vers, et de nouvelles beautés dans la musique. Archiloque a fait pour la poésie lyrique, ce qu'Homere avoit fait pour la poésie épique. Tous deux ont eu cela de commun, que, dans leur genre, ils ont servi de modèles ; que leurs ouvrages sont récités dans les assemblées générales de la Grèce ; que leur naissance est célébrée en commun par des fêtes particulières. Cependant, en associant leurs noms, la reconnoissance publique n'a pas voulu confondre leurs rangs : elle n'accorde que le second au poète de Paros ; mais c'est obtenir le premier, que de n'avoir qu'Homère au-dessus de soi.

Du côté des mœurs et de la conduite, Archiloque devroit être rejeté dans la plus vile classe des hommes. Jamais des talens plus su-

blimes ne furent unis à un caractère plus atroce et plus dépravé : il soullioit ses écrits d'expressions licencieuses et de peintures lascives; il y répandoit avec profusion le fiel dont son ame se plaisoit à se nourrir. Ses amis, ses ennemis, les objets infortunés de ses amours, tout succomboit sous les traits sanglans de ses satires, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est de lui que nous tenons ces faits odieux; c'est lui qui, en traçant l'histoire de sa vie, eut le courage d'en contempler à loisir toutes les horreurs, et l'insolence de les exposer aux yeux de l'univers.

Les charmes naissans de Néobule, fille de Lycambe, avoient fait une vive impression sur son cœur. Des promesses mutuelles sembloient assurer son bonheur et la conclusion de son hymen, lorsque des motifs d'intérêt lui firent préférer un rival. Aussi-tôt le poète, plus irrité qu'affligé, agita les serpens que les Furies avoient mis entre ses mains, et couvrit de tant d'opprobres Néobule et ses parens, qu'il les obligea tous à terminer par une mort violente, des jours qu'il avoit cruellement empoisonnés.

Arraché par l'indigence du sein de sa patrie, il se rendit à Thasos avec une colonie de Pariens. Sa fureur y trouva de nouveaux alimens et la haine publique se déchaîna contre lui. L'occasion de la détourner se présenta bientôt. Ceux de Thasos étoient en guerre avec les nations voisines. Il suivit l'armée, vit l'ennemi, prit la fuite, et jeta son bouclier.

Ce dernier trait est le comble de l'infamie pour un Grec ; mais l'infamie ne flétrit que les ames qui ne méritent pas de l'éprouver. Archiloque fit hautement l'aveu de sa lâcheté. „ J'ai abandonné mon bouclier, s'écrie-t-il dans un des ses ouvrages, mais j'en trouverai un autre, et j'ai sauvé ma vie. „

C'est ainsi qu'il bravoit les reproches du public, parce que son cœur ne lui en faisoit point ; c'est ainsi qu'après avoir insulté aux lois de l'honneur, il osa se rendre à Lacédémone. Que pouvoit-il attendre d'un peuple qui ne séparoit jamais son admiration de son estime ? Les Spartiates frémirent de le voir dans l'enceinte de leurs murailles ; ils l'en bannirent à l'instant, et proscrivirent ses écrits dans toutes les terres de la république.

L'assemblée des jeux Olympiques le consola de cet affront. Il y récita en l'honneur d'Hercule, cet hymne fameux qu'on y chante encore toutes les fois qu'on y célèbre la gloire des vainqueurs. Les peuples lui prodiguèrent leurs applaudissemens, et les juges en lui décernant une couronne, durent lui faire sentir que jamais la poésie n'a plus de droits sur nos cœurs, que lorsqu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il poursuivoit depuis long-temps. La Pythie regarda sa mort comme une insulte faite à la poésie. Sortez du temple, dit-elle au meurtrier, vous qui avez porté vos mains sur le favori des Muses. Callondas remontra qu'il

s'étoit contenu dans les bornes d'une défense légitime; et quoique fléchie par ses prières, la Pythie le força d'appaiser par des libations les mânes irrités d'Archiloque. Telle fut la fin d'un homme qui, par ses talens, ses vices et son impudence, étoit devenu un objet d'admiration, de mépris et de terreur.

Moins célèbres, mais plus estimables que ce poète, Polignote, Arcésilas et Nicanor de Paros, hâterent les progrès de la peinture en caustique. Un autre artiste, né dans cette île, s'est fait une réputation par un mérite emprunté. C'est Agoracrite, que Phidias prit pour son élève, et qu'il voulut en vain élever au rang de ses rivaux. Il lui cédoit une partie de sa gloire; il traçoit sur ses propres ouvrages, le nom de son jeune disciple, sans s'appercevoir que l'élégance du ciseau dévoiloit l'imposture, et trahissoit l'amitié.

Mais, au défaut de modèles, Paros fournit aux artistes des secours inépuisables. Toute la terre est couverte de monumens ébauchés dans les carrières du mont Marpesse. Dans ces souterreins, éclairés de foibles lumières, un peuple d'esclaves arrache avec douleur ces blocs énormes qui brillent dans les plus superbes édifices de la Grèce, et jusques sur la façade du labyrinthe en Egypte. Plusieurs temples sont revêtus de ce marbre, parce que sa couleur, dit-on, est agréable aux immortels. Il fut un temps où les sculpteurs n'en employoient pas d'autre: aujourd'hui même ils le recherchent avec soin, quoiqu'il ne réponde pas toujours

à leurs espérances; car les grosses parties cristallines dont est formé son tissu, égarent l'œil par des réflets trompeurs, et volent en éclat sous le ciseau. Mais ce défaut est racheté par des qualités excellentes, et sur-tout par une blancheur extrême, à laquelle les poëtes font des allusions fréquentes, et quelquefois relatives au caractère de leur poésie. „ J'élèverai un monument plus brillant que le marbre de Paros, dit Pindare en parlant d'une de ses odes „. . „ O le plus habile des peintres! s'écrioit Anacréon, emprunte pour représenter celle que j'adore, les couleurs de la rose, du lait et du marbre de Paros „.

Naxos n'est séparée de l'île précédente que par un canal très-étroit. Aucune des Cyclades ne peut l'égaler pour la grandeur; elle le disputeroit à la Sicile pour la fertilité. Cependant sa beauté se dérobe aux premiers regards du voyageur attiré sur ses bords: il n'y voit que des montagnes inaccessibles et désertes; mais ces montagnes sont des barrières que la nature oppose à la fureur des vents, et qui défendent les plaines et les vallées qu'elle couvre de ses trésors. C'est là qu'elle étale toute sa magnificence; que des sources intarissables d'une onde vive et pure se reproduisent sous mille formes différentes, et que les troupeaux s'égarent dans l'épaisseur des prairies. Là, non loin des bords charmans du Biblinus, murissent en paix, et ces figues excellentes que Bacchus fit connoître aux habitans de l'île, et ces vins célèbres qu'on préfère à presque tous les au-

tres vins. Les grenadiers, les amandiers et les oliviers, multiplient sans peine dans ces campagnes couvertes tous les ans de moissons abondantes; des esclaves, toujours occupés, ne cessent de ramasser ces trésors, et des vaisseaux sans nombre de les transporter en des pays éloignés.

Malgré cette opulence, les habitans sont braves, généreux, souverainement jaloux de leur liberté. Il y a deux siècles que leur république, parvenue au plus haut période desa grandeur, pouvoit mettre 8000 hommes sur pied. Elle eut la gloire de résister aux Perses avant que de leur être soumise, et de secouer leur joug dans l'instant même qu'ils alloient soumettre la Grèce entière. Ses forces de terre et de mer, jointes à celles des Grecs, se distinguèrent dans les batailles de Salamine et de Platée; mais elles avertirent en même temps les Athéniens de ne pas laisser croître une puissance deja capable de leur rendre de si grands services. Aussi, lorsqu'au mépris des traités, Athènes résolut d'assujottir ses anciens alliés, elle porta ses premiers coups sur le peuple de Naxos, et ne lui laissa que la paisible possession de ses fêtes et de ses jeux.

Bacchus y préside; Bacchus protege Naxos, et tout y présente l'image du bienfait et de la reconnoissance. Les habitans s'empressent de montrer aux étrangers l'endroit où les nymphes prirent soin de l'élever. Ils racontent les merveilles qu'il opère en leur faveur. C'est de lui que viennent les richesses dont ils jouissent; c'est pour lui seul que leurs temples et

leurs autels fument jour et nuit. Ici leurs hommages s'adressent au dieu qui leur apprit à cultiver le figuier; là c'est au dieu qui remplit leurs vignes d'un nectar dérobé aux cieux. Ils l'adorent sous plusieurs titres pour multiplier des devoirs qu'ils chérissent.

Aux environs de Paros, on trouve Seriphe, Siphnos et Mélos. Pour avoir une idée de la première de ces îles, concevez plusieurs montagnes escarpées, arides, et ne laissant, pour ainsi dire, dans leurs intervalles, que des gouffres profonds, où des hommes infortunés voient continuellement suspendus sur leurs têtes d'affreux rochers, monumens de la vengeance de Persée; car, suivant une tradition aussi ridicule qu'alarmanté pour ceux de Sériphe, ce fut ce héros qui, armé de la tête de Méduse, changea autrefois leurs ancêtres en ces objets effrayans.

Concevez à une légère distance de là, et sous un ciel toujours serein, des campagnes émaillées de fleurs et toujours couvertes de fruits, un séjour enchanté, où l'air le plus pur prolonge la vie des hommes au-delà des bornes ordinaires: c'est une foible image des beautés que présente Siphnos. Ses habitans étoient autrefois les plus riches de nos insulaires. La terre, dont ils avoient ouvert les entrailles, leur fournissoit tous les ans un immense tribut en or et en argent. Ils en consacroient la dixième partie à l'Apollon de Delphes, et leurs offrandes formoient un des plus riches trésors de ce temple. Ils ont vu depuis la mer en fureur com-

bler ces mines dangereuses, et il ne leur reste de leur ancienne opulence que des regrets et des vices.

L'île de Mélos est une des plus fertiles de la mer Egée. Le soufre et d'autres minéraux cachés dans le sein de la terre, y entretiennent une chaleur active, et donnent un goût exquis à toutes ses production.

Le peuple qui l'habite étoit libre depuis plusieurs siècles, lorsque, dans la guerre du Péloponèse, les Athéniens voulurent l'asservir, et le faire renoncer à la neutralité qu'il observoit entre eux et les Lacédémoniens, dont il tiroit son origine. Irrités de ses refus, ils l'attaquèrent à plusieurs reprises, furent souvent repoussés, et tombèrent enfin sur lui avec toutes les forces de la république. L'île fut soumise, mais la honte fut pour les vainqueurs. Ils avoient commencé la guerre par une injustice, ils la finirent par un trait de barbarie. Les vaincus furent transportés dans l'Attique: on fit mourir, de l'avis d'Alcibiade, tous ceux qui étoient en état de porter les armes; les autres gémirent dans les fers, jusqu'à ce que l'armée de Lacédémone eut forcé les Athéniens à les renvoyer à Mélos.

Un philosophe né dans cette île, témoin des maux dont elle etoit affligée, crut que les malheureux n'ayant plus d'espoir du côté des hommes, n'avoient plus rien à ménager par rapport aux dieux. C'est Diagoras, à qui les Mantinéens doivent les loix et le bonheur dont ils jouissent. Son imagination ardente, après

l'avoir jeté dans les écarts de la poésie dithyrambique, le pénétra d'une crainte servile à l'égard des dieux. Il chargeoit son culte d'une foule de pratiques religieuses, et parcouroit la Grèce pour se faire initier dans tous les mystères. Mais sa philosophie, qui le rassuroit contre les desordres de l'univers, succomba sous une injustice dont il fut la victime. Un de ses amis refusa de lui rendre un dépôt, et appuya son refus d'un serment prononcé à la face des autels. Le silence des dieux sur un tel parjure, ainsi que sur les cruautés exercées par les Athéniens dans l'île de Mélos, étonna le philosophe, et le précipita du fanatisme de la superstition dans celui de l'athéisme. Il souleva les prêtres, en divulgant dans ses discours et dans ses écrits, le secrets des mystères; les peuples, en brisant les effigies des dieux *; la Grèce entière, en niant ouvertement leur existence. Un cri général s'éleva contre lui: son nom devint une injure. Les magistrats d'Athènes le citèrent à leur tribunal, et le poursuivirent de ville en ville: on promit un talent à ceux qui apporteroient sa tête, deux talens à ceux qui le livreroient en vie; et pour perpétuer le souvenir de ce décret, on le grava sur une colonne de bronze. Diagoras ne trouvant plus d'asyle dans la Grèce, s'embarqua, et périt dans un naufrage.

* Un jour, dans une auberge, ne trouvant point d'autre bois, il mit une statue d'Hercule au feu; et faisant allusion aux douze travaux de ce héros: Il t'en reste un treizième, s'écriat-il, fais cuire mon dîner.

L'œil, en parcourant une prairie, n'apperçoit ni la plante dangereuse qui mêle son venin parmi les fleurs, ni la fleur modeste qui se cache sous l'herbe. C'est ainsi qu'en décrivant les régions qui forment une couronne autour de Délos, je ne dois vous parler ni des écueils semés dans leurs intervalles, ni de plusieurs petites îles dont l'éclat ne sert qu'à parer le fond du tableau qui s'offre à vos regards.

La mer sépare ces peuples, et le plaisir les réunit; ils ont des fêtes qui leur sont communes, et qui les rassemblent, tantôt dans un endroit, et tantôt dans un autre: mais elles disparoissent dès que nos solemnités commencent. C'est ainsi que, suivant Homère, les dieux suspendent leurs profondes déliberations, et se lèvent de leurs trônes, lorsqu'Apollon paroît au milieu d'eux. Les temples voisins vont être déserts; les divinités qu'on y adore permettent d'apporter à Délos l'encens qu'on leur destinoit. Des députations solemnelles, connues sous le nom de *Théories*, sont chargées de ce glorieux emploi; elles amènent avec elles des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces chœurs sont le triomphe de la beauté, et le principal ornement de nos fêtes. Il en vient des côtes de l'Asie, des îles de la mer Egée, du continent de la Grèce, des régions les plus éloignés. Ils arrivent au son des instrumens, à la voix des plaisirs, avec tout l'appareil du goût et de la magnificence; les vaisseaux qui les amènent sont couverts de fleurs, ceux qui

les conduisent, en couronnent leur front; et leur joie est d'autant plus expressive, qu'ils se font une religion d'oublier les chagrins et les soins qui pourroient la détruire ou l'altérer.

Dans le temps que Philoclès terminoit son récit, la scène changeoit à chaque instant, et s'embellissoit de plus en plus. Déja étoient sorties des ports de Mycone et de Rhénée, les petites flottes qui conduisoient les offrandes à Delos. D'autres flottes se faisoient appercevoir dans le lointain : un nombre infini de bâtimens de toute espèce voloient sur la surface de la mer; ils brilloient de mille couleurs différentes. On les voyoit s'échapper des canaux qui séparent les îles, se croiser, se poursuivre et se réunir; un vent frais se jouoit dans leurs voiles teintes en pourpre; et sous leurs rames dorées, les flots se couvroient d'une écume que les rayons naissans du soleil pénétroient de leurs feux.

Plus bas, au pied de la montagne, une multitude immense inondoit la plaine. Ses rangs pressés ondoyoient et se replioient sur eux-mêmes, comme une moisson que les vents agitent; et des transports qui l'animoient, il se formoit un bruit vague et confus qui surnageoit, pour ainsi dire, sur ce vaste corps.

Notre ame, fortement émue de ce spectacle, ne pouvoit s'en rassasier, lorsque des tourbillons de fumée couvrirent le faîte du temple, et s'élevèrent dans les airs. La fête commence, nous dit Philoclès, l'encens brûle

sur l'autel. Aussi-tôt dans la ville, dans la campagne, sur le rivage, tout s'écria: La fête commence, allons au temple.

Nous y trouvâmes les filles de Délos couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, et parées de tous les attraits de la jeunesse et de la beauté. Ismène à leur tête exécuta le ballet des malheurs de Latone, et nous fit voir ce qu'elle nous avoit fait entendre le jour d'auparavant.

Ses compagnes accordoient à ses pas les sons de leur voix et de leurs lyres: mais on étoit insensible à leurs accords; elles-mêmes les suspendoient pour admirer Ismène.

Quelquefois elle se déroboit à la colère de Junon, et alors elle ne faisoit qu'effleurer la terre; d'autres fois elle restoit immobile, et son repos peignoit encore mieux le trouble de son ame.

Théagène, déguisé sous les traits de Mars, devoit, par ses menaces, écarter Latone des bords du Pénée: mais quand il vit Ismène à ses pieds, lui tendre des mains suppliantes, il n'eut que la force de détourner ses yeux; et Ismène, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ses suivantes.

Tous les assistans furent attendris, mais l'ordre des cérémonies ne fut point interrompu: à l'instant même on entendit un chœur de jeunes garçons, qu'on eût pris pour les enfans de l'Aurore: ils en avoient la fraîcheur et l'éclat. Pendant qu'ils chantoient un hymne en l'honneur de Diane, les filles de Délos exécu-

tèrent des danses vives et légères: les sons qui régloient leurs pas remplissoient leur ame d'une douce ivresse; elles tenoient des guirlandes de fleurs, et les attachoient d'une main tremblante à une ancienne statue de Vénus, qu'Ariadne avoit apportée de Crète, et que Thésée consacra dans ce temple.

D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles. C'étoient les Théories des îles de Rhénée et de Mycone. Elles attendoient sous le portique le moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu saint. Nous les vîmes, et nous crûmes voir les Heures et les Saisons à la porte du palais du Soleil.

Nous vîmes descendre sur le rivage les Théories de Céos et d'Andros. On eût dit à leur aspect, que les Grâces et les Amours venoient établir leur empire dans une des îles fortunées.

De tous côtés arrivoient des députations solemnelles, qui faisoient retentir les airs de cantiques sacrés. Elles régloient, sur le rivage même, l'ordre de leur marche, et s'avançoient lentement vers le temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnoit autour d'elles. Avec leurs hommages, elles présentoient au dieu les prémices des fruits de la terre. Ces cérémonies, comme toutes celles qui se pratiquent à Délos, étoient accompagnées de danses, de chants et de symphonies. Au sortir du temple, les théories étoient conduites dans des maisons entretenues aux dépens des villes dont elles apportoient les offrandes.

Les poètes les plus distingués de notre temps avoient composé des hymnes pour la fête; mais leurs succès n'effaçoient pas la gloire des grands hommes qui l'avoient célébrée avant eux. On croyoit être en présence de leurs génies. Ici on entendoit les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un des premiers qui aient consacré la poésie au culte des dieux. Là on étoit frappé des sons touchans du Simonide. Plus loin c'étoient les accords séduisans de Bacchylide, ou les transports fougueux de Pindare; et au milieu de ces sublimes accens, la voix d'Homère éclatoit et se faisoit écouter avec respect.

Cependant on appercevoit dans l'éloignement la Théorie des Athéniens. Tels que les filles de Nérée, lorsqu'elles suivent sur les flots le char de la souveraine des mers; une foule de bâtimens légers se jouoient autour de la galère sacrée. Leurs voiles plus éclatans que la neige, brilloient comme les cygnes qui agitent leurs ailes sur les eaux du Caïstre et du Méandre. A cet aspect, des vieilards qui s'étoient traînés sur le rivage, regrettoient le temps de leur plus tendre enfance, ce temps où Nicias, général des Athéniens, fut chargé du soin de la Théorie. Il ne l'amena point à Délos, nous disoient-il; il la conduisit secrètement dans l'île de Rhénée, qui s'offre à vos regards. Toute la nuit fut employée à construire sur ce canal un pont dont les matériaux, préparés de longue main, et enrichis de dorures et de couleurs, n'avoient besoin que d'être

réunis. Il avoit prés de 4 stades de longueur *. on le couvrit de tapis superbes, on le para de guirlandes; et le jour suivant, au lever de l'Aurore, la Théorie traversa la mer; mais ce ne fut pas comme l'armée de Xerxès, pour détruire les nations; elle leur amenoit les plaisirs: et pour leur en faire goûter les prémices, elle resta long-temps suspendue sur les flots, chantant des cantiques et frappant tous les yeux d'un spectacle que le soleil n'éclairera point une seconde fois.

La députation que nous vîmes arriver, étoit presque toute choisie parmi les plus anciennes familles de la république. Elle étoit composée de plusieurs citoyens qui prenoient le titre de théores **; de deux chœurs de garçons et de filles, pour chanter les hymnes et danser les ballets; de quelques magistrats, chargés de recueillir les tributs, et de veiller aux besoins de la Théorie, et de dix inspecteurs tirés au sort, qui devoient présider aux sacrifices; car les Athèniens en ont usurpé l'intendance, et c'est en vain que les prêtres et les magistrats de Délos réclament des droits qu'ils ne sont pas en état de soutenir par la force.

Cette Théorie parut avec tout l'éclat qu'on devoit attendre d'une ville où le luxe est pous-

---

* Environ 378 toises.

** Théore, ambassadeur sacré, et chargé d'offrir des sacrifices au nom d'une ville.

sé à l'excès. En se présentant devant le Dieu, elle lui offrit une couronne d'or de la valeur de 1500 dracmes *, et bientôt on entendit les mugissemens de 100 bœufs qui tomboient sous les couteaux des prêtres. Ce sacrifice fut suivi d'un ballet, où les jeunes Athéniens représentèrent les courses et les mouvemens de l'île de Délos, pendant qu'elle rouloit au gré des vents sur les plaines de la mer. A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens se mêlérent avec eux, pour figurer les sinuosités du labyrinthe de Crète, à l'exemple de Thésée, qui après sa victoire sur le Minotaure, avoit exécute cette danse auprès de l'autel. Ceux qui s'étoient le plus distingués, reçurent pour récompense de riches trépieds, qu'ils consacrèrent au Dieu; et leur nom fut proclamé par deux hérauts, venus à la suite de la Théorie.

Il en coûte plus de quatre talens à la république pour le prix distribué aux vainqueurs, pour les présent et les sacrifices offerts au dieu, pour le transport et l'entretien de la Théorie. Le temple possède, soit dans les îles de Rhenée et de Délos, soit dans le continent de la Grèce, des bois, des maisons, des fabriques de cuivre, et des bains, qui lui ont eté légués par la piété des peuples. C'est la première source de ses richesses; la seconde est l'intérêt des sommes qui proviennent de ces différentes possessions, et qui, après s'être accumulées

* 1350 livres.

dans le trésor de l'Artémisium *, sont placées ou sur les particuliers, ou sur les villes voisines. Ces deux objets principaux, joints aux amendes pour crimes d'impiété, toujours appliquées au temple, forment, au bout de quatre ans, un fonds d'environ 20 talens **, que les trois Amphyctions ou trésoriers nommés par le Sénat d'Athènes, sont chargés de recueillir, et sur le quel ils prélèvent en partie la dépense de la Théorie. ***

Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient au pied des autels, nous fûmes conduits à un repas que le Sénat de Délos donnoit aux citoyens de cette île. Ils étoient confusément assis sur les bords de l'Inopus, et sous des arbres qui formoient des berceaux. Toutes les ames, avidement attachées au plaisir, cherchoient à s'échapper par mille expressions différentes et nous communiquoient le sentiment qui les rendoit heureuses. Une joie pure, bruyante et universelle régnoit sous ces feuillages épais; et lorsque le vin de Naxos y pétilloit dans les coupes, tout célébroit à grands cris le nom de Nicias, qui le premier avoit assemblé le peuple dans ces lieux charmans, et assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait.

Le reste de la journée fut destiné à des

---

* Chapelle consacrée à Diane.
** Environ 108,000 livres.
*** Voyez la note à la fin du volume.

spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputèrent le prix de la musique; et des bras armés du ceste, celui de la lutte. Le pugilat, le saut et la course à pied, fixèrent successivement notre attention. On avoit tracé vers l'extrémité méridionale de l'île, un stade autour duquel étoient rangés les députés d'Athènes, le sénat de Délos, et toutes les Théories parées de leurs vêtemens superbes. Cette jeunesse brillante étoit la plus fidèle image des dieux réunis dans l'Olympe. Des coursiers fougueux, conduits par Théagène et ses rivaux, s'élancèrent dans la lice, la parcoururent plusieurs fois, et balancèrent long-temps la victoire; mais, semblable au dieu, qui, après avoir dégagé son char du sein des nuages, le précipite tout-à-coup à l'occident, Théagène sortit comme un éclair du milieu de ses rivaux, et parvint au bout de la carrière dans l'instant que le soleil finissoit la sienne. Il fut couronné aux yeux d'un monde de spectateurs accourus sur les hauteurs voisines, aux yeux de presque toutes les beautés de la Grèce, aux yeux d'Ismène, dont les regards le flattoient plus que ceux des hommes et des dieux.

On célébra le jour suivant la naissance d'Apollon *. Parmi les ballets qu'on exécuta, nous vîmes des nautoniers danser autour d'un autel, et le frapper à grands coups de

* Le 7 du mois de thargélion, qui répondoit au 9.e jour du mois de mai.

fouets. Après cette cérémonie bizarre, dont nous ne pûmes pénétrer le sens mystérieux, ils voulurent figurer les jeux innocens qui amusoient le dieu dans sa plus tendre enfance. Il falloit, en dansant les mains liées derrière le dos, mordre l'ecorce d'un olivier que la réligion a consacré. Leurs chûtes fréquentes et leurs pas irréguliers excitoient parmi les spectateurs, les transports, éclatants d'une joie, qui paroissoit indécente, mais dont ils disoient que la majesté des cérémonies saintes n'étoit point blessée. En effet les Grecs sont persuadés qu'on ne sauroit trop bannir du culte que l'on rend aux dieux, la tristesse et les pleurs; et de là vient que dans certains endroits, il est permis aux hommes et aux femmes de s'attaquer en présence des autels, par des traits de plaisanterie, dont rien ne corrige la licence et la grossièreté.

Ces nautoniers étoient du nombre de ces marchands étrangers, que la situation de l'île, les franchises dont elle jouit, l'attention vigilante des Athéniens, et la célébrité des fêtes attirent en foule à Délos. Ils y venoient échanger leurs richesses particulières avec le blé, le vin et les denrées des îles voisines: ils les échangeoient avec ces tuniques de lin teintes en rouge, qu'on fabrique dans l'île d'Amorgos; avec les riches étoffes de pourpre qui se font dans celle de Cos; avec l'alun si renommé de Mélos; avec le cuivre précieux que, depuis un temps immémorial, on tire des mines de

Délos, et que l'art industrieux convertit en vases élégans. L'île étoit devenue comme l'entrepôt des trésors des nation; et tout près de l'endroit où ils étoient accumulés, les habitans de Délos, obligés par une loi expresse de fournir de l'eau à toute la multitude, étaloient sur de longues tables des gâteaux et des mets préparés a la hâte *.

J'étudiois avec plaisir les diverses passions que l'opulence et le besoin produisoient dans des lieux si voisins, et je ne croyois pas que pour un esprit attentif, il y eût de petits objets dans la nature. Les Déliens ont trouvé les premiers le secret d'engraisser la volaille; ils tirent de leur industrie un profit assez considérable. J'en vis quelques-uns qui, élevés sur des tréteaux, et montrant au peuple des œufs qu'ils tenoient dans leurs mains, distinguoient à leur forme les poules qui les avoient mis au jour. J'avois à peine levé les yeux sur cette scène singulière, que je me sentis fortement secoué par un bras vigoureux; c'étoit un sophiste d'Athènes, avec qui j'avois eu quelques liaisons. Eh quoi, me dit-il, Anacharsis, ces objets sont-ils dignes d'un philosophe? viens: de plus nobles soins, de plus hautes spécula-

* Il paroit, par Athénée, que pendant les fêtes de Délos, on étaloit dans le marché, de l'agneau, du porc, des poissons et des gâteaux où l'on avoit mêlé du cumin, espèce de graine ressemblante à celle du fenouil.

tions doivent remplir les momens de la vie. Il me conduisit sur une éminence, où d'autres sophistes agitoient en fureur les questions subtiles de l'école de Mégare. Le fougueux Eubulide de Milet étoit à leur tête, et venoit de leur lancer cet argument : „ Ce qui est à Mégare n'est point à Athènes ; or, il y a des hommes à Mégare; il n'y a donc pas d'hommes à Athènes. „ Tandis que ceux qui l'écoutoient se fatiguoient vainement à résoudre cette difficulté, des cris soudains nous annoncèrent l'arrivée de la Théorie des Téniens, qui, outre ses offrandes particulières, apportoit encore celles des Hyperboréens.

Ce dernier peuple habite vers le nord de la Grèce; il honore spécialement Apollon, et l'on voit encore à Délos le tombeau de deux de ses prêtresses qui s'y rendirent autrefois, pour ajouter de nouveaux rites au culte de ce dieu. On y conserve aussi, dans un édifice consacré à Diane, les cendres des derniers Théores que les Hyperboréens avoient envoyés dans cette île: ils y périrent malheureusement; et depuis cet événement, ce peuple se contente d'y faire parvenir, par des voies étrangères, les prémices de ses moissons. Une tribu voisine des Scythes les reçoit de ses mains, et les transmet à d'autres nations qui les portent sur les bords de la mer Adriatique; de là elles descendent en Epire, travèrsent la Grèce, arrivent dans l'Eubée, et sont conduites à Ténos.

A l'aspect de ces offrandes sacrées, on

s'entretenoit des merveilles qu'on raconte du pays des Hyperboréens. C'est là que règnent sans cesse le printemps, la jeunesse et la santé; c'est là que pendant dix siècles entiers, on coule des jours sereins dans les fêtes et les plaisirs. Mais cette heureuse région est située à une des extrémités de la terre, comme le jardin des Hespérides en occupe une autre extrémité; et c'est ainsi que les hommes n'ont jamais su placer le séjour du bonheur, que dans des lieux inaccessibles.

Pendant que l'imagination des Grecs s'enflammoit au récit de ces fictions, j'observois cette foule de mâts qui s'élèvoient dans le port de Délos. Les flottes des Théores presentoient leurs proues au rivage; et ces proues, que l'art avoit décorées, offroient des attributs propres à chaque nation. Des Néréides caractérisoient celles des Phthiotes. On voyoit sur la galère d'Athènes un char brillant que conduisit Pallas; et sur les vaisseaux des Béotiens, la figure de Cadmus armée d'un serpent. Quelques-unes de ces flottes mettoient à la voile; mais les beautés qu'elles remenoient dans leur patrie, étoient bentôt remplacées par des beautés nouvelles. Tels on voit, dans le cours d'une nuit longue et tranquille, des astres se perdre à l'occident, tandis que d'autres astres se lèvent à l'orient pour repeupler les cieux.

Les fêtes durèrent plusieurs jours; on renouvella plusieurs fois les courses de chevaux; nous vîmes souvent du rivage les plongeurs

si renommés de Délos, se précipiter dans la mer, s'établir dans ses abymes ou se reposer sur sa surface, retracer l'image des combats, et justifier, par leur adresse, la réputation qu'ils se sont acquise.

Fin du Chapitre soixante-seizième.

CHAPITRE LXXVII.

Suite du voyage de Délos.

Cérémonies du mariage.

L'amour présidoit aux fêtes de Délos, et cette jeunesse nombreuse qu'il avoit rassemblée autour de lui, ne connoissoit plus d'autres loix que les siennes. Tantôt, de concert avec l'hymen, il couronnoit la constance des amans fidèles; tantôt il faisoit naître le trouble et la langueur dans une ame jusqu'alors insensible; et, par ces triomphes multipliés, il se préparoit au plus glorieux de tous, à l'hymen d'Ismène et de Théagène.

Témoin des cérémonies dont cette union fut accompagnée, je vais les rapporter, et décrire les pratiques que les loix, l'usage et la superstition ont introduites, afin de pourvoir à la sûreté et au bonheur du plus saint des engagemens; et s'il se glisse dans ce récit des détails frivoles en apparence, ils seront ennoblis par la simplicité des temps auxquels ils doivent leur origine.

Le silence et le calme commençoient à renaître à Délos. Les peuples s'écouloient comme un fleuve qui, après avoir couvert la campagne, se retire insensiblement dans son lit. Les habitans de l'île avoient prévenu le lever de l'aurore; ils s'étoient couronnés de fleurs, et offroient sans interruption, dans le temple

et devant leurs maisons, des sacrifices, pour rendre les dieux favorables à l'hymen d'Ismène. L'instant d'en former les liens étoit arrivé: nous étions assemblés dans la maison de Philoclès: la porte de l'appartement d'Ismène s'ouvrit, et nous en vîmes sortir les deux époux, suivis des auteurs de leur naissance, et d'un officier public, qui venoit de dresser l'acte de leur engagement. Les conditions en étoient simples: on n'avoit prévu aucune discussion d'intérêt entre les parens, aucune cause de divorce entre les parties contractantes: et à l'égard de la dot, comme le sang unissoit déja Théagène à Philoclès, on s'étoit contenté de rappeller une loi de Solon, qui, pour perpétuer les biens dans les familles, avoit réglé que les filles uniques épouseroient leurs plus proches parens.

Nous étions vêtus d'habits magnifiques, que nous avions reçus d'Ismène. Celui de son époux étoit son ouvrage. Elle avoit pour parure un collier de pierres précieuses, et une robe où l'or et la pourpre confondoient leurs couleurs. Ils avoient mis l'un et l'autre sur leurs cheveux flottans, et parfumés d'essence, des couronnes de pavôts, de sésames et d'autres plantes consacrées à Vénus. Dans cet appareil, ils montèrent sur un char, et s'avancèrent vers le temple. Ismène avoit son époux à sa droite, et à sa gauche un ami de Théagene, qui devoit le suivre dans cette cérémonie. Les peuples empressés répandoient des fleurs et des parfums sur leur passage; ils s'écrioient: Ce ne sont point des mortels, c'est Apollon et Coro-

nis; c'est Diane et Endymion; c'est Apollon et Diane. Ils cherchoient à nous rappeller des augures favorables, à prévenir les augures sinistres. L'un disoit: J'ai vu ce matin deux tourterelles planer long-temps ensemble dans les airs, et se reposer ensemble sur une branche de cet arbre. Un autre disoit: Ecartez la corneille solitaire; qu'elle aille gémir au loin sur la perte de sa fidelle compagne: rien ne seroit si funeste que son aspect.

Les deux époux furent reçus à la porte du temple par un prêtre qui leur présenta à chacun une branche de lierre, symbole des liens qui devoient les unir à jamais; il les mena ensuite à l'autel où tout étoit préparé pour le sacrifice d'une génisse qu'on devoit offrir à Diane, à la chaste Diane, qu'on tâchoit d'appaiser, ainsi que Minerve, et les divinités qui n'ont jamais subi le joug de l'hymen. On imploroit aussi Jupiter et Junon, dont l'union et les amours seront éternelles; le Ciel et la Terre, dont le concours produit l'abondance et la fertilité; les Parques, parce qu'elles tiennent dans leurs mains la vie des mortels; les Grâces, parce qu'elles embellissent les jours des heureux époux; Vénus enfin, à qui l'Amour doit sa naissance, et les hommes leurs bonheur.

Les prêtres, après avoir examiné les entrailles des victimes, déclarèrent que le ciel approuvoit cet hymen. Pour en achever les cérémonies, nous passâmes à l'Artémisium, et ce fut là que les deux époux déposèrent chacun

une tresse de leurs cheveux, sur le tombeau des derniers Théòres Hyperboréens. Celle de Théagène étoit roulée autour d'une poignée d'herbes: et celle d'Ismène autour d'un fuseau. Cet usage rappelloit les époux à la première institution du mariage, à ce temps où l'un devoit s'occuper par préférence des travaux de la campagne, et l'autre des soins domestiques.

Cependant Philoclès prit la main de Théagène, la mit dans celle d'Ismène, et proféra ces mots: „ Je vous accorde ma fille, afin que vous donniez à la république des citoyens légitimes „. Les deux époux se jurèrent aussitôt une fidélité inviolable, et les auteurs de leurs jours, après avoir reçu leurs sermeus, les ratifièrent par de nouveaux sacrifices.

Les voiles de la nuit commençoient à se déployer dans les airs; lorsque nous sortîmes du temple pour nous rendre à la maison de Théagène. La marche, éclairée par des flambeaux sans nombre, étoit accompagnée de chœurs de musiciens et de danseurs. La maison étoit entourée de guirlandes, et couverte de lumières.

Dès que les deux époux eurent touché le seuil de la porte, on plaça pour un instant une corbeille de fruits sur leurs têtes; c'étoit le présage de l'abondance dont ils devoient jouir. Nous entendîmes en même temps répéter de tous côtés le nom d'Hyménéus, de ce jeune homme d'Argos qui rendit autrefois à leur patrie des filles d'Athènes, que des corsaires avoient enlevées: il obtint, pour prix de son zè-

le, une de ces captives qu'il aimoit tendrement; et depuis cette époque, les Grecs ne contractent point de mariage sans rappeller sa mémoire.

Ces acclamations nous suivirent dans la salle du festin, et continuèrent pendant le souper; alors des poètes s'étant glissés auprès de nous, récitèrent des épithalames.

Un jeune enfant, à demi-couvert de branches d'aubépine et de chêne, parut avec une corbeille de pains, et entonna un hymne qui commençoit ainsi: „ J'ai changé mon ancien état contre un état plus heureux „. Les Athéniens chantent cet hymne dans une de leurs fêtes, destinée à célébrer l'instant où leurs ancêtres, nourris jusqu'alors de fruits sauvages, jouirent en société des présens de Cérès; ils le mêlent dans les cérémonies du mariage, pour montrer qu'après avoir quitté les forêts, les hommes jouirent des douceurs de l'amour. Des danseuses, vêtues de robes légères, et couronnées de myrte, entrèrent ensuite, et peignirent, par des mouvemens variés, les transports, les langueurs, et l'ivresse de la plus douce des passions.

Cette danse finie, Leucippe alluma le flambeau nuptial, et conduisit sa fille à l'appartement qu'on lui avoit destiné. Plusieurs symboles retracèrent aux yeux d'Ismène les devoirs qu'on attachoit autre fois à son nouvel état. Elle portoit un de ces vases de terre où l'on fait rôtir de l'orge; une de ses suivantes tenoit un crible, et sur la porte étoit suspen-

ou un instrument propre à piler des grains. Les deux époux goûtèrent d'un fruit dont la douceur devoit être l'emblême de leur union.

Cependant, livrés aux transports d'une joie immodérée, nous poussions des cris tumultueux, et nous assiégions la porte défendue par un des fidèles amis de Théagène. Une foule de jeunes gens dansoient au son de plusieurs instrumens. Ce bruit fut enfin interrompu par la Théorie de Corinthe, qui s'étoit chargée de chanter l'hyménée du soir. Après avoir félicité Théagène, elle ajoutoit:

„ Nous sommes dans le printemps de notre âge: nous sommes l'élite de ces filles de Corinthe, si renommées par leur beauté. O Ismène! il n'en est aucune parmi nous, dont les attraits ne cedent aux vôtres. Plus légère qu'un coursier de Thessalie, élevée au-dessus de ses compagnes comme un lis qui fait l'honneur d'un jardin, Ismène est l'ornement de la Grèce. Tous les amours sont dans ses yeux; tous les arts respirent sous ses doigts. O fille! ô femme charmante! nous irons demain dans la prairie cueillir des fleurs pour en former une couronne. Nous la suspendrons au plus beau de platanes voisins. Sous son feuillage naissant, nous répandrons des parfums en votre honneur, et sur son écorce nous graverons ces mots: *Offrez-moi votre encens, je suis l'arbre d'Ismène.* Nous vous saluons, heureuse épouse, nous vous saluons, heureux époux: puisse Latone vous donner des fils qui vous ressemblent; Vénus vous embrâser toujours de ses flammes; Jupiter trans-

mettre à vos derniers neveux la félicité qui vous entoure ! Reposez-vous dans le sein des plaisirs, ne respirez désormais que l'amour le plus tendre. Nous reviendrons au lever de l'aurore, et nous chanterons de nouveau : O Hymen, Hyménée, Hymen ! „

Le lendemain, à la première heure du jour nous revînmes au même endroit, et les filles de Corinthe firent entendre l'himénée suivant :

„ Nous vous célébrons dans nos chants, Vénus, ornement de l'Olympe, Amour, délices de la terre, et vous, Hymen, source de vie, nous vous célébrions dans nos chants, Amour, Hymen, Vénus. O Théagène ! éveillez-vous, jetez les yeux sur votre amante ; jeune favori de Vénus, heureux et digne époux d'Ismène, ô Théagène ! éveillez-vous ! jetez les yeux sur votre épouse ; voyez l'éclat dont elle brille ; voyez cette fraîcheur de vie dont tous ses traits sont embellis. La rose est la reine des fleurs ; Ismène est la reine des belles. Déja sa paupière tremblante s'entr'ouvre aux rayons du soleil ; heureux et digne époux d'Ismène ; ô Théagène ! éveillez-vous. „

Ce jour, que les dieux amans regardèrent comme le premier de leur vie, fut presque tout employé de leur part à jouir du tendre intérêt que le habitans de l'île prenoient à leur hymen, et tous leurs amis furent autorisés à leur offrir des présens. Ils s'en firent eux-mêmes l'un à l'autre, et reçurent en commun, ceux de Philoclès, père de Théagène. On les avoit apportés avec pompe. Un enfant vêtu d'une robe

blanche, ouvrit la marche, tenant une torche allumée ; venoit ensuite une jeune fille, ayant une corbeille sur sa tête : elle étoit suivie de plusieurs domestiques qui portoient des vases d'alabâtre, des boîtes à parfums, diverses sortes d'essences, des pâtes d'odeur, et tout ce que le goût de l'élégance et de la propreté a pu convertir en besoins.

Sur le soir, Ismène fut ramenée chez son père ; et moins pour se conformer à l'usage, que pour exprimer ses vrais sentimens, elle lui témoigna le regret d'avoir quitté la maison paternelle ; le lendemain, elle fut rendue à son époux, et depuis ce moment, rien ne troubla plus leur félicité.

Fin du Chapitre soixante-dix-septième.

CHAPITRE LXXVIII.

Suite du voyage de Délos,

Sur le Bonheur.

Philoclès joignoit au cœur le plus sensible, un jugement exquis et des connoissances profondes. Dans sa jeunesse il avoit fréquenté les plus célèbres philosophes de la Grèce. Riche de leurs lumières et encore plus de ses réflexions, il s'étoit composé un systême de conduite qui répandoit la paix dans son ame et dans tout ce qui l'environnoit. Nous ne cessions d'étudier cet homme singulier, pour qui chaque instant de la vie étoit un istant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inscription sur un petit temple de Latone : *Rien de si beau que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que la possession de ce qu'on aime.* Voilà dis-je, ce qu'Aristote blâmoit un jour en notre présence. Il pensoit que les qualifications énoncées dans cette maxime, ne doivent pas être séparées, et ne peuvent convenir qu'au bonheur. En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur et des plus doux. Mais à quoi sert de décrire ses effets ? Il seroit plus important de remonter à sa source. Elle est peu connue, répondit Philoclès : tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différens,

tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines. Les uns ont taché d'en renfermer les caractères en de courtes formules: telle est la sentence que vous venez de lire sur ce temple; telle est encore celle qu'on chante souvent à table, et qui fait dépendre le bonheur de la santé, de la béauté, des richesses légitimement acquises, et de la jeunesse passée dans le sein de l'amitié. D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'esprit, la justice, la prudence, la tempérance, la possession enfin de tous les biens et de toutes les vertus *; mais comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, et que même en les réunissant, notre cœur pourroit n'être pas satisfait, il est visible qu'ils ne constituent pas essentiellement l'espèce de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

Et en quoi consiste-t-elle donc, s'écria l'un de nous avec impatience? et quel est le sort des mortels, si, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choisir? Hélas! reprit Philoclès, ils sont bien à plaindre ces mortels. Jetez les yeux autour de vous. Dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémissemens

* Plutarque parle d'un Scopas de Thessalie, qui faisoit consister le bonheur dans le superflu.

et des cris; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le besoin d'être heureux, et par des passions qui les empêchent de l'être; inquiets dans les plaisirs, sans force contre la douleur; presqu'également accablés par les privations et par la jouissance, murmurant sans cesse contre leur destinée, et ne pouvant quitter une vie dont le poids leur est insupportable.

Est-ce donc pour couvrir la terre de malheureux, que le genre humain a pris naissance? et les dieux se feroient-ils un jeu cruel de persécuter des ames aussi foibles que les nôtres? Je ne saurois me le persuader; c'est contre nous seuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous sur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre chose qu'un état où les desirs toujours renaissans, seroient toujours satisfaits; qui se diversifieroit suivant la différence des caractères, et dont on pourroit prolonger la durée à son gré? Mais il faudroit changer l'ordre éternel de la nature, pour que cet état fût le partage d'un seul d'entre nous. Ainsi desirer un bonheur inaltérable et sans amertume, c'est desirer ce qui ne peut pas exister, et qui, par cette raison-là même, enflamme le plus nos desirs: car rien n'a plus d'attraits pour nous que de triompher des obstacles qui sont ou qui paroissent insurmontables.

Des loix constantes, et dont la profondeur se dérobe à nos recherches, mêlent sans interruption le bien avec le mal dans le systê-

me général de la nature ; et les êtres qui font partie de ce grand tout, si admirable dans son ensemble, si incompréhensible et quelquefois si effrayant dans ses détails, doivent se ressentir de ce mêlange, et éprouver de continuelles vicissitudes. C'est à cette condition que la vie nous est donnée. Dès l'instant que nous la recevons, nous sommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux, de plaisirs et de douleurs. Si vous demandiez les raisons d'un si funeste partage, d'autres vous répondroient peut-être que les dieux nous devoient des biens et non pas des plaisirs; qu'ils ne nous accordent les seconds que pour nous forcer à recevoir les premiers; et que pour la plupart des mortels, la somme des biens seroit infiniment plus grande que celle des maux, s'ils avoient le bon esprit de mettre dans la première classe; et les sensations agréables, et les momens exempts de troubles et de chagrins. Cette réflexion pourroit suspendre quelquefois nos murmures, mais la cause en subsisteroit toujours; car enfin il y a de la douleur sur la terre. Elle consume les jours de la plupart des hommes; et quand il n'y en auroit qu'un seul qui souffrît, et quand il auroit mérité de souffrir, et quand il ne souffriroit qu'un instant dans sa vie, cet instant de douleur seroit le plus désespérant des mistères que la nature offre à nos yeux.

Que résulte-t-il de ces réflexions? Faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne et détruit insensiblement tous les êtres; nous présenter sans résistance, et com-

me des victimes de la fatalité, aux coups dont nous sommes menacés; renoncer enfin a cette espérance qui est le plus grand, et même le seul bien pour la plupart de nos semblables? Non, sans doute; je veux que vous soyez heureux, mais autant qu'il vous est permis de l'être; non de ce bonheur chimérique, dont l'espoir fait le malheur du genre humain, mais d'un bonheur assorti à notre condition, et d'autant plus solide que nous pouvons le rendre indépendant des événemens et des hommes.

Le caractère en facilite quelquefois l'acquisition, et on peut dire même que certaines ames ne sont heureuses, que parce qu'elles sont nées heureuses. Les autres ne peuvent combattre à la fois, et leur caractère, et les contrariétes du dehors, sans une étude longue et suivie; car, disoit un ancien philosophe: „ Les dieux nous vendent le bonheur au prix du travail. „ Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets et les mouvemens qui nous agitent sans cesse, et qui ne sont que la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda le silence: Il n'avoit, disoit-il, ni assez de loisir, ni assez de lumières, pour réduire en système les réflexions qu'il avoit faites sur un sujet si important. Daignez du moins, dit Philotas, nous communiquer, sans liaison et sans suite, celles qui vous viendront par hasard dans l'esprit. Daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paisible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue suite d'essais et d'erreurs.

O Philoclès! s'écria le jeune Lysis, les zéphyrs semblent se jouer dans ce platane ; l'air se pénètre du parfum des fleurs qui s'empressent d'éclore ; ces vignes commencent à entrelancer leurs rameaux autour de ces myrtes qu'elles ne quitteront plus ; ces troupeaux qui bondissent dans la prairie, ces oiseaux qui chantent leurs amours, le son des instrumens qui retentissent dans la vallée ; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit et me transporte. Ah! Philoclès, nous sommes faits pour le bonheur ; je le sens aux émotions douces et profondes que j'éprouve : si vous connoissez l'art de les perpétuer, c'est un crime de nous en faire un mystère.

Vous me rappellez, répondit Philoclès, les premières années de ma vie. Je le regrette encore ce temps où je m'abandonnois comme vous aux impressions que je recevois ; la nature, à laquelle je n'étois pas encore accoutumé, se peignoit à mes yeux sous des traits enchanteurs ; et mon ame, toute neuve et toute sensible, sembloit respirer tour-à-tour la fraîcheur et la flamme.

Je ne connoissois pas les hommes ; je trouvois dans leurs paroles et dans leurs actions, l'innocence et la simplicité qui régnoient dans mon cœur : je les croyois tous justes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devroient être, tels que j'étois en effet ; humains sur tout, car il faut de l'expérience pour se convaincre qu'ils ne le sont pas.

Au milieu de ces illusions, j'entrai dans

le monde. La politesse qui distingue les sociétés d'Athènes, ces expressions qu'inspire l'envie de plaire, ces épanchemens de chœur qui coûtent si peu et qui flattent si fort, tous ces dehors trompeurs; n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avoit pas encore subi d'épreuve: je volai au-devant de la séduction; et donuant à des liaisons agréables les droits et les sentimens ds l'amitié, je me livrai sans réserve au plaisir d'aimer et d'être aimé. Mes choix, qui n'avoient pas été réfléchis, me devinrent funestes. La plupart de mes amis s'éloignèrent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légéreté. Ma surprise et ma douleur m'arrachèrent des larmes amères. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes et des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renonçer à cette confiance si douce que j'avois en tous les hommes. C'est le sacrifice qui m'a le plus coûté dans ma vie, j'en frémis encore; il fut si violent que je tombai dans un excès opposé: j'aigrissois mon cœur, j'y nourrissois avec plaisir les défiances et les haines; j'étois malheureux. Je me rappellai enfin que parmi cette foule d'opinions sur la nature du bonheur, quelques-unes, plus accreditées que les autres, le font consister dans la volupté, ou dans la pratique des vertus, ou dans l'exercice d'une raison éclairée. Je résolus de trouver le mien dans les plaisirs,

Je supprime les détails des égaremens de ma jeunesse, pour venir au moment qui en

arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des principaux habitans de Syracuse. Il étoit cité comme l'homme le plus heureux de son siècle. Son aspect m'éffraya; quoiqu'il fut encore dans la force de l'âge, il avoit toutes les apparences de la décrépitude. Il s'étoit entouré de musiciens qui le fatiguoient à force de célébrer ses vertus, et de belles esclaves, dont les danses allumoient par intervalles dans ses yeux un feu sombre est mourant. Quand nous fûmes seuls, je lui dis: Je vous salue, ô vous qui, dans tous les temps, avez su fixer les plaisirs auprès de vous. Des plaisirs! me répondit-il avec fureur, je n'en ai plus, mais j'ai le désespoir qu'entraîne leur privation; c'est l'unique sentiment qui me reste, et qui achève de détruire ce corps accablé de douleurs et de maux. Je voulus lui inspirer du courage, mais je trouvai une ame abrutie, sans principes et sans ressources. J'appris ensuite qu'il n'avoit jamais rougi de ses injustices, et que de folles dépenses ruinoient de jour en jour la fortune de ses enfans.

Cet exemple et les dégoûts que j'éprouvois successivement, me tirèrent de l'ivresse où je vivois depuis quelques années, et m'engagèrent à fonder mon repos sur la pratique de la vertu, et sur l'usage de la raison. Je les cultivai l'un et l'autre avec soin; mais je fus sur le point d'en abuser encore. Ma vertu trop austère me remplissoit quelquefois d'indignation contre la société; et ma raison trop rigide, d'indifférence pour tous les objets. Le hasard dissipa cette double erreur.

Je connus à Thèbes un disciple de Socrate, dont j'avois ouï vanter la probité. Je fus frappé de la sublimité de ses principes, ainsi que de la régularité de sa conduite. Mais il avoit mis par degrés tant de superstition et de fanatisme dans sa vertu, qu'on pouvoit lui reprocher de n'avoir ni foiblesse pour lui, ni indulgence pour les autres; il devint difficile, soupçonneux, souvent injuste. On estimoit les qualités de son cœur, et l'on évitoit sa présence.

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la solemnité des jeux Pythiques, j'apperçus dans une allée sombre, un homme qui avoit la réputation d'être très-éclairé; il me parut accablé de chagrins. J'ai dissipé à force de raison, me dit-il, l'illusion des choses de la vie. J'avois apporté en naissant tous les avantages qui peuvent flatter la vanité: au-lieu d'en jouir, je voulus les analiser; et dès ce moment, les richesses, la naissance et les graces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres, distribués au hasard parmi les hommes. Je parvins aux premières magistratures de la république; j'en fus dégoûté par la difficulté d'y faire le bien, et la facilité d'y faire le mal. Je cherchai la gloire dans le combats; je plongeai ma main dans le sang des malheureux, et mes fureurs m'épouvantèrent. Je cultivai les sciences et les arts: la philosophie me remplit de doutes; je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes; dans la poésie, la musique

et la peinture, que l'art puérile de les amuser. Je voulus me reposer sur l'estime du public; mais voyant à mes côtés des hypocrites de vertu qui ravissoient impunément ses suffrages, je me lassai du public et de son estime. Il ne me resta plus qu'une vie sans attrait, sans ressort, qui n'étoit en effet que la répétition fastidieuse des mêmes actes et des mêmes besoins.

Fatigué de mon existence, je la traînai en des pays lointains. Les pyramides de l'Egypte m'etonnèrent au premier aspect; bientôt je comparai l'orgueil des princes qui les ont élévés, à celui d'une fourmi qui amonceleroit dans un sentier quelques grains de sable, pour laisser à la posterité des traces de son passage. Le grand roi de Perse me donna dans sa cour une place qui fit tomber ses sujets à mes pieds : l'excès de leur bassesse ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'estimant plus rien; et par une fatale conséquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me suis apperçu de mon erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier: mais quoique je ne me sente pas un intérêt bien vif pour mes semblables, je souhaite que mon exemple vous serve de leçon; car après tout, je n'ai rien à craindre de vous, je n'ai jamais été assez malheureux pour vous rendre des services. Etant en Egypte, je connus un prêtre, qui, après avoir tristement consumé ses jours à pénétrer l'origine et la fin des choses de ce monde, me

dit en soupirant: Malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la nature; et moi, je vous dis: Malheur à celui qui leveroit le voile de la société; malheur à celui qui refuseroit de se livrer à cette illusion théâtrale, que les préjugés et les besoins ont répandue sur tous les objets; bientôt son ame flétrie et languissante se trouveroit en vie dans le sein du néant; c'est le plus effroyable des supplices. A ces mots, quelques larmes coulèrent de ses yeux, et il s'enfonça dans la forêt voisine.

Vous savez avec quelle précaution les vaisseaux évitent les écueils signalés par les naufrages des premiers navigateurs. Ainsi dans mes voyages, je mettois à profit les fautes de mes semblables. Elles m'apprirent ce que la moindre réflexion auroit pu m'apprendre, mais qu'on ne sait jamais que par sa propre expérience, que l'excès de la raison et de la vertu, est presque aussi funeste que celui des plaisirs; que la nature nous a donné des goûts qu'il est aussi dangereux d'éteindre, que d'épuiser; que la société avoit des droits sur mes services, que je devois en acquérir sur son estime; enfin que pour parvenir à ce terme heureux, qui sans cesse se présentoit et fuyoit devant moi je devois calmer l'inquiétude que je sentois au fond de mon ame, et qui la tiroit continuellement hors d'elle-même.

Je n'avois jamais étudié les symptômes de cette inquiétude. Je m'apperçus que dans les animaux elle se bornoit à la conservation de

la vie, et à la propagation de l'espèce; mais que dans l'homme, elle subsistoit après la satisfaction des premiers besoins; qu'elle étoit plus générale parmi les nations éclairées que parmi les peuples ignorans, beaucoup plus forte et plus tyrannique chez les riches que chez les pauvres. C'est donc le luxe de pensées et des desirs qui empoisonne nos jours; c'est donc, ce luxe insatiable, qui se tourment dans l'oisiveté, qui, pour se soutenir dans un état florissant, se repaît de nos passions, les irrite sans cesse, et n'en recueille que des fruits amers. Mais pourquoi ne pas lui fournir des alimens plus salutaires? pourquoi ne pas regarder cette agitation que nous éprouvons, même dans la satiété des biens et des plaisirs, comme un mouvement imprimé par la nature dans nos cœurs, pour les forcer à se rapprocher les uns des autres, et à trouver leur repos dans une union mutuelle?

O humanité, penchant généreux et sublime, qui vous annoncez dans notre enfance par les transports d'une tendresse naïve; dans la jeunesse, par la témérité d'une confiance aveugle; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaisons! ô cris de la nature, qui retentissez d'un bout de l'univers à l'autre; qui nous remplissez de remords quand nous opprimons nos semblables; d'une volupté pure, quand nous pouvons les soulager! ô amour, ô amitié, ô bienfaisance, sources intarrissables de biens et de douceurs! les hommes ne sont malheureux

que parce qu'ils refusent d'entendre votre voix! O dieux, auteurs de si grands bienfaits! l'instinct pouvoit sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins et de maux, prêter un soutien passager à leur foiblesse; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre, sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée.

Cependant, au-lieu de nourrir ce feu sacré, nous permettons que de frivoles dissentions, de vils intérêts travaillent sans cesse à l'éteindre. Si l'on nous disoit que deux inconnus, jetés par hasard dans une île déserte, sont parvenus à trouver dans leur union des charmes qui les dédommagent du reste de l'univers; si l'on nous disoit qu'il existe une famille uniquement occupée à fortifier les liens du sang par les liens de l'amitié; si l'on nous disoit qu'il existe dans un coin de la terre un peuple qui ne connoît d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez; qui de nous oseroit plaindre le sort de ces deux inconnus? qui ne desireroit appartenir à cette famille? qui ne voleroit à cet heureux climat? O mortels ignorans et indignes de votre destinée! il n'est pas nécessaire de traverser les mers pour découvrir le bonheur; il peut exister dans tous les états, dans tous les temps, dans tons les lieux, dans vous, autour de vous, par-tout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par

nos philosophes, fut entrevue par le législateur d'une nation puissante. Xénophon me parlant un jour de l'institution des jeunes Perses, me disoit qu'on avoit établi dans les écoles publiques un tribunal où ils venoient mutuellement s'accuser de leurs fautes, et qu'on y punissoit l'ingratitude avec une extrême sévérité. Il ajoutoit que sous le nom d'ingrats, les Perses comprenoient tous ceux qui se rendoient coupables envers les dieux, les parens, la patrie et les amis. Elle est admirable, cette loi, qui non seulement ordonne la pratique de tous les devoirs, mais qui les rend encore aimables en remontant à leur origine. En effet, si l'on n'y peut manquer sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnoissance; et de là résulte ce principe lumineux et fécond, qu'il ne faut agir que par sentiment.

N'annoncez point une pareille doctrine à ces ames qui, entraînées par des passions violentes, ne reconnoissent aucun frein; ni à ces ames froides qui, concentrées en elles-mêmes, n'éprouvent que les chagrins qui leur sont personnels. Il faut plaindre les premières; elles sont plus faites pour le malheur des autres que pour leur bonheur particulier. On seroit tenté d'envier le sort des secondes; car si nous pouvions ajouter à la fortune et à la santé une profonde indifférence pour nos semblables, déguisée néanmoins sous les apparences de l'intérêt; nous obtiendrions un bonheur uniquement fondé sur les plaisirs modérés des sens,

et qui peut-être seroit moins sujet à des vicissitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférens ? Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous-mêmes sur le mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous auroit refusé un cœur sensible ; mais si elle nous l'avoit donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur auroit apprivoisé les tigres et animé les pierres.

Il faut donc nous soumettre à notre destinée ; et puisque notre cœur est obligé de se répandre, loin de songer à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il est possible, la chaleur et l'activité de ses mouvemens, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Je ne propose point mon exemple comme une règle. Mais enfin vous voulez connoître le système de ma vie. C'est en étudiant la loi des Perses, c'est en resserrant de plus en plus les liens qui nous unissent avec les dieux, avec nos parens, avec la patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le secret de remplir à la fois les devoirs de mon état, et les besoins de mon ame ; c'est encore là que j'ai appris que plus on vit pour les autres, et plus on vit pour soi.

Alors Philoclès s'étendit sur la nécessité d'appeller au secours de notre raison et de nos vertus, une autorité qui soutienne leur foiblesse. Il montra jusqu'à quel degré de puissance peut s'élever une ame qui, regardant tous les événemens de la vie comme autant de loix éma-

nées du plus grand et du plus sage des législateurs, est obligée de lutter ou contre l'infortune, ou contre la prospérité. Vous serez utiles aux hommes, ajoutoit-il, si votre piété n'est que le fruit de la réflexion; mais si vous êtes assez heureux pour qu'elle devienne un sentiment, vous trouverez plus de douceur dans le bien que vous leur ferez, plus de consolation dans les injustices qu'ils vous feront éprouver.

Il continuoit à développer ces vérités, lorsqu'il fut interrompu par un jeune Crétois de nos amis, nommé Démophon, qui, depuis quelque temps, se paroit du titre de philosophe. Il survint tout-à-coup, et se déchaîna contre les opinions religieuses avec tant de chaleur et de mépris, que Philoclès crut devoir le ramener à des idées plus saines. Je renvoie cette discussion au chapitre suivant.

L'antique sagesse des nations, reprit Philoclès, a, pour ainsi dire, confondu parmi les objets du culte public, et les dieux auteurs de notre existence, et les parens auteurs de nos jours. Nos devoirs à l'égard des uns et des autres sont étroitement liés dans les codes des législateurs, dans les écrits des philosophes, dans les usages des nations.

De là cette coutume sacrée de Pisidiens, qui dans leurs repas commencent par des libations en l'honneur de leurs parens. De là cette belle idée de Platon: Si la divinité agrée l'encens que vous offrez aux statues qui la représentent, combien plus vénérables doivent

être à ses yeux et aux vôtres, ces monumens qu'elle conserve dans vos maisons, ce père, cette mère, ces aïeux, autrefois images vivantes de son autorité, maintenant objets de sa protection spéciale! N'en doutez pas, elle chérit ceux qui les honorent, elle punit ceux qui les négligent ou les outragent. Sont ils injustes à votre égard? avant que de laisser éclater vos plaintes, souvenez-vous de l'avis que donnoit le sage Pittacus à un jeune homme qui poursuivoit juridiquement son père: „ Si vous avez tort, vous serez condamné; si vous avez raison, vous mériterez de l'être „.

Mais loin d'insister sur le respect que nous devons à ceux de qui nous tenons le jour, j'aime mieux vous faire entrevoir l'attrait victorieux que la nature attache aux penchans qui sont nécessaires à notre bonheur.

Dans l'enfance, où tout est simple, parce que tout est vrai, l'amour pour les parens s'exprime par des transports, qui s'affoiblissent à la vérité, quand le goût des plaisirs et de l'indépendance se glisse dans nos ames; mais le principe qui les avoit produits s'éteint avec peine. Jusques dans ces familles où l'on se borne à des égards, il se manifeste par des marques d'indulgence ou d'intérêt qu'on croit s'y devoir les uns aux autres, et par des retours d'amitié que les moindres occasions peuvent faciliter: il se manifeste encore dans ces maisons que de cruelles divisions déchirent; car les haines n'y deviennent si violentes que parce qu'elles sont l'effet d'une confiance trahie,

ou d'un amour trompé dans ses espérances. Aussi n'est-ce pas toujours par la peinture des passions fortes et désordonnées que la tragédie cherche à nous émouvoir; elle ne nous offre souvent que des combats de tendresse entre des parens que le malheur opprime; et ces tableaux ne manquent jamais de faire couler les larmes du peuple, le plus capable d'entendre et d'interpréter la voix de la nature.

Je rends graces aux dieux de ce que ma fille a toujours écouté cette voix si douce et si persuasive. Je leur rends graces d'en avoir toujours emprunté les accens, quand j'ai voulu l'instruire de ses devoirs, de ce que je me suis toujours montré à ses yeux comme un ami sincère, compatissant, incorruptible, à la vérité, mais plus intéressé qu'elle à ses progrès, et sur-tout infiniment juste. C'est cette dernière qualité qui a produit le plus grand effet sur son esprit : quand Ismène s'apperçut que je soumettois en quelque façon à sa raison naissante les décisions de la mienne, elle apprit à s'estimer et à conserver l'opinion que mon âge et mon expérience lui avoient donnée de la supériorité de mes lumières : au-lieu de forcer sa tendresse, je cherchai à la mériter, et j'evitai avec soin d'imiter ces pères et ces bienfaiteurs qui excitent l'ingratitude par la hauteur avec laquelle ils exigent la reconnoissance.

J'ai tenu la même conduite à l'égard de Leucippe sa mère. Je ne me suis jamais assez reposé sur mes sentimens, pour en negliger les apparences : quand je commençai à la connoître,

je voulu lui plaire; quand je l'ai mieux connue, j'ai voulu lui plaire encore. Ce n'est plus le même sentiment qui forma nos premiers nœuds; c'est la plus-haute estime, et l'amitié la plus pure. Dès les premiers momens de notre union, elle rougissoit d'exercer dans ma maison l'autorité qu'exigent d'une femme vigilante les soins du ménage; elle la chérit maintenant, parce qu'elle l'a reçue de ma main; tant il est doux de dépendre de ce qu'on aime, de se laisser mener par sa volonté, et de lui sacrifier jusqu'à ses moindres goûts! Ces sacrifices que nous nous faisons mutuellement, répandent un charme inexprimable sur toute notre vie; quand ils ne le sont apperçus ils ont reçu leur prix; quand ils ne le sont pas, ils paroissent plus doux encore.

Une suite d'occupations utiles et diversifiées, fait couler nos jours au gré de nos desirs. Nous jouissons en paix du bonheur qui règne autour de nous, et le seul regret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir rendre à ma patrie autant de services que je lui en ai rendu dans ma jeunesse.

Aimer sa patrie *, c'est faire tous ses

---

* Les Grecs employèrent toutes les expressions de la tendresse, pour désigner la société dont chacun de nous fait partie. En général, on l'appelloit *patrie*, mot dérivé de *pater*, qui, en grec, signifie *père*. Les Crétois la nommèrent *matrie*, du mot qui signifie *mère*. (Plat. de rep.

efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors, et tranquille au dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le respect des nations ; le maintien des loix et des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure ; ainsi, pendant qu'on oppose aux ennemis de l'état des généraux et des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence et aux vices qui tendent à tout détruire, des loix et des vertus qui tendent à tout rétablir : et de là quelle foule de devoirs, aussi essentiels qu'indispensables pour chaque classe de citoyens, pour chaque citoyen en particulier !

O vous, qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré ; vous enfin que je voudrois embrâser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talens, sur vos vertus, sur vos sentimens et sur toutes vos actions ; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, et de voler à son secours au moindre danger.

lib. 9, tom. 2, pag. 875, D. Plut. an seni, tom. 2, pag. 792, E.) Il paroît qu'en certains endroits, on lui donna le nom de *nourrice*. (Isocr. in paneg. tom. 1, pag. 130.)

Pour remplir une si haute destinée, il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ses loix, de connoître ses intérêts, de répandre même votre sang dans un champ de bataille ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations et les divisions intestines; c'est la guerre sourde et lente, mais vive et continue, que les vices font aux mœurs; guerre d'autant plus funeste que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate, je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfans. C'est ici que vous avez reçu la vie, et que de sages institutions ont perfectionné vôtre raison. Mes loix veillent à la sûrete du moindre des citoyens, et vous avez tous fait un serment formel ou tacite de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres; quels sont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs, qui servent mieux que les loix de fondement à mon empire? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'état un poison destructeur; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation et lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille; que vous respecteriez la décence publique, s'il vous falloit du courage pour la braver, et que le faste avec lequel vous étalez des excés qui restent impunis, est une lâcheté aussi méprisable qu'insolente?

Cependant vous osez vous approprier ma

gloire, et vous énorgueillir aux yeux des étrangers d'être nés dans cette ville qui a produit Solon et Aristide, de descendre de ces héros qui ont fait si souvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il entre ces sages et vous? je dis plus, qu'y a-t il de commun entre vous et vos aïeus? Savez-vous qui sont les compatriotes et les enfans de ces grands hommes? les citoyens vertueux dans quelque état qu'ils soient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puissent naître.

Heureuse leur patrie, si aux vertus dont elle s'onore, ils ne joignoient pas une indulgence qui concourt à sa perte! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui de siècle en siècle perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des loix contre les crimes; je n'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, et que vous seuls pouvez les poursuivre par une haine vigoureuse. Loin de la contenir dans le silence, il faut que votre indignation tombe en éclats sur la licence qui détruit les mœurs, sur les violences, les injustices et les perfidies qui se dérobent à la vigilance des loix, sur la fausse probité, la fausse modestie, la fausse amitié, et toutes ces viles impostures qui surprennent l'estime des hommes. Et ne dites pas que les temps sont changés, et qu'il faut avoir plus de ménagemens pour le crédit des coupables: une vertu sans ressort, est une vertu sans principes; dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices, elle en est souillée.

Songez quelle ardeur s'empareroit de vous, si tout-à-coup on vous annonçoit que l'ennemi prend les armes, qu'il est sur vos frontières, qu'il est à vos portes. Ce n'est pas là qu'il se trouve aujourd'hui; il est au milieu de vous, dans le sénat, dans les assemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maisons. Ses progrès sont si rapides, qu'à moins que les dieux ou les gens de bien n'arrêtent ces entreprises, il faudra bientôt renoncer à tout espoir de réforme et de salut.

Si nous étions sensibles aux reproches que nous venons d'entendre, la société, devenue par notre excessive condescendance un champ abandonné aux tigres et aux serpens, seroit le séjour de la paix et du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement: beaucoup de citoyens ont des vertus; rien de si rare qu'un homme vertueux, parce que pour l'être en effet il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes les circostances, malgré tous les obstacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais si les ames honnêtes ne peuvent pas se confédérer contre les hommes faux et pervers, qu'elles se liguent du moins en faveur des gens de bien; qu'elles se pénetrent sur-tout de cet esprit d'humanité qui est dans la nature, et qu'il seroit temps de restituer à la société, d'où nos préjugés et nos passions l'ont banni. Il nous apprendroit à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légéreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à

éloigner de nous ces préventions et ces défiances, sources funestes de tant de dissentions et de haines. Il nous apprendroit aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une protection distinguée, et des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, et d'un cœur qui se pénètre de leurs peines ; et vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes ! et vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige ! Ah ! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les ames qui suivent ces inspirations ! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au déshonneur, j'en prends à témoins les émotions que vous éprouverez ; vous verrez alors qu'il est dans la vie des momens d'attendrissement qui rachètent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit. Ne craignez point les envieux, ils trouveront leur supplice dans la dureté de leur caractère ; car l'envie est une rouille qui rouge le fer. Ne craignez pas la présence des ingrats ; ils fuiront la vôtre, ou plutôt ils la rechercheront, si le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné et suivi de l'estime et de l'intérêt ; car si vous avez abusé de la supériorité qu'il vous donne, vous êtes

coupable, et votre protégé n'est qu'à plaindre. On a dit quelquefois : Celui qui rend un service doit l'oublier, celui qui le reçoit s'en souvenir; et moi je vous dis que le second s'en souviendra, si le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe? est-ce par intérêt qu'on doit faire le bien?

Evitez à la fois de vous laisser facilement protéger, et d'humilier ceux que vous avez protégés. Avec cette disposition, soyez obstiné à rendre service aux autres sans en rien exiger, quelquefois malgré eux, le plus souvent que vous pourrez à leur insu, attachant peu de valeur à ce que vous faites pour eux, un prix infini à ce qu'ils font pour vous.

Des philosophes éclairés, d'après de longues méditations, ont conclu que le bonheur étant tout action, tout énergie, il ne peut se trouver que dans une ame dont les mouvemens, dirigés par la raison et par la vertu, sont uniquement consacrés à l'utilité publique. Conformément à leur opinion, je dis que nos liens avec les dieux, nos parens et notre patrie, ne sont qu'une chaîne de devoirs qu'il est de notre intérêt d'animer par le sentiment, et que la nature nous a ménagés pour exercer et soulager l'activité de notre ame. C'est à les remplir avec chaleur que consiste cette sagesse, dont, suivant Platon, nous serions éperdument amoureux, si sa beauté se dévoiloit à nos regards. Quel amour! il ne finiroit point: le goût des sciences, des arts, de plaisirs s'use insensiblement, mais comment rassa-

sier une ame qui, en se faisant une habitude des vertus utiles à la société, s'en est fait un besoin, et trouve tous les jours un nouveau plaisir à les pratiquer?

Ne croyez pas que son bonheur se termine aux sensations délicieuses qu'elle retire de ses succès; il est pour elle d'autres sources de félicité, non moins abondantes et non moins durables. Telle est l'estime du public; cette estime qu'on ne peut se dispenser d'ambitionner, sans avouer qu'on en est indigne, qui n'est due qu'à la vertu; qui, tôt ou tard, lui est accordée; qui la dédommage des sacrifices qu'elle fait, et la soutient dans les revers qu'elle éprouve. Telle est notre propre estime, le plus beau des privilèges accordés à l'humanité, le besoin le plus pur pour une ame honnête, le plus vif pour une ame sensible, sans laquelle on ne peut être ami de soi-même, avec laquelle on peut se passer de l'approbation des autres, s'ils sont assez injustes pour nous la refuser. Tel est enfin ce sentiment fait pour embellir nos jours, et dont il me reste à vous donner une légère idée.

Je continuerai à vous annoncer des vérités communes; mais si elle ne l'étoient pas, elles ne vous seroient guères utiles.

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il fumoit jour et nuit d'un encens pur, et agréable à la Déesse. Mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs

cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crœsus : Porte ailleurs tes offrandes ; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami : En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel : Le goût des plaisirs vous unit en apparence ; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine.

Enfin deux Syracusains, Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la Déesse : Je reçois votre hommage, leur dit-elle ; je fais plus, j'abandonne un asyle trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des ames que j'ai revêtues de ma puissance.

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fut permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelloient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent

en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revenoit pas. Déja le moment fatal approchoit, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au milieu du supplice; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassemens et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Après ce tableau, qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié, et sur les ressources dont elle peut être dans tous les états et dans toutes les circonstances de la vie.

Presque tous ceux qui parlent de ce sentiment, le confondent avec des liaisons qui sont le fruit du hasard et l'ouvrage d'un jour. Dans la ferveur de ces unions naissantes, on voit ses amis tels qu'on voudroit qu'ils fussent; bientôt on les voit tels qu'ils sont en effet. D'autres choix ne sont pas plus heureux, et l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui est la même chose, d'en changer à tout moment l'objet.

Comme presque tous les hommes passent la plus grande parties de leur vie à ne pas réfléchir, et la plus petite à réfléchir sur les autres plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connois-

sent guères la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osoient s'interroger sur cette foule d'amis, dont ils se croient quelquefois environnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les pénétreroit de douleur; car à quoi sert la vie quand on n'a point d'amis? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir dans la suite.

L'esprit, les talens, le goût des arts, les qualités brillantes sont très-agréables dans le commerce de l'amitié; ils l'animent, ils l'embellissent quand il est formé; mais ils ne sauroient par eux-mêmes en prolonger la durée.

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu, sur la facilité du caractère, sur la conformité des principes, et sur un certain attrait qui prévient la réflexion, et que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avois des règles à vous donner, ce seroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix, que pour vous empêcher d'en faire un mauvais.

Il est presque impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différens et trop disproportionnés. Les rois sont trop grands pour avoir des amis; ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au-dessous d'eux. En général, on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur, soit qu'on puisse plus compter sur leur complaisance, soit qu'on se flatte d'en être plus aimé. Mais com-

me l'amitié rend tout commun et exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au-dessus ni trop au-dessous du vôtre.

Multipliez vos épreuves avant que de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire et de fortune. Il faudroit des efforts inouïs, pour que des liaisons toujours exposées aux dangers de la jalousie, pussent subsister long-temps; et nous ne devons pas avoir assez bonne opinion de nos vertus, pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats et de victoires.

Défiez-vous des empressement outrés, des protestations exagérées: ils tirent leur source d'une fausseté qui déchire les ames vraies. Comment ne vous seroient-ils pas suspects dans la prospérité, puisqu'ils peuvent l'être dans l'adversité même? car les égards qu'on affecte pour les malheureux, ne sont souvent qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux.

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une suite d'inconséquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité, dans une ame vendue à l'injustice; de sagesse, dans un esprit livré communément au délire; d'humanité, dans un caractère dur et féroce. Ces parcelles de ver-

tus, détachées de leurs principes, et semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces ferveur d'imagination qui viellissent en naissant, mais une chaleur continue et de sentiment : quand de longues épreuves n'ont servi qu'à la rendre plus vive et plus active, c'est alors que le choix est fait, et que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

Dès ce moment, les malheurs que nous essuyons s'affoiblissent, et les biens dont nous jouissons se multiplient. Voyez un homme dans l'affliction ; voyez ces consolateurs que la bienséance entraîne malgré eux à ses côtés. Quelle contrainte dans leur maintien ! quelle fausseté dans leurs discours ! Mais ce sont des larmes, c'est l'expression ou le silence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiroient presque se faire un larcin, en goûtant des plaisirs à l'insçu l'un de l'autre ; et quand ils se trouvent dans cette nécessité, le premier cri de l'ame est de regretter la présence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impression plus vive et plus profonde. Il en est ainsi des honneurs et de toutes les distinctions, qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'ils justifient l'estime que nos amis ont pour nous.

Ils jouissent d'un plus noble privilège encore, celui de nous instruire et de nous honorer par leurs vertus. S'il est vrai qu'on ap-

prend à dévenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le sont, quelle émulation, quelle force ne doivent pas nous inspirer des exemples si précieux à notre cœur ! Quel plaisir pour eux quand ils nous verront marcher sur leurs traces ! Quelles délices, quel attendrissement pour nous, lorsque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique !

Ceux qui sont amis de tout le monde, ne le sont de personne ; ils ne cherchent qu'à se rendre aimables. Vous serez heureux si vous pouvez acquérir quelques amis ; peut-être même faudroit-il les réduire à un seul, si vous exigiez de cette belle liaison toute la perfection dont elle est susceptible.

Si l'on me proposoit toutes ces questions qu'agitent les philosophes touchant l'amitié ; si l'on me demandoit des règles pour en connoître les devoirs, et en perpétuer la durée ; je répondrois : Faites un bon choix, et reposez-vous ensuite sur vos sentimens et sur ceux de vos amis, car la décision du cœur est toujours plus prompte et plus claire que celle de l'esprit.

Ce ne fut sans doute que dans une nation déja corrompue qu'on osa prononcer ces paroles : „ Aimez vos amis comme si vous deviez les haïr un jour „ ; maxime atroce, à laquelle il faut substituer cette autre maxime plus consolante, et peut-être plus ancienne : „ Haïssez vos ennemis, comme si vous deviez les aimer un jour. „

Qu'on ne dise pas que l'amitié portée si

loin devient un supplice, et que c'est assez des maux qui nous sont personnels, sans partager ceux des autres. On ne connoît point ce sentiment quand on en redoute les suites. Les autres passions sont accompagnées de tourmens; l'amitié n'a que des peines qui resserrent ses liens. Mais si la mort..... Ecartons des idées si tristes., ou plutôt profitons-en pour nous pénétrer de deux grandes vérités; l'une, qu'il faut avoir de nos amis, pendant leur vie, l'idée que nous en aurions, si nous venions à les perdre; l'autre, qui est une suite de la première, qu'il faut se souvenir d'eux, non seulement quand ils sont absens, mais encore quand ils sont présens.

Il est d'autres liaisons que l'on contracte tous les jours dans la société, et qu'il est avantageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondés sur l'estime et sur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puissament à supporter le poids de la vie. Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes assortis à votre âge, et aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable et solide que par l'heureux mélange des délassemens qu'elle se permet, et des devoirs qu'elle s'impose.

Si aux ressources dont je viens de parler, vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez, Lysis, que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'ac-

euse. Au reste, ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci : C'est dans le cœur que tout l'homme réside ; c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos et son bonheur.

Fin du Chapitre soixante-huitième.

NOTES

CHAPITRE LXIX, pag. 33

Sur le nombre des tragédies d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide.

Eschile, suivant les uns, en composa 70; suivant d'autres, 90. L'auteur anonyme de la vie de Sophocle lui en attribue 113; Suidas, 123, d'autres, un plus grand nombre; Samuël Petit ne lui en donne que 66. Suivant différens auteurs, Euripide en a fait 75 ou 92; il paroît qu'on doit se déterminer pour le premier nombre. On trouve aussi des différences sur le nombre des prix qu'ils remportèrent.

CHAPITRE LXX, pag. 52

Sur le chant, et sur la déclamation de la tragédie.

Les anciens ne nous ont laissé sur ce sujet que de foibles lumières; et les critiques modernes se sont partagés, quand ils ont entrepris de l'éclaircir. On a prétendu que les scènes étoient chantées; on a dit qu'elles n'étoient que déclamées, quelques-uns ont ajouté qu'on notoit la déclamation. Je vais donner en peu de mots le résultat de mes recherches.

1.° *On déclamoit souvent dans les scènes.* Aristote, parlant des moyens dont certains genres de poésie se servent pour imiter, dit que les dithyrambes, les nomes, la tragédie et la comédie emploient le rhythme, le chant et le vers, avec cet-

te différence que les dithyrambes et les nomes les emploient tous trois ensemble, au lieu que la tragédie et la comédie les emploïent séparément; et plus bas il dit, que dans une même pièce, la tragédie emploie quelquefois le vers seul, et quelquefois le vers accompagné du chant.

On sait que les scènes étoient communément composées de vers ïambes, parce que cette espèce de vers est la plus propre au dialogue. Or, Plutarque, en parlant de l'exécution musicale des vers ïambes, dit que dans la tragédie les uns sont récités pendant le jeu des instrumens, tandis que les autres se chantent. La déclamation étoit donc admise dans les scènes.

2.° *On chantoit souvent dans les scènes.* A la preuve tirée du precédent passage de Plutarque, j'ajoute les preuves suivantes. Aristote assure que les modes ou tons hypodorien et hypophrygien étoient employés dans les scènes, quoiqu'ils ne fussent pas dans les chœurs.

Qu'Ecube et Andromaque chantent sur le théatre, dit Lucien, on peut le leur pardonner. Mais qu'Hercule s'oublie au point de chanter, c'est une chose intolérable. Les personnages d'une pièce chantoient donc en certaines occasions.

3.° *La déclamation n'avoit jamais lieu dans les intermèdes; mais tout le chœur y chantoit.* Cette proposition n'est point contestée.

4.° *Le chœur chantoit quelquefois dans le courant d'une scène.* Je le prouve par ce passage de Polleux; Lorsqu'au lieu d'un quatrième acteur, on fait chanter quelqu'un du chœur, etc. „; par ce passage d'Horace; Que le chœur ne chante rien entre les intermèdes, qui ne se lie étroitement à l'action „; par quantité d'exemples, dont il suffit de citer les suivans: voyez dans l'Agamemnon d'Eschyle, depuis le vers 1099 jusqu'au vers 1186; dans l'Hippolyte d'Euripide, depuis le vers 58 jusqu'au 72; dans l'Oreste du même, depuis le vers 140 jusqu'au vers 207, etc. etc.

5.° *Le cœur, ou plutôt son coryphée, dialoguoit quelquefois avec les acteurs, et ce dialogue n'étoit que déclamé.* C'est ce qui arrivoit sur-tout lorsqu'on lui demandoit des éclaircissemens, ou que lui-même en demandoit à l'un des personnages; en un mot toutes les fois qu'il participoit immédiatement à l'action. Voyez dans la Médée d'Euripide, vers 811; dans les Suppliantes du même, vers 634; dans l'Iphigénie en Aulide du même, vers 917, ec.

Les premières scènes de l'Ajax de Sophocle suffiront, si je ne me trompe, pour indiquer l'emploi successif qu'on y faisoit de la déclamation et du chant.

Scène première, *Minerve et Ulisse;* scène seconde : *les mêmes et Ajax;* scène troisième, *Minerve et Ulysse.* Ces trois scènes forment l'exposition du sujet: Minerve apprend à Ulisse qu'Ajax, dans un accès de fureur, vient d'égorger les troupeaux et les bergers, croyant immoler à sa vengeance les principaux chefs de l'armée. C'est un fait : il est raconté en vers ïambes, et j'en conclus que les trois scènes étoient déclamées.

Minerve et Ulysse sortent; le chœur arrive : il est composé de Salaminiens qui déplorent le malheur de leur souverain, dont on leur a raconté les fureurs; il doute, il cherche à s'éclaircir. Il ne s'exprime point en vers ïambes; son style est figuré. Il est seul, il fait entendre une strophe et une antistrophe, l'une et l'autre contenant la même espèce et le même nombre de vers. C'est donc là ce qu'Aristote appelle le premier discours de tout le chœur, et par conséquent le premier intermède, toujours chanté par toutes les voix du chœur.

Après l'intermède, scène première, *Tecmesse et le chœur.* Cette scène qui va depuis le vers 200 jusqu'au 347, est comme divisée en deux parties. Dans la première, qui contient 62 vers, Tecmesse confirme la nouvelle des fureurs d'Ajax : plaintes de sa part, ainsi que de la part du chœur. Les vers sont anapestes. On y trouve pour le chœur

une strophe, à laquelle correspond une antistrophe, parfaitement semblable pour le nombre et l'espèce des vers. Je pense que tout cela étoit chanté. La seconde partie de là scène étoit sans doute déclamée. Elle n'est composée que de vers ïambes. Le chœur iuterroge Tecmesse qui entre dans de plus grands détails sur l'action d'Ajax. On entend les cris d'Ajax; on ouvre la porte de sa tente; il paroît.

Scène seconde, *Ajax, Tecmesse et le chœur*. Cette scène, comme la précédente, étoit en partie chantée et en partie déclamée. Ajax (vers 348) chante quatre strophes avec leurs antistrophes correspondantes. Tecmesse et le chœur lui répondent par deux ou trois vers ïambes, qui devoient être chantés, comme je le dirai bientôt. Après la dernière antistrophe et la réponse du chœur, commencent, au vers 430, des ïambes qui continuent jusqu'au vers 600, ou plutôt 595. C'est-là que ce prince, revenu de son délire, laisse pressentir à Tecmesse et au chœur le parti qu'il a pris de terminer ses jours; on le presse d'y renoncer; il demande son fils; il le prend entre ses bras, et lui adresse un discours touchant. Tout cela est déclamé. Tecmesse sort avec son enfant. Ajax reste sur le théâtre; mais il garde un profond silence, pendant que le chœur exécute le second intermède.

D'après cette analyse que je pourrois pousser plus loin, il est visible que le chœur étoit envisagé sous deux aspects différens, suivant les deux espèces de fonctions qu'il avoit à remplir. Dans les intermedes, qui tenoient lieu de nos entr'actes, toutes les voix se réunissoient et chantoient ensemble; dans les scènes, où il se mêloit à l'action, il étoit représenté par son coryphée. Voilà pourquoi Aristote et Horace ont dit que le chœur faisoit l'office d'un acteur.

6.o *A quels signes peut-on distinguer les parties du drame qui se chantoient, d'avec celles qu'on se contentoit de réciter?* Je ne puis donner ici des

règles applicables à tous les cas. Il m'a paru seulement que la déclamation avoit lieu toutes les fois que les interlocuteurs, en suivant le fil de l'action sans l'intervention du chœur, s'exprimoient en une longue suite d'iambes, à la tête desquels les scholiastes ont écrit ce mot : IAMBOI. Je croirois volontiers que tous les autres vers étoient chantés ; mais je ne l'assure point. Ce qu'on peut affirmer en géneral, c'est que les premiers auteurs s'appliquoient plus à la mélopée que ne firent leurs successeurs : la raison en est sensible. Les poëmes dramatiques tirant leur origine de ces troupes de farceurs qui parcouroient l'Attique, il étoit naturel que le chant fut regardé comme la principale partie de la tragédie naissante ; de là vient sans doute qu'il domine plus dans les pièces d'Eschyle et de Phrynichus son contemporain, que dans celles d'Euripide et de Sophocle.

Plus haut, d'après le témoignage de Plutarque, j'ai dit que les vers ïambes se chantoient quelquefois, lorsque le chœur faisoit l'office d'acteur. Nous trouvons en effet de ces vers dans des stances irrégulieres et soumises au chant. Eschyle les a souvent employés dans des scènes modulées. Je cite par exemple, celle du roi d'Argos et du chœur, dans la pièce des Suppliantes, vers 352 : le chœur chante des strophes et des antistrophes correspondantes ; le roi répond cinq fois, et chaque fois par cinq vers ïambes : preuve, si je ne me trompe, que toutes ces réponses étoient sur la même air. Voyez des exemples semblables dans les pièces du même auteur, dans celle des sept chefs, vers 209 et 692 ; dans celle des Perses, vers 256 ; dans celle d'Agamemnon, vers 1099 ; dans celle des Suppliantes, vers 747 et 883.

7.o *La déclamation étoit elle notée?* L'abbé Dubos l'a prétendu. Il a été réfuté dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres. On y prouve que l'instrument dont la voix de l'acteur étoit accompagnée, n'étoit destinée qu'à soutenir de temps

en temps la voix, et l'empêcher de monter trop haut ou descendre trop bas.

MEME CHAPITRE, pag. 55.

Sur les vases des théâtres.

Vitruve rapporte que sous les gradins ou devoient s'asseoir les spectateurs, les architectes grecs ménageoient de petites cellules entr'ouvertes, et qu'ils y plaçoient des vases d'airain, destinés à recevoir dans leur cavité les sons qui venoient de la scène, et à les rendre d'une manière forte, claire et harmonieuse. Ces vases, montés à la quarte, à la quinte, à l'octave l'un de l'autre; avoient donc les mêmes proportions entre eux, qu'avoient entre elles les cordes de la lyre que soutenoit la voix; mais l'effet n'en étoit pas le même. La lyre indiquoit et soutenoit le ton; les vases ne pouvoient que le reproduire et le prolonger; et quel avantage résultoit-il de cette suite d'échos dont rien n'amortissoit le son? Je l'ignore, et c'est ce qui m'a engagé à n'en pas parler dans le texte de mon ouvrage. J'avois une autre raison: rien ne prouve que les Athéniens aient employé ce moyen. Aristote se fait ces questions: Pourquoi une maison est elle plus raisonnante quand elle vient d'être reblanchie, quand on y enfouit des vases vides, quand il s'y trouve des puits et des cavités semblables? Ses réponses sont inutiles à rapporter: mais il auroit certainement cité les vases du théâtre, s'il les avoit connus. Mummius en trouva au théâtre de Corinthe; ce fut deux cents ans après l'époque que j'ai choisie. L'usage s'en introduisit ensuite en plusieurs villes de la Grèce et de l'Italie, où l'en substituoit quelquefois des vases de terre cuite aux vases d'airain. Rome ne l'adopta jamais; ses architectes s'apperçurent sans doute que si d'un autre côté il rendoit le théâtre plus sonore, d'un autre côté il avoit des inconvéniens qui balançoient cet avantage.

MEME CHAPITRE, pag. 58

Sur Callipide.

Cet acteur qui se vantoit d'arracher des larmes à tout un auditoire, étoit tellement énorgueilli de ses succès, qu'ayant rencontré Agésilas, il s'avança, le salua, et s'étant mêlé parmi ceux qui l'accompagnoient, il attendit que ce prince lui dit quelque chose de flatteur; trompé dans son espérance: „ Roi de Lacédémone; lui dit-il à la fin „ est-ce que vous ne me connoîtriez pas „? Agésilas ayant jetté un coup-d'œil sur lui, se contenta de lui demander s'il n'étoit pas Callipide l'histrion. Le talent de l'acteur ne pouvoit plaire aux Spartiates. On proposoit un jour à ce dernier d'entendre un homme qui imitoit parfaitement le chant du rossignol. „ J'ai entendu le rossignol „ répondit-il.

MEME CHAPITRE. pag. 34

Sur les masques.

On découvrit, il y a quelques années à Athènes, une grande quantité de médailles d'argent, la plupart représentant d'un côté une aire en creux, toutes d'un travail grossier et sans légendes. J'en acquis plusieurs pour le Cabinet du roi. D'après les différens types dont elles sont chargées; je ne crains pas d'avancer qu'elles furent frappées à Athènes, ou dans les contrées voisines; et d'après leur fabrique, que les unes sont du temps d'Eschyle, les autres antérieures à ce poëte. Deux de ces médailles nous présentent ce masque hideux dont j'ai parlé dans le texte de mon ouvrage. Ce masque fut donc employé dès la naissance de l'art dramatique:

CHAPITRE LXXI. pag. 88.

Sur le lieu de la scène où Ajax se tuoit.

Plusieurs critiques modernes ont supposé que dans la tragédie de Sophocle, Ajax se perçoit de son épée à la vue des spectateurs. Ils s'autorisoient du scholiaste qui observe que les héros se donnoient rarement la mort sur le théatre. Je pense que la règle n'a pas été violée en cette occasion. Il suffit pour s'en convaincre de suivre le fil de l'action.

Le chœur instruit qu'Ajax n'est plus dans sa tente, sort par les deux côtés du théatre pour le rechercher et le ramener. Le héros reparoît. Après un monologue touchant, il se précipite sur la pointe de son épée, dont il avoit enfoncé auparavant la garde dans la terre : le chœur revient ; et pendant qu'il se plaint de l'inutilité de ses recherches, il entend les cris de Tecmesse qui a trouvé le corps de son mari ; et il s'avance pour voir ce funeste spectacle. Ce n'est donc pas sur la scène qu'Ajax s'est tué,

J'ai supposé qu'à côté de la tente d'Ajax, placée au fond du théatre, étoit une issue qui conduisoit à la campagne, et qui étoit cachée par un rideau qu'on avoit tiré lors de la sortie du chœur. C'est dans cet enfoncement qu'Ajax s'étoit montré, et qui'il avoit declaré hautement sa dernière résolution. Voilà pourquoi il est dit que le rôle de ce héros demandoit une voix très-forte. A quelques pas de là, derrière la tente, il avoit placé son épée. Ainsi les spectateurs pouvoient le voir et l'entendre, lorsqu'il récitoit son monologue, et ne pouvoient pas être témoins de sa mort.

MEME CHAPITRE pag. 113.

Sur la manière dont l'acteur Hégélochus prononça un vers d'Euripide.

En grec, *galêna*, désigné le calme, *galên*, signifie un *chat*. Dans le passage dont il s'agit, Hégélochus devoit faire entendre *galêna oro*, c'est-à-dire, *le calme je vois*. Or, ces deux mots se prononçoient de telle manière qu'on entendoit à-la-fois la dernière voyelle du premier, et la première du second. L'acteur, épuisé et manquant tout-à-coup de respiration, fut obligé de s'arrêter après le mot *galêna*, dont il omit la voyelle finale, et dit *galen.... oro*, c'est-à-dire, *un chat..... je vois*.

CHAPITRE LXXII. pag. 150

Sur le temple d'Ephèse, et sur la Statue de la Déesse.

L'an 356 avant Jesus-Christ, le temple d'Ephèse fut brûlé par Hérostrate. Quelques années après les Ephésiens le rétablirent. Il paroit que la flamme ne détruisit que le toît et les parties qui ne pouvoient se dérober à son activité. On peut voir à cet égard un excellent mémoire de M. le marquis de Poléni, inséré parmi ceux de l'Académie de Cortone. Si l'on s'en rapporte à son opinion, il faudra dire que, soit avant, soit après Hérostrate, le temple avoit les mêmes dimensions, et que sa longueur, suivant Pline, étoit de 425 pieds (401 de nos pieds, 5 pouces, 8 lignes); sa largeur de 220 pieds (207 pieds, 9 pouces, 4 lignes), sa hauteur de 60 pieds (56 pieds, 8 pouces). Je suppose qu'il est question de pieds Grecs dans le passage de Pline.

Les Ephésiens avoient commencé à restaurer

le temple lorsqu'Alexandre leur proposa de se charger seul de la dépense, à condition qu'ils lui en feroient honneur dans une inscription. Il essuya un refus dont ils obtinrent facilement le pardon. ,, Il ne convient pas à un dieu, lui dit le député des Ephésiens, de décorer le temple d'une autre divinité. ,,

Je me suis contenté d'indiquer en général les ornemens de la statue, parce qu'ils varient sur les monumens qui nous restent, et qui sont postérieurs à l'époque du voyage d'Anacharsis: il est même possible que ces monumens ne se rapportent pas tous à la Diane d'Ephèse. Quoi qu'il en soit, dans quelques-uns, la partie supérieure du corps, ou de la gaîne qui en tient lieu, est couverte de mamelles; viennent ensuite plusieurs compartimens, separés l'un de l'autre par un listel qui règne tout autour, et sur lequel on avoit placé de petites figures representant des victoires, des abeilles, des bœufs, des cerfs, et d'autres animaux à mi-corps. Quelquefois des lions en ronde-bosse sont attachés aux bras. Je pense que sur la statue ces symboles étoient en or. Xénophon, qui avoit consacré, dans son petit temple de Scillonte, une statue de Diane semblable à celle d'Ephèse, dit que cette derniere étoit d'or; et que la sienne n'etoit que de cyprès. Comme il paroît, par d'autres auteurs, que la statue de la Diane d'Ephèse étoit de bois, il est à présumer que Xénophon n'à parlé que des ornemens dont elle étoit couverte.

Je hasarde ici l'éxplication d'un petit monument en or, qui fut découvert dans le territoire de l'ancienne Lacédemone, et que M. le comte de Caylus a fait graver dans le second volume de son recueil d'antiquités. L'or en est de bas titre et allié d'argent, le travail grossier est d'une haute antiquité. Il représente un bœuf, ou plutot un cerf accroupi; les trous dont il est percé montrent clairement qu'on l'avoit attaché à un corps plus considerable; et si l'on veut le rapprocher des différentes figures

de la Diane d'Ephèse, on tardera d'autant moins à se convaincre qu'il appartenoit à quelque statue, qu'il ne pese qu'une once, un gros, soixante grains, et que sa plus grande longueur n'est que de deux pouces deux lignes, et sa plus grande élévation jusqu'à l'extrémité des cornes, de trois pouces, une ligne. Peut-être fut-il transporté autrefois à Lacédémone ; peut-être y décoroit-il une des statues de Diane, ou même celle de l'Apollon d'Amyclæ, à laquelle on avoit employé la quantité de l'or que Crœsus avoit envoyé aux Lacédémoniens.

Je crois que plus les figures de la Diane d'Ephèse sont chargées d'ornemens, moins elles sont anciennes. Sa statue ne présenta d'abord qu'une tête, des bras, des pieds, et un corps en forme de gaîne. On y appliqua ensuite les symboles des autres divinités, et sur-tout ceux qui caractérisent Isis, Cybèle, Cérès, ec.

Le pouvoir des la Déesse et la devotion des peuples augmentant dans la même proportion que ses attributs, elle fut regardée par les úns, comme l'image de la nature productrice par les autres, comme une des plus grandes divinités de l'Olympe. Son culte, connu depuis long-temps dans quelques pays éloignés, s'étendit dans l'Asie mineure, dans la Syrie, et dans la Grèce proprement dite. Il étoit dans son plus grand éclat sous les premiers empereurs Romains, et ce fut alors que d'autres divinités ayant obtenu par le même moyen un accroissement de puissance, on conçut l'idee de ces figures Panthées, que l'on conserve encore dans les cabinets, et qui reunissent les attributs de tous les dieux.

CHAPITRE LXXIII, pag. 166

Sur les Rhodiens.

Le caractère que je donne aux Rhodiens est fondé sur quantité de passages des anciens auteurs,

en particulier sur les témoignages d'estime qu'ils reçurent d'Alexandre; sur ce fameux siège qu'ils soutinrent avec tant de courage contre Démétrius-Poliorcète, trente-huit ans après le voyage d'Anacharsis dans leur île: sur les puissans secours qu'ils fournirent aux Romains, et sur les marques de reconnoissance qu'il en reçurent.

MEME CHAPITRE pag. 173

Sur le Labyrinthe de Crète.

Je n'ai dit qu'un mot sur le fameux labyrinthe de Crète, et ce mot je dois le justifier.

Hérodote nous a laissé une description de celui qu'il avoit vu en Egypte auprès du lac Mœris. C'étoient douze grands palais contigus, communiquant les uns aux autres, dans lesquels on comptoit trois mille chambres, dont quinze cents étoient sous terre. Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Mela, parlent de ce monument avec la même admiration qu'Hérodote. Aucun d'eux n'a dit qu'on l'eut construit pour égarer ceux qui entreprenoient de le parcourir. Mais il est visible qu'en le parcourant sans guide, on couroit risque de s'égarer.

C'est ce danger qui, sans doute, introduisit une nouvelle expression dans la langue Grecque. Le mot labyrinthe, pris au sens littéral, désigne un espace circonscrit, et percé de quantité de routes, dont les unes se croisent en tout sens, comme celles des carrières et des mines, dont les autres font des révolutions plus ou moins grandes autour du point de leur naissance, comme ces lignes spirales que l'on voit sur certaines coquilles. Dans le sens figuré, il fut appliqué aux questions obscures et captieuses, aux réponses ambigues et détournées, à ces discussions qui, après de longs écarts, nous ramènent au terme d'ou nous sommes partis.

De quelle nature étoit le labyrinthe de Crète? Diodore de Sicile rapporte, comme une conjecture, et Pline, comme un fait certain, que Dédale avoit construit ce labyrinthe sur le modèle de celui d'Egypte, quoique sur de moindres proportions. Ils ajoutent que Minos en avoit ordonné l'exécution, qu'il y tenoit le Minotaure renfermé, et que de leur temps il ne subsistoit plus, soit qu'il eût péri de vétusté, soit qu'on l'eut démoli à dessein. Ainsi Diodore de Sicile et Pline regardoient ce labyrinthe comme un grand édifice, tandis que d'autres écrivains le représentent simplement comme un antre creusé dans le roc, et plein de routes tortueuses. Les premiers et les seconds ont rapporté deux traditions différentes. Il reste à choisir la plus vraisemblable.

Si le labyrinthe de Crète avoit été construit par Dédale sous Minos, pourquoi n'en seroit-il fait mention, ni dans Homère, qui parle plus d'une fois de ce prince, ainsi que de la Crète: ni dans Hérodote, qui décrit celui d'Egypte, après avoir dit que les monumens des Egyptiens sont fort supérieurs à ceux des Grecs; ni dans les plus anciens géographes; ni dans aucuns des écrivains des beaux temps de la Grèce?

On attribuoit cet ouvrage à Dédale, dont le nom suffiroit pour decréditer une tradition. En effet, ce nom est devenu comme celui d'Hercule, la ressource de l'ignorance, lorsqu'elle porte ses regards sur les siècles anciens. Toutes les grandes entreprises, tous les ouvrages qui demandent plus de force que d'esprit, elle les attribue à Hercule; tous ceux qui tiennent aux arts, et qui exigent une certaine intelligence dans l'exécution, elle les rapporte à Dédale.

L'opinion de Diodore et de Pline suppose que, de leur temps, il n'existoit plus en Crète aucune trace du labyrinthe, et qu'on avoit même oublié l'époque de sa destruction. Cependant il est dit qu'il fut visité par les disciples d'Apollonius de

Tyane, contemporain de ces deux auteurs. Les Crétois croyoient donc alors posséder encore le labyrinthe.

Je demande qu'on fasse attention a ce passage de Strabon. „ A Nauplie près de l'ancienne Argos, dit ce judicieux écrivain, on voit encore de vastes cavernes, où sont construits des labyrinthes qu'on croit être l'ouvrage des Cyclopes * „. Ce qui signifie que la main des hommes avoit ouvert dans le roc des routes qui se croisoient et se replioient sur elles-mémes, comme on le pratique dans les carrières. Telle est, si je ne me trompe, l'idée qu'il faut se faire du labyrinthe de Crète.

Y avoit-il plusieurs labyrinthes dans cette île? Les auteurs anciens ne parlent que d'un seul. La plupart le placent à Cnosse; quelques-uns, en petit nombre, à Gortyne.

Bélon et Tournefort nous ont donné la description d'une caverne située au pied du mont Ida, du côté du midi, à une légère distance de Gortyne. Ce n'étoit qu'une carrière, suivant le premier; c'étoit l'ancien labyrinthe, suivant le second. J'ai suivi ce dernier, et j'ai abrégé son récit dans mon texte. Ceux qui ont ajouté des notes critiques à son ouvrage, outre ce labyrinthe, en admettent un second à Cnosse, et citent principalement en leur faveur les médailles de cette ville, qui en représentent le plan, suivant la manière dont le concevoient les artistes. Car il y paroît, tantôt de forme quarrée, tantôt de forme ronde, sur quelques-unes, il n'est qu'indiqué; sur d'autres, il renferme dans son milieu la tête du Minotaure. J'en ai fait graver une dans les mémoires de l'Académie des belles-lettres, qui me paroît être du cinquième siècle avant Jesus-Christ, et sur laquelle on voit d'un côté la figure du Minotaure,

---

* *J'en ai parlé dans le chapitre LIII de cet ouvrage.*

et de l'autre le plain informe du labyrinthe. Il est donc certain que dès ce temps-là les Cnossiens se croyoient en possession de cet célèbre caverne ; il paroît encore que les Gortyniens ne croyoient pas devoir la revendiquer, puisqu'ils ne l'ont jamais représentée sur leurs monnoies.

Le lieu où je place le labyrinthe de Crète n'est, suivant Tournefort, qu'à une lieue de Gortyne : et suivant Strabon, il est éloigné de Cnosse de six à sept lieues. Tout ce qu'on en doit conclure, c'est que le territoire de cette dernière ville s'étendoit jusqu'auprès de la première.

A quoi servoient ces cavernes auxquelles on donnoit le nom de labyrinthe ? Je pense qu'elles furent d'abord ébauchées par la nature ; qu'en certains endroits on en tira des pierres pour en construire des villes ; que, plus anciennement, elles servirent de demeure ou d'asyle aux habitans d'un canton exposé à des invasions fréquentes. Dans le voyage d'Anacharsis en Phocide, j'ai parlé de deux grandes cavernes du Parnasse, où se réfugièrent les peuples voisins, dans l'une, lors du déluge de Deucalion ; dans l'autre, à l'arrivée de Xerxès. J'ajoute ici que, suivant Diodore de Sicile, les plus anciens Crétois habitoient les antres du mont Ida. Ceux qu'on interrogeoit sur les lieux mêmes, disoient que leur labirinthe ne fut, dans l'origine, qu'une prison. On a pu quelquefois le destiner à cet usage ; mais il est difficile de croire que, pour s'assurer de quelques malheureux, on eût entrepris des travaux si immenses.

CHAPITRE LXXIV. pag. 195

Sur la grandeur de l'île de Samos.

Strabon Aghathémère, Pline et Isidore, varient sur la circonférence de Samos. Suivant le premier, elle est de 600 stades, qui font 22 de nos lieues

et 1700 toises, chaque lieue de 2500 toises; suivant le second, de 630 stades, ou 23 lieues et 2035 toises; suivant Pline, de 87 milles Romains, c'est-à-dire, de 26 lieues, 272 toises; enfin, suivant Isidore, de 100 milles Romains, c'est-à-dire, de 800 stades, ou 30 lieues et 600 toises. On trouve souvent de pareilles différences dans les mesures des anciens.

MEME CHAPITRE, pag. 207

Sur l'anneau de Polycrate.

Suivant Saint Clément d'Alexandrie, cet anneau représentoit une lyre. Ce fait est peu important.

Mais on peut remarquer avec quelle attention les Romains conservoient les débris de l'antiquité. Du temps de Pline, on montroit à Rome, dans le temple de la Concorde, une sardoine-onyx, que l'on disoit être l'anneau de Polycrate, et que l'on tenoit renfermée dans un cornet d'or; c'étoit un présent d'Auguste. Solin donne aussi le nom de sardoine à la pierre de Polycrate; mais il paroît par le témoignage de quelques auteurs, et sur tout d'Hérodote, que c'étoit une émeraude.

CHAPITRE LXXVI, pag. 287

Sur une inscription relative aux Fêtes de Délos.

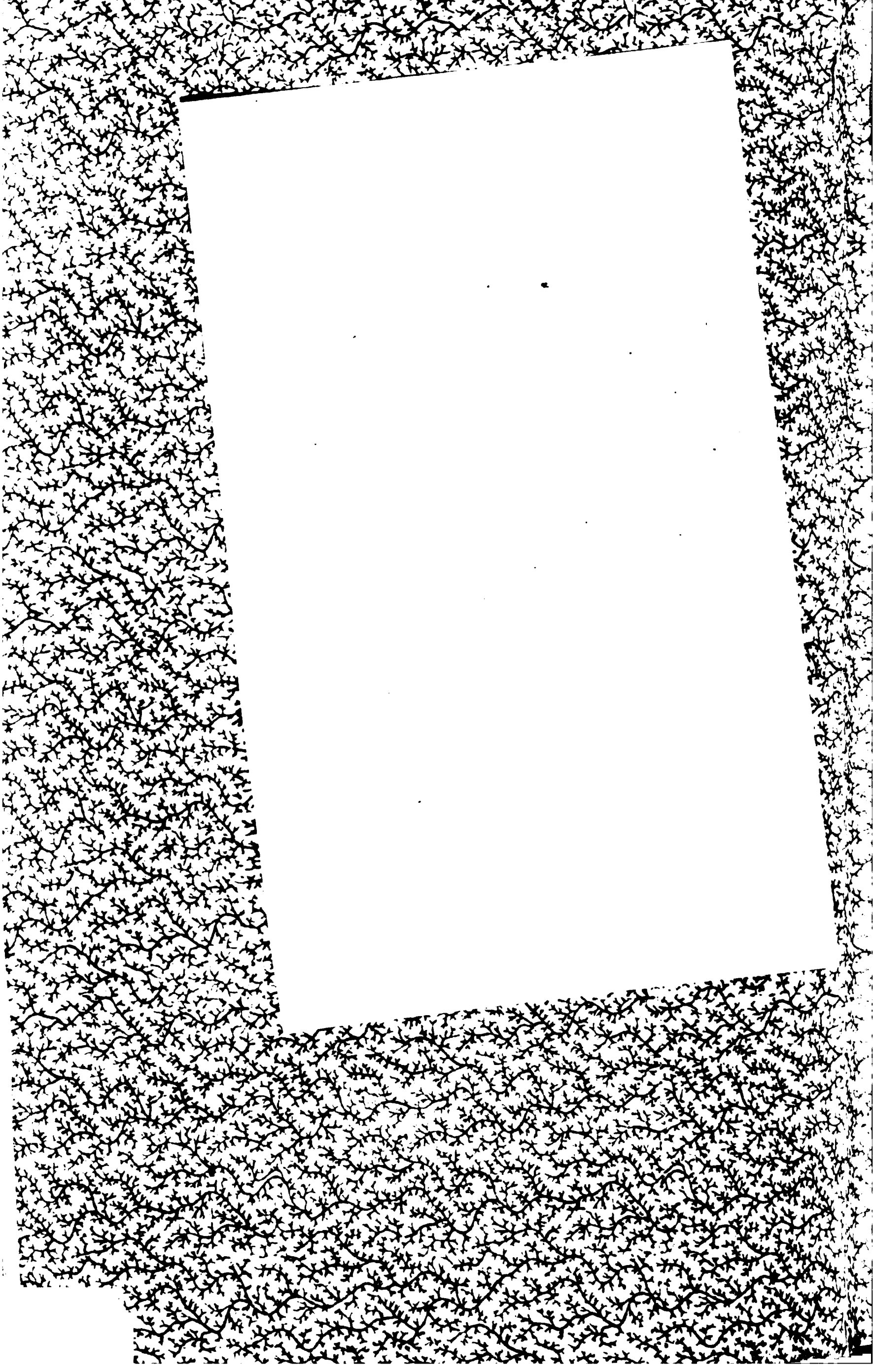
En 1736, M. le Comte de Sandwich apporta d'Athènes à Londres, un marbre sur lequel est gravée une longue inscription. Elle contient l'état des sommes qui se trouvoient dues au temple de Délos, soit par des particuliers, soit par des villes entières. On y spécifie les sommes qui ont été acquittées, et celles qui ne l'ont pas été. On y marque aussi les frais de la Théorie, ou députation

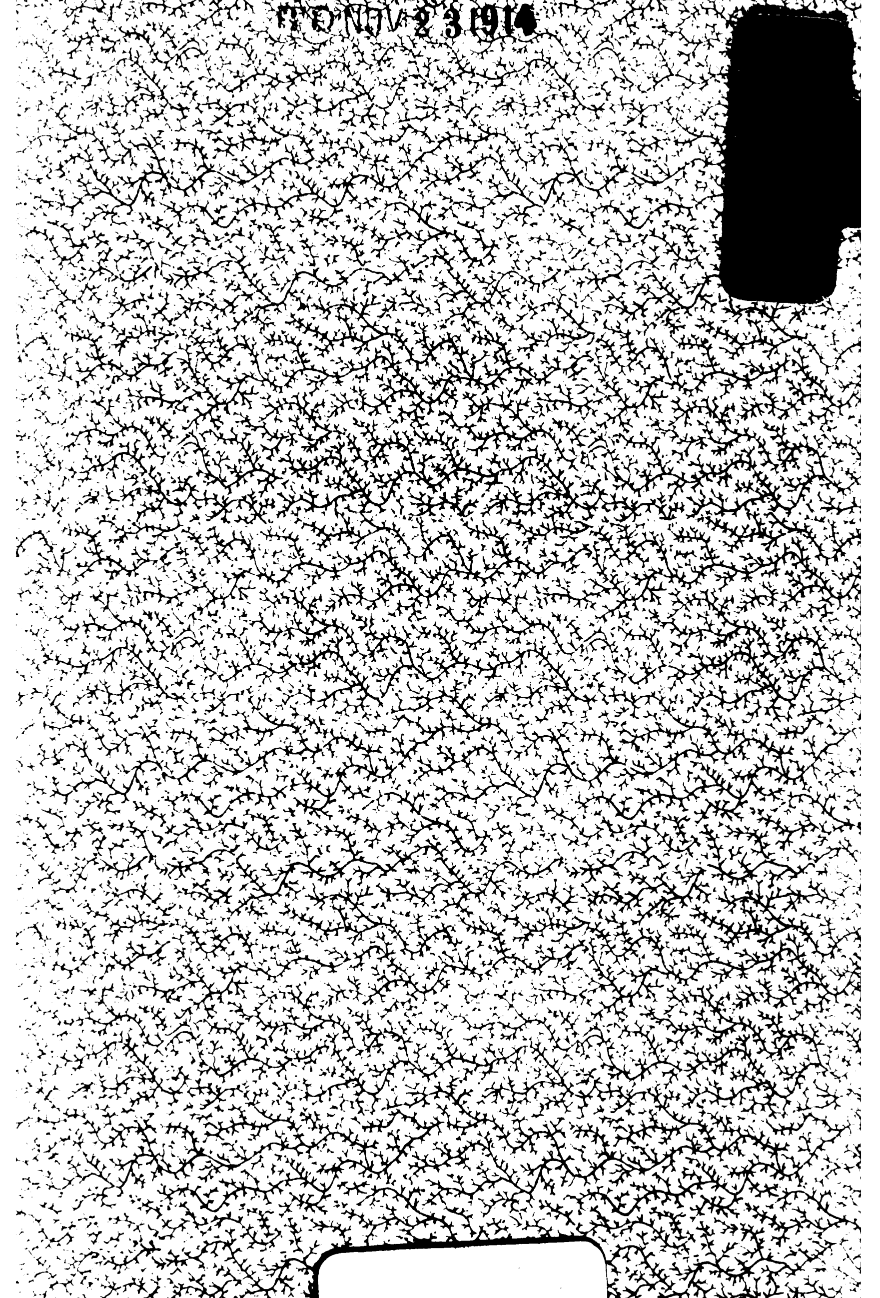
des Athéniens, savoir pour la couronne d'or qui fut présentée au dieu, la main-d'œuvre comprise, 1500 drachmes (1350 liv.) : pour les trépieds donnés aux vainqueurs, la main-d'œuvre également comprise, (1000 drachmes (900 l.) ; pour les Architéores, un talent (5400 l. (; pour le capitaine de la galère qui avoit transporté la Théorie, 7000 drachmes (6300 liv.) ; pour l'achat de 190 bœufs destinés aux sacrifices, 8415 drachmes (7573 liv. 10 sols), &c. &c. Cette inscription, éclaircie par M. Taylor et par le père Corsini, est de l'an avant Jesus-Christ 373 ou 372, n'est antérieure que d'environ 32 ans au voyage du jeune Anacharsis à Délos.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.




NOV 23 1914